

SOUVENIRS DE GUERRE

3 août 1914 - 23 juillet 1919

Joseph BECK

140ème et 159ème Régiments d'Infanterie

Le Samedi 1<sup>er</sup> Août 1914, à 4 heures de l'après-midi, l'affiche manuscrite suivante était apposée sur les murs de la ville :

La Mobilisation Générale est décrétée.

Le Dimanche 2 Août 1914 sera le 1<sup>er</sup> jour de la Mobilisation.

Depuis une huitaine de jours l'atmosphère chargée de menaces laissait pressentir une catastrophe prochaine, et cependant l'annonce officielle éclatait comme un coup de foudre, surprenant tout le monde. Après une inévitable et première impression de stupeur, de bruyantes manifestations explosaient de toutes parts ; dans tous les quartiers de Lyon, particulièrement dans le centre, la foule parcourait les rues, l'esprit surexcité par des éditions spéciales et répétées de journaux locaux publiant des nouvelles fantastiques sur les évènements de la frontière. Des chants patriotiques fusaient de partout une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin après quelques heures d'un sommeil assez agité, je m'éveillais et pensais aussitôt aux évènements de la veille. Ainsi donc c'était la guerre ! A la réflexion la chose semblait impossible tant elle apparaissait formidable de conséquences et cette impression s'encra si fortement dans les cerveaux qu'elle devint bientôt pour tous une certitude : nous partirions sans doute, mais une fois à la frontière les choses s'arrangeraient et nous en serions quittes pour un voyage désagréable et une émotion peu ordinaire.

C'est dans cet état d'esprit que je me présentais lundi matin à la gare de Perrache pour m'embarquer. La gare était gardée militairement - première manifestation de l'état de siège décrété de la veille - et pour y entrer il fallait montrer patte blanche sous forme de l'ordre de route de mobilisation ; tous les transports civils étaient suspendus, si bien que mon Père, surpris à Marseille par ces évènements ne pouvait rejoindre Lyon avant mon départ. Les quais de la gare étaient encombrés de réservistes porteurs d'un petit baluchon contenant le linge de corps ; parmi eux, je retrouvais quelques amis dont Gibily et Seyty. A 9 heures le train s'ébranlait au milieu d'un enthousiasme indescriptible, les wagons disparaissaient sous les fleurs et les inscriptions patriotiques : A Strasbourg ! A Berlin ! Pendant tout le voyage l'entrain ne se démentait pas.

Les inondations occasionnées par les récentes crues de l'Isère ayant coupé la voie, nous étions obligés de descendre à Voreppe, dernière station avant Grenoble où nous arrivions à 15 heures emmenés par le Tramway.

Je savais qu'en cas de mobilisation ma compagnie devait se rassembler au cirque municipal, singulier lieu de rendez-vous pour un tel festival! Je m'y rendais et trouvais mes anciens camarades de régiment dont Eugène et Arthur Déjon, Monard et Ogier que j'avais particulièrement fréquentés pendant mon service actif. Dès notre arrivée nous changions notre tenue civile contre des effets militaires. Le soir à l'appel tous les réservistes nous avaient rejoints. Le lendemain matin nous touchions nos armes, deux cents cartouches par homme et un assortiment complet de vivres de réserve ; l'après-midi le capitaine de Champozon, notre commandant de compagnie, rassemblait tout son monde et, dans un speech impressionnant, s'engageait à faire tout son devoir et nous adjurait à faire de même.

Le 5 l'Angleterre, à son tour, déclarait la guerre à l'Allemagne. Le même jour à 14 heures, le régiment au complet était rassemblé sur l'Esplanade et passé en revue par le colonel Maillot, son chef. Le soir, après le diner, j'allais, en compagnie de mes camarades cités plus haut, chez Ogier. Nous avons décidé de passer la dernière nuit chez lui, ce qui n'allait pas sans encombres, mais à la guerre comme à la guerre ! Après nous être convenablement tassés dans l'unique chambre qui nous était réservée, nous nous endormions assez tard en nous demandant dans quelles conditions se passeraient les nuits à venir.

Le lendemain, jeudi 6 Août, mon bataillon - le 2<sup>ème</sup> - était rassemblé pour le départ ; précédés de la musique et du drapeau, au milieu d'une foule enthousiaste, nous gagnions la gare et commençons aussitôt l'embarquement : à 4 heures, après une ultime sonnerie de clairon, le train nous emportait vers la frontière, avec, chacun, un vague espoir que nous ne tarderions pas à revenir. Nous passons par Chambéry, Belfort, Epinal, et arrivions à Bruyères le lendemain à minuit, où nous débarquions sous une pluie battante pour aller coucher, ensuite, dans une caserne d'artillerie située à l'autre extrémité du bourg. A 5 heures du matin nous prenions la route qui conduit à Lépanges et cantonnions dans ce village le samedi et le dimanche ; les vieilles gens du pays qui avaient assisté à la guerre de 70 étaient contents de voir que, contrairement à ce qui s'était passé lors de la précédente guerre, les convois français se dirigeaient vers la frontière. A 4 heures du matin nous reprenions notre marche ; arrivés à Biffontaines à 13 heures nous en repartions à 18 heures et marchions jusqu'à minuit ; je couchais, avec Monard, dans l'écurie d'une ferme isolée qui se trouvait à proximité. Deux heures après le réveil sonnait et nous reprenions la route jusqu'à huit heures du matin ; nous étions alors dans une forêt de sapins, au-dessus de Fraize, où nous pouvions enfin passer une nuit tranquille.

Le lendemain à 14 heures, après que le Capitaine eût passé à la compagnie une ultime revue d'armes, nous repartions, mais cette fois-ci c'était la bonne, si l'on peut dire, car notre mission était de retrouver l'ennemi.

Après avoir traversé le village de Plainfaimg, nous marchions de nouveau dans les bois ; à 20 heures nous nous arrêtons deux heures pour faire la grand-halte, puis nous reprenions la marche en direction du Col du Bonhomme ; à 3 heures du matin, non sans une certaine émotion, nous passons la frontière indiquée sous bois par un fossé bordé de bornes en pierre, assez espacées : nous étions en Alsace !

A partir de ce moment, nous n'avancions plus qu'avec d'extrêmes précautions, le bataillon couvert par des patrouilles ; cette mesure n'était pas inutile car à 4 heures du matin des coups de fusils étaient tirés par nos éclaireurs ; nous nous formions immédiatement en tirailleurs, mais nous étions bientôt arrêtés par une vive fusillade dirigée sur nous par les boches tapis dans la forêt, de l'autre côté du vallon ; nous nous trouvions, à ce moment, sur la pente boisée dévalant du Col du Bonhomme ; au bas de la pente on voyait quelques maisons, isolées les unes des autres, dans un fond dépourvu d'arbres, puis le terrain s'élevait à nouveau et c'est là qu'était retranché l'ennemi.

Le premier moment de surprise passé, nous nous étions déployés en tirailleurs à la lisière des bois, nous abritant de notre mieux derrière de gros sapins, nous dirigeons ensuite une fusillade nourrie sur l'endroit présumé où se tenaient les boches. Dès le début de l'action, nous avons plusieurs hommes touchés, dont deux tués, ce qui ne manqua pas de produire une sensation profonde parmi nous : cette fois-ci plus de doute ni d'espoir, c'était bien la guerre ; mais cette illusion perdue au plus fort du danger, loin d'abattre notre courage, le stimulait au contraire. Je m'étonnais même de voir ces deux cadavres sans effroi ; puis ma résolution était vite prise : il fallait tuer pour vivre : tuons.

Jusqu'à 13 heures la fusillade continuait avec quelques rares moments de répit, puis un calme impressionnant succédait au vacarme qui durait depuis plus de 8 heures. Nous profitons de cette accalmie pour remettre un peu d'ordre dans les sections et commençons aussitôt à creuser des tranchées à l'aide de nos outils portatifs ; à notre gauche nous étions en liaison avec le 7<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs alpins qui, dans la matinée, avait éprouvé de fortes pertes en exécutant une charge à la baïonnette partie de trop loin, tandis qu'à notre droite nous avons le 75<sup>ème</sup> d'Infanterie.

La nuit nous surprenait creusant toujours les tranchées que nous aménageons de notre mieux, afin de passer le plus confortablement possible notre première nuit de combat ; un service de sentinelle s'organisait en avant du bataillon en vue de prévenir une incursion boche dans nos lignes.

Vers 22 heures le lieutenant passa parmi nous, réclamant quelques volontaires pour enterrer nos morts, ce qui ne manqua pas de jeter un certain froid : nous n'avions pas encore envisagé la possibilité d'aussi tristes corvées. Quelques hommes se présentaient dont l'abbé Capitan, caporal à ma compagnie. Les funérailles étaient d'ailleurs vite faites. Après avoir creusé une fosse dans laquelle on plaçait quelques branches de sapin, le corps du défunt était enroulé dans une toile de tente et descendu au fond du trou que l'on recouvrait ensuite de terre ; une croix confectionnée avec deux branches, le képi sur la croix, la plaque et les papiers placés dans une bouteille, quand on le pouvait, et la cérémonie était terminée.

La nuit s'écoulait assez tranquillement, coupée seulement temps en temps par des coups de feu isolés, tirés par les sentinelles en éveil.

Dès la pointe du jour, nous reprenions nos travaux de terrassement ; les tranchées étaient recouvertes de grosses branches que nous avions sciées dans le bois et offraient, de la sorte, un abri relativement bon. A 13 heures les canons boches commençaient dans nos parages un tir de harcèlement avec des obus de 77 m/m ; c'étaient les premiers que nous recevions de la campagne, et l'impression de ce début n'était pas des plus agréables, aussi est-ce avec joie qu'on entendait, deux heures après, les 75 français ouvrir le feu sur les canons adverses bientôt réduits au silence ; puis tout s'apaisait et le restant de la journée se passait sans évènement notable.

A la tombée de la nuit une patrouille de volontaires, composée du sergent (Guillaux) et six hommes, allait explorer les maisons situées dans le fond du vallon ; peu après leur départ des coups de fusils éclataient qui nous laissaient assez inquiets sur le sort de nos hommes ; cependant la patrouille rentrait, deux heures après son départ, ramenant un blessé : les maisons n'étaient pas occupées par l'ennemi, mais les habitants y étaient encore et l'un d'eux avait reçu la veille une balle qui l'avait touché assez sérieusement, l'obligeant à s'aliter.

La nuit s'écoulait sans rien de saillant et de bonne heure nous nous préparions pour l'attaque ; notre artillerie renforcée pendant la nuit et composée de pièces de 75 et de 65 de montagne, tirait sans relâche sur les positions boches que nous avions le plaisir de voir mitrailler à qui mieux mieux. Vers 10 heures, nous débouchions de la forêt où nous étions terrés depuis trois jours et partions à l'assaut des tranchées ennemies. Tournés par le 75<sup>ème</sup> d'Infanterie, les boches n'opposaient qu'une faible résistance et battaient bientôt en retraite sans nous empêcher, toutefois, de faire quelques prisonniers ; ils abandonnaient, en outre, sur le terrain un butin assez important d'armes, de munitions et d'équipements.

En traversant les positions boches, nous constatons la justesse et l'efficacité de notre artillerie ainsi qu'en témoignaient les nombreux cadavres écrasés au fond des tranchées démolies ; nous couchons le soir sur le terrain conquis, heureux de la tournure favorable prise par notre premier engagement. Toute la nuit une pluie diluvienne tombait sans répit ; encore sans expérience de la vie en plein air, nous nous abritons maladroitement sous nos toiles de tentes, si bien qu'au matin nous étions trempés jusqu'aux os. A 10 heures, nous retournions à nos positions de départ un peu plus confortables et nous y restions jusqu'au lendemain.

Depuis 4 jours nous n'avions touché aucun ravitaillement, nos vivres de réserve étaient presque entièrement consommés, aussi commençons-nous à ressentir de sérieux tiraillements d'estomac : quelques camarades débrouillards parvenaient à déterrer, dans un champ voisin, quelques pommes de terre qui, bien que cuites à l'eau et sans sel, firent nos délices.

A 15 heures nous quitions le bois pour prendre la route conduisant à Ste-Marie-aux-Mines ; dès les premiers pas nous trouvions étendu en travers de la route le cadavre d'un grand prussien, encore coiffé du casque à pointe et qui, par sa position symbolique, semblait vouloir nous barrer l'entrée de l'Alsace. Nous marchions d'un cœur léger recevant des habitants, au moins en apparence, un chaleureux et cordial accueil : le moindre grain de mil eût bien mieux fait notre affaire car une fringale intense nous tenaillait les entrailles. Précédés de quelques civils emmenés comme guides, nous arrivions à Ste-Maris à 20 heures, avec une pluie battante. Nous espérions nous ravitailler dans le bourg mais les boches avaient à peu près tout raflé avant leur départ ; cependant, en cherchant bien, Monard finissait par acheter un rôti de veau que, faute de pain, nous dévorions avec des biscuits assortis. Nous passons une nuit tranquille couchés sur le plancher d'une salle de café, sans paille mais au sec.

A 3 heures du matin nous allions nous poster à la lisière d'une forêt située à quelques kilomètres au nord-est de Ste-Marie-aux-Mines sans autre inconvénient qu'une faim de plus en plus insupportable ; à 20 heures une patrouille de uhlans venait nous rendre visite, mais reçue par quelques coups de fusil, elle se retirait aussitôt devant notre attitude peu accueillante. Une heure après nous retournions à Ste-Marie où nous avons l'agréable surprise, à notre arrivée, de toucher du pain frais : je dévorais la part me revenant et même une partie de celle de Monard qui, en dépit du jeûne prolongé, mangeait très peu. Nous passons la nuit dans une teinturerie ; le lendemain de bonne heure nous partions en reconnaissance à la recherche du boche, mais à midi nous rentrions sans avoir rien vu d'intéressant. L'après-midi nous creusions autour de la ville de nombreuses tranchées, aux endroits favorables. A 21 heures nous allions nous coucher, mais une demi-heure plus tard le rassemblement était sonné et nous reprenions la marche en avant.

Ma compagnie avait pour mission de se placer en avant postes en avant de Ste-Croix-aux-Mines ; une fois arrivée sur les lieux, mon escouade était désignée pour installer un petit-poste sur la grand' route, à environ 300 mètres du village, ce que nous faisions sur le champ. Nous passions la nuit aux aguets, assez inquiets mais sans autres événements fâcheux que quelques fausses alertes, provoquées par nos sentinelles trop zélées et c'est avec un réel plaisir que nous voyions le jour se lever. Nous savions si peu faire la guerre à ce moment là, que nous laissions traverser nos lignes par les habitants du pays, sans aucune méfiance ; nous questionnions cependant ceux venant du côté de l'ennemi, qui nous affirmaient n'avoir pas vu de boches dans la région : derrière nous, dans le champ où était installé notre petit poste, un paysan aidé de sa femme et de son enfant labourait tranquillement sa terre, si bien que l'on se serait plutôt cru aux grandes manœuvres qu'à la guerre.

A 14 heures une compagnie du 229<sup>ème</sup> d'Infanterie venait nous relever ; après avoir passé consciencieusement les consignes à nos remplaçants, nous reprenions le chemin du retour, la compagnie disséminée par escouades autour du village, devant se rassembler sur la place ; à peine avions-nous fait une centaine de mètres que nous voyions arriver, ventre à terre, une patrouille de chasseurs à cheval français qui nous annonçaient, en passant, l'arrivée des boches. Nous pressions le pas, puis, la compagnie rassemblée, nous barricadions les rues de Ste-Croix et prenions la route de Ste-Marie-aux-Mines où le bataillon devait se trouver réuni le soir ; mais l'ennemi avançant en force et se faisant menaçant, le 229<sup>ème</sup> commençait à céder le pas, aussi notre capitaine en présence de cette situation qui menaçait de s'aggraver, faisait déployer la compagnie en ligne de combat et nous nous trouvions presque immédiatement aux prises avec les boches ; nous les contenions de notre mieux en nous repliant lentement section par section, quand des troupes de réserve, venues en temps opportun à la rescousse, parvenaient à les refouler. Nous pouvions alors regagner Ste-Marie-aux-Mines sans encombre, non sans voir bruler les maisons de Ste-Croix que les boches avaient incendiées en passant. La compagnie avait eu au cours de cette action 2 tués, 3 blessés et 2 disparus.

Après avoir pris un peu de repos, nous reprenions la route du col de Ste-Marie à 2 heures du matin ; nous marchions sans arrêt jusqu'à 3 heures de l'après-midi ; là nous étions à Sâales où nous faisons une halte d'une heure pour reprendre, ensuite, notre marche jusqu'à minuit ; à l'arrivée nous étions littéralement exténués, nous avons marché pendant 22 heures, pour ainsi dire sans repos, et avons couvert plus de 60 kilomètres : fort heureusement nous trouvions un cantonnement convenable qui nous permettait de prendre, dans le paille, un bon sommeil réparateur.

Le lendemain, 22 Août, nous nous réveillions frais et dispos - si l'on peut dire - et nous reprenions la marche en avant ; à 10 heu-

res nous nous heurtions à l'ennemi et le combat s'engageait aussitôt ; aux premiers coups de fusil ma compagnie se déployait en tirailleurs dans un champ de genêts, face au bois occupé par les boches. Ces derniers avaient à leur disposition de nombreuses mitrailleuses dont nous n'évitons les balles qu'en nous couchant à plat ventre ; nous avons, en outre, la désagréable surprise de recevoir les premiers obus fusants. Néanmoins nous tenions bon et une batterie de 75 s'approchant jusqu'à nous mitraillait les boches à bout portant, faisant un beau vacarme ; sur notre droite des compagnies partaient à l'assaut et parvenaient à enlever le bois. Nous passons la nuit sur nos positions avec un brouillard intense ; nous avons eu, au cours de la journée, 1 tué et 4 blessés ; au matin les boches avaient complètement disparu. A 10 heures nous quitions le terrain et allions à Bourg-Bruche où nous passons la journée à creuser des tranchées jusqu'au soir ; nous couchions là en plein air et le lendemain nous reprenions la marche sous bois. Peu après nous rencontrons des unités qui revenaient avec de nombreux blessés et nous signalaient que l'ennemi était dans les parages ; j'étais alors envoyé en avant avec 4 hommes pour couvrir la compagnie, mais le bois que nous traversions étant très touffu, je ne tardais pas à me trouver complètement isolé. Je finissais cependant par me mettre en liaison avec la 8<sup>ème</sup> compagnie où j'avais le plaisir de voir Eugène Déjon. Sur notre droite le contact était établi avec les boches : la fusillade et la canonnade devenaient intenses et se rapprochaient de plus en plus. A ce moment un observateur d'Artillerie signalait à sa batterie qu'une forte colonne ennemie traversait un village voisin ; bientôt une pièce de 75 était avancée à bras d'hommes dans un emplacement favorable et commençait son tir, ravitaillée en obus par les hommes de la 8<sup>ème</sup> compagnie faisant la chaîne. J'étais assis un peu en arrière et au-dessus de la pièce, car le terrain allait en pente, avec Déjon et un camarade, Plavier, entre nous deux.

Le tir du 75 donnait d'excellents résultats quand tout à coup les boches qui nous bombardaient depuis un bon moment, rectifiaient leur tir et par un malheureux hasard, un obus de 105 venait exploser juste sous la pièce tuant, d'un coup, une douzaine de servants ou de fantassins. Plavier qui était assis entre Déjon et moi était tué par un éclat, mais je n'apprenais sa mort que plus tard, car les boches continuaient leur marmitage, ce qui n'avait rien d'agréable pour nous. Le Capitaine de la batterie de 75 demandait quelques volontaires pour enlever la pièce de ce coin si bien repéré ; je me présentais avec une vingtaine de poilus et, à l'aide de cordes, nous parvenions à la sortir de là, non sans peine en raison de la situation du terrain peu propice à cette opération.

A la première accalmie je rejoignais ma compagnie qui occupait des tranchées en avant du bois ; pendant mon absence un homme avait été blessé, tandis que la 5<sup>ème</sup> compagnie, moins heureuse, avait eu une dizaine d'hommes de tués pendant le bombardement. A 18 heures

nous retournions vers la frontière pendant que nos 75 faisaient entendre leur voix perçante.

Nous marchions jusqu'à 2 heures du matin et nous reposions dans un village français dont j'ai perdu le nom ; 3 heures après nous repartions et marchions sans arrêt jusqu'à 15 heures : nous étions alors à Moyenmoutiers, les habitants se tenaient sur leur porte et nous distribuaient des victuailles qui étaient les bienvenues. Ils nous signalaient que des patrouilles boches avaient fait leur apparition dans la journée.

Un peu après le village, mon bataillon s'engageait sous bois et une fois de plus j'étais envoyé en avant, en patrouille : j'ouvrais l'œil car les boches étaient si près que l'on entendait, par moment, leurs commandements ; à chaque pas je m'attendais à essuyer un coup de feu, mais il n'en était rien, à la nuit, nous arrêtons notre marche sans les avoir rejoints. Nous nous affaillions sur la mousse, malgré la pluie, et tombions aussitôt dans un profond sommeil, moulus par la fatigue.

Le lendemain, 26 août, devait être un jour tragique pour ma compagnie. Dès notre réveil, soit que nous ayons couché près des boches, soit qu'ils aient avancé pendant la nuit, nous nous trouvions nez à nez avec eux, si bien que nous faisons un prisonnier sans nous déranger ; de ses déclarations, il résultait qu'ils étaient très nombreux dans le bois et s'apprêtaient à nous attaquer. En effet, à peine avons-nous pris nos dispositions de combat, que les boches nous chargeaient à plusieurs reprises pour être arrêtés chaque fois par une fusillade roulante de toute part ; pendant plus d'une heure la lutte durait terrible, nous tirions presque à bout portant et, pour ma part, je descendais un boche qui s'approchait trop près. Mon voisin de gauche, blessé d'abord d'une balle au bras, recevait une balle en plein front en essayant de partir vers l'arrière et s'affaissait sans pousser un cri. Celui de droite venait également d'être touché par une balle qui lui avait traversé entièrement l'épaule, mais il parvenait en rampant à sortir de la fournaise.

De toutes parts, aussi bien du côté boche que du nôtre, les plaintes des blessés emplissaient la forêt de cris lugubres. Quant à moi, allongé de mon mieux sur le sol, légèrement abrité derrière une roche dépassant de terre, je tirais sans répit au point d'être dans l'obligation de tenir mon fusil avec du papier, à cause de la chaleur qui s'en dégagait. A un certain moment n'entendant plus tirer, je regardais autour de moi et voyais que je restais seul, au milieu des cadavres, hélas nombreux, de ma compagnie et de ceux de la 8<sup>ème</sup> engagée en même temps que nous. Au même instant je voyais les boches s'avancer sur la droite et je me trouvais à moins de 10 mètres du premier ; je déchargeais mon fusil sur lui, sans viser, puis je partais vivement dans la direction où je pensais retrouver ma compagnie qui se reformait, en effet, à une centaine de mètres en arrière. Nous recevions alors un renfort de chasseurs alpins et de concert avec eux, à deux reprises, nous

exécutions une charge à la baïonnette sans réussir, car nous étions arrêtés, chaque fois, par une fusillade terrible ; les boches essayaient à leur tour de nous charger, mais sans plus de succès. Nous restions en présence jusqu'à la nuit, puis, profitant de l'obscurité, l'ennemi se retirait ainsi que nous l'apprenaient nos patrouilles parties en reconnaissance dès la tombée de la nuit. Cet engagement avait été meurtrier pour la compagnie : nous laissions dans le bois 15 tués (dont notre regretté Capitaine de Champozou, l'Adjudant Césari et les Caporaux Chammoux et Pascal) nous avions en outre 24 blessés. Les pertes de la 8<sup>ème</sup> compagnie étaient encore plus élevées. C'est dans ce combat que disparaissait Sadot.

A 22 heures nous quittions ce mauvais coin et allions à Moyennoutiers où nous arrivions trempés par la pluie qui ne cessait de tomber depuis plusieurs heures. Toute la journée l'artillerie allemande avait tiré sur le village et l'avait à moitié démoli.

A minuit nous couchions dans une usine et quoique placés à même la pierre, nous trouvions le moyen de nous endormir. Quatre heures après nous étions réveillés pour le départ ; je me levais complètement glacé par le froid contact contre des dalles. Notre bataillon, désigné d'arrière-garde, se rassemblait sous la pluie et attendait pour partir que la population civile et les services sanitaires eurent évacué Moyennoutiers ; pour la première fois depuis le début des hostilités nous avions l'impression que la situation ne nous était pas favorable, en dépit des déclarations de nos officiers qui nous annonçaient fièrement de multiples succès de nos armes sur les autres parties du front.

A 7 heures les canons allemands recommençaient leurs tirs sur le village ; nos partions peu après, mais nous devions être vus par des observateurs ennemis car les obus nous accompagnaient dans notre marche ; nous nous engageons alors sous bois et pouvions ainsi éviter facilement les coups. Cependant une surprise terrible nous attendait : le bataillon avançait couvert par des patrouilles, lorsque peu après notre mise en marche, nous voyions successivement revenir nos patrouilles qui, dans toutes les directions, s'étaient heurtées à l'infanterie boche : nous étions cernés et cette effroyable constatation nous épouvantait. Néanmoins décidés à tout, plutôt que d'être faits prisonniers, nous repartions à travers bois, à la recherche de la fissure qui nous permettrait de passer. Pendant 4 heures consécutives, sous la pluie, allant de droite à gauche et inversement, évitant le contact avec les boches, nous marchions sans arrêt. A 11 heures nos efforts étaient enfin couronnés de succès : grâce à un cavalier faisant partie d'un groupe d'éclaireurs envoyés spécialement à notre recherche par le général, nous pouvions nous dégager de ce mauvais pas.

Une fois sortis du bois nous prenions la route qui longe le cours de la Meurthe et que l'artillerie allemande bombardait ; trois hommes de ma compagnie étaient blessés pendant ce trajet. Nous

traversions ensuite la rivière sur un pont que des soldats du génie faisaient sauter sitôt après notre passage et nous nous arrêtons de l'autre côté de la rivière où nous creusions des tranchées pour en défendre le passage.

A 18 heures, alors que nous nous apprêtions à manger la soupe, l'ordre de partir immédiatement arrivait au chef de bataillon, nous plions bagages vivement, reversant même sur le sol les marmites pleines de bouillon et marchions une heure, au bout de laquelle ma compagnie s'arrêtait sur la place de l'Eglise, à St-Michel-sur-Meurthe ; le chef profitait de cet arrêt pour distribuer à chacun du pain et de la viande de conserve, universellement connue dans le monde des poilus sous le nom de « singe ». Ma ration touchée, j'allais m'asseoir sur un banc, à côté de Monard et, comme les camarades, je m'endormais profondément.

Quand je rouvrais les yeux, il faisait nuit noire ; je regardais ma montre et voyais avec stupéfaction qu'il était minuit et que j'étais tout seul sur la place : ma compagnie était partie sans s'apercevoir que je restais là, endormi. En attendant j'étais bien ennuyé n'ayant aucune idée de la direction à suivre pour éviter les boches que je savais à proximité. J'hésitais encore quand je distinguais, soudain, dans le lointain, une faible lumière : à tout hasard je m'en approchais précautionneusement et reconnaissait, avec plaisir, des uniformes français ; c'étaient même des hommes du 140<sup>ème</sup> mais d'un autre bataillon que le mien, du 3<sup>ème</sup>. Je demandais si l'on pouvait m'indiquer la direction prise par mon unité mais sur leur réponse négative, je décidais de rester avec eux jusqu'au jour.

Dans la matinée je rejoignais, non sans peine, ma compagnie. Monard m'expliquait alors qu'il n'avait pas vu sur le moment, que je restais en panne sur le banc parce que lui-même, ainsi que tous les camarades, avaient repris la marche à moitié endormis. Une heure après mon arrivée, ma compagnie se déplaçait et venait s'installer en réserve dans un jardin, à la lisière d'un bois. De ce point, nous dominions la vallée de la Meurthe où toute la journée la bataille faisait rage ; les boches bombardaient tous les villages sans répit, essayant, mais en vain, de forcer le passage de la Meurthe. A la nuit seulement nous quittions notre emplacement pour aller d'abord près de St-Dié, dont de nombreuses maisons brulaient sous les effets du bombardement, puis nous revenions sur nos pas et, tantôt sous bois, tantôt sur la route, nous cheminions jusqu'au matin, harassés par la fatigue et tombant de sommeil.

A la pointe du jour, nous étions dans les environs de Monpatelize, et un calme impressionnant, provoqué par un épais brouillard qui, par son intensité, arrêtait les opérations, avait succédé au vacarme infernal de la veille. Nous recevions de bonne heure, pour combler les vides causés par nos combats précédents, un renfort venant de Grenoble et composé uniquement de vieux réservistes des classes 1898 et 1900. La plupart d'entre eux étaient partis pour le front avec le sourire, curieux de voir la guerre de près, et

les pauvres diables qui, la veille, de l'arrière, avaient entendu le bombardement, se demandaient ce qu'ils venaient faire dans cette galère.

A 8 heures le brouillard se dissipait complètement et ma compagnie, sortant du bois, débouchait dans la vallée ; je la précédais avec une patrouille, mais peu après les artilleurs boches nous repéraient et nous nous trouvions aussitôt en pleine zone de marmitage. A grand-peine, passant à travers les obus fusants et percutants, nous arrivions à un bosquet situé au milieu de la plaine et, profitant de ce couvert, la compagnie s'y rassemblait pour effectuer des feux de salves sur l'ennemi que l'on voyait distinctement défiler par section, à environ 800 mètres. Au bout d'un quart d'heure, un groupe de canons boches concentrait son tir sur le boqueteau, vite rendu intenable ; nous nous replions alors sur le bois en marchant en files de section par un, comme à la manœuvre ; c'est en exécutant ce mouvement que je recevais ma première blessure. Je ressentais soudain au pied droit un choc d'une telle violence que ma première pensée était qu'un éclat me l'avait tranché net ; je constatais, non sans joie, qu'il était toujours en place et continuais à marcher jusqu'au bois que j'atteignais en boitant ? Je quittais alors mon soulier déjà plein de sang, Arthur Déjon me faisait un pansement sommaire, oh ! combien ! Puis après avoir fait mes adieux aux camarades envieux de mon sort je reprenais isolément la marche, à la recherche d'une ambulance.

J'allais, pendant près d'une heure, au hasard à travers bois, avec l'unique souci de m'éloigner de la canonnade ; comme je n'avais pas pu remettre mon soulier, j'avais recouvert mon pansement d'une molletière, ce qui n'était pas fait pour rendre ma marche agréable. Je rencontrais, enfin, une ambulance de chasseurs alpins qui s'apprêtait à repartir vers l'arrière. Les voitures réglementaires et 3 ou 4 autres véhicules réquisitionnés dans les environs, étaient déjà encombrés de blessés ; le major me faisait donner un cheval que les infirmiers avaient pris dans une ferme voisine, je me hissais dessus comme je pouvais et suivais la colonne. A côté de moi, également à cheval, se trouvait un chasseur alpin qu'une blessure au ventre faisait hurler de douleur sans discontinuer ; on finissait tout de même par le coucher dans une voiture à la place d'un blessé pouvant supporter la position à cheval. Nous marchions longuement dans la forêt par un terrain des plus accidentés et soumis à un assez proche marmitage ; nous prenions ensuite une grand-route et, dès lors, nous étions hors de la bagarre.

Tout le long de la route nous avions sous les yeux le triste spectacle des habitants du pays qui, abandonnant leur foyer, fuyaient l'invasion, en emportant avec eux les souvenirs de famille dont ils n'avaient pu se séparer. A un certain moment, nous croisions un régiment d'infanterie montant au feu et la vue de notre triste convoi de blessés était peu faite pour ragailleardir ces poilus. Après six heures de marche, nous étions rattrapés par des autobus

vides qui venaient de faire le ravitaillement et descendaient vers l'arrière ; le major faisait arrêter sa colonne, on me descendait de cheval, car ces six heures d'immobilité avaient engourdi mon pied, tandis que ma jambe me faisait passablement souffrir, et on m'entassait avec les autres blessés, dans un autobus, puis nous repartions sur Bruyères. A la nuit nous arrivions dans un hôpital ; deux infirmiers me portaient dans un lit, me couchaient et me faisaient prendre un bouillon de tapioca qui me parut délicieux, puis je tombais, illico, dans un profond sommeil.

J'étais réveillé le lendemain matin après un somme de 14 heures, par une infirmière de la Croix Rouge à qui le travail ne manquait pas car la salle où j'avais passé la nuit - une chambre de caserne - regorgeait de blessés ; il en arrivait constamment, si bien que la grande cour, située devant les bâtiments, était encombrée de brancards pour la plupart exposés au soleil. A 9 heures, porté par deux infirmiers, je passais devant le médecin-major qui, sans même examiner ma blessure, me faisait délivrer une fiche d'évacuation que l'on m'accrochait au bouton de la capote ; j'étais ensuite hissé dans un compartiment de 3<sup>ème</sup> classe d'un train qui stationnait devant la caserne. J'étais assis sur la banquette tenant ma jambe impotente allongée, mon pied reposant sur la banquette d'en face ; la blessure ne me faisait d'ailleurs plus grand mal, mais la jambe était engourdie, complètement inerte. Nous restions là jusqu'à 19 heures entendant toujours le grondement du canon dans le lointain. Avant le départ, on nous ravitaillait abondamment en vivres, puis le train s'ébranlait et je m'endormais aussitôt.

Lorsque je m'éveillais le train était arrêté en gare de Dijon, des majors passaient dans les wagons et s'enquéraient de notre état de santé ; les blessés qui ne pouvaient supporter plus longtemps la fatigue du voyage étaient descendus du train et restaient en traitement à Dijon. Pour ma part mon pied me faisait sérieusement souffrir depuis mon réveil, mais je ne disais rien car nous étions sur la direction de Lyon où j'avais l'espoir de m'arrêter pour y être soigné. Le train repartait après un arrêt assez long ; sur tout le parcours et dans toutes les stations, même les moins importantes, nous recevions un accueil chaleureux ; des gens se tenaient aux passages à niveau, distribuant à profusion des fruits, des œufs, des cigarettes et même de l'argent. Nous qui venions de passer un mois dans la plus grande misère qui se puisse concevoir, la plupart du temps sans avoir même du pain, nous nagions dans un bonheur complet en présence de cette abondance de bonnes choses. Un blessé du compartiment où je me trouvais - Vernaz - que ses jambes laissaient libre, s'acquittait à merveille d'effectuer le ravitaillement des impotents du wagon : nous ne manquions de rien pour l'estomac, il y en avait même de trop.

Nous passions encore la nuit dans le train, tantôt roulant, tantôt en long arrêt, mais ignorant toujours notre destination définitive. Le lendemain de bon matin nous passions en gare des Brotteaux, sans presque nous y arrêter, puis le train s'engageait sur la ligne de Grenoble, où nous arrivions dans la matinée. Une foule énorme nous attendait à la sortie de la gare car c'était le premier convoi de blessés arrivant à Grenoble. Après m'avoir couché sur un brancard qu'on déposait ensuite sur une auto, j'étais emporté, salué par les acclamations de la foule, à la Clinique

Chirurgicale, rue des Bains. Là tout était prêt pour notre réception, le poste d'infirmières était tenu par des sœurs sécularisées qui, dès notre arrivée, nous déshabillaient, nous lavaient et nous couchaient dans des draps si blancs, sur un sommier si doux, que je ne tardais pas à repartir dans le pays des songes : j'avais tellement de sommeil en retard...

J'étais réveillé à 17 heures par la sœur, puis deux infirmiers m'emportaient à la salle de visite et m'allongeaient sur le billard : le docteur Doucet, chirurgien chef de la clinique défaisait ensuite mon pansement qui était celui qu'avait fait Déjon à la hâte sur le champ de bataille, 4 jours auparavant. Aussi au fur et à mesure que se déroulaient les bandelettes de gaze, une odeur épouvantable se dégageait, empestant toute la salle ; bientôt le pied apparaissait, répugnant, couvert de sang coagulé et de crasse ; courageusement, car il fallait vraiment du courage, une sœur assistant le docteur, se mettait en devoir de me laver le pied et parvenait, non sans peine, à lui rendre une forme humaine et un aspect plus agréable, tant à la vue qu'à l'odorat ! Après examen, le docteur m'annonçait que le projectile, entré sur le côté droit du pied, avait traversé la plante pour y ressortir à l'articulation du gros orteil : aucune opération ne serait nécessaire, un pansement humide tous les deux jours, du repos et tout irait bien.

Je retournais au lit avec plaisir, heureux de m'en tirer à si bon compte. Mais à partir de ce moment je dormais moins bien ; en effet si la grosse fatigue était apaisée par plusieurs sommes prolongés, le système nerveux, par contre, surmené pendant un mois par des émotions violentes auxquelles il n'était guère préparé, se révoltait et atteignait l'extrême limite de surexcitation ; le moindre bruit, même imperceptible, arrivait amplifié à mes oreilles et me faisait sursauter. Je n'étais d'ailleurs pas le seul dans cet état, tous mes voisins de lit - nous étions six dans la chambre - éprouvaient les mêmes désagréables sensations. La nuit, le sommeil était peuplé d'affreux cauchemars qui arrachaient à tous des cris continuels ; ce n'est qu'au bout d'une quinzaine de jours de repos complet que nous retrouvions le calme d'un état normal.

J'étais un des rares militaires du 140<sup>ème</sup> qui soient revenus à Grenoble, aussi, dès les premiers jours, je recevais de nombreuses visites de gens qui espéraient obtenir des nouvelles des leurs, aux parents de ceux que j'avais connus sur le front je donnais des nouvelles relativement fraîches puisque la poste fonctionnait peu ou même pas du tout. Certaines visites me plongeaient dans de cruels embarras, notamment celle du beau-frère ou de la sœur de mon capitaine à qui j'annonçais la mort de leur parent, tué depuis 8 jours ; les pauvres gens n'en savaient rien et n'y voulaient d'abord pas croire, mais peu après ils recevaient, malheureusement, la confirmation officielle.

Pendant mon séjour à l'hôpital et tous les 3 ou 4 jours, je recevais la visite de Mmes Ogier et Micoud ; toutes ces personnes, amies ou inconnues, apportaient chacune des friandises que l'on se partageait ensuite entre les blessés de la chambre. A une de ses premières visites Mme Ogier m'annonçait que son mari et les deux frères Déjon avaient été faits prisonniers dans les Vosges, à la Croix Idoux, le 7 septembre. Mon Père et ma Mère venaient également me voir vers le 10 septembre et repartaient heureux de me savoir, quoique alité, en bonne voie de guérison.

Je n'étais cependant pas au bout de mes peines : 15 jours après mon arrivée à la clinique, trois abcès se déclaraient au pied, coup sur coup, et ma blessure suppurait toujours plus abondamment. Intrigué le docteur Doucet se livrait alors à un examen minutieux de mon pied qui était très enflé et il n'était pas peu surpris de découvrir qu'un éclat était inclus dans la plaie ; il me l'extrayait aussitôt sans trop me faire de mal : c'était une balle ronde d'obus fusant qui depuis 15 jours était dans la plaie, occasionnant la suppuration et les abcès. Trois jours après cette opération je passais à l'ambulance Douillet, installée dans un bâtiment contigu à la clinique.

Au début des hostilités les services sanitaires de l'armée, vite débordés par le nombre élevé de blessés évacués du front, faisait appel à la bonne volonté de tous pour les aider dans leur tâche. Bientôt, dans toutes les régions, s'organisaient des ambulances entièrement montées et régies par des particuliers généreux ; elles rendaient d'abord d'appréciables services mais, les hostilités s'éternisant, on devait, par la suite, les supprimer une à une jusqu'à complète extinction car leur exigüité et leur grand nombre exigeaient pour leur entretien, des frais trop élevés. J'étais donc installé chez M. Douillet (fabricant de gants Perrin) qui avait organisé une ambulance de vingt lits dans une salle de théâtre située dans son parc ; nous étions soignés par des dames volontaires de la Croix-Rouge dont deux étaient des veuves de guerre, déjà !

Je commençais, peu après, à me lever et en m'aidant de béquilles je pouvais même me promener dans le parc ; depuis l'extraction du projectile, mon pied allait aussi bien que possible et la plaie se cicatrisait rapidement. Un matin, j'avais le plaisir de recevoir la visite de Dufour qui, mobilisé récemment au 159<sup>ème</sup>, était de passage à Grenoble.

Les arrivées incessantes de blessés précipitaient mon départ de l'ambulance, il fallait de la place pour les suivants et le 1<sup>er</sup> octobre, je passai à la caserne Bayard, transformée en dépôt d'éclopés. Je n'y restais que trois jours puis, mon pied toujours recouvert d'un pansement, je rejoignais le dépôt du 140<sup>ème</sup>, incomplètement remis mais, du moins, en bonne voie de guérison.

Le dépôt présentait, à cette époque, une animation extraordinaire, tous les services avaient été bouleversés par le départ pour le

front de leurs titulaires, des réservistes répondant à l'ordre d'appel et des blessés évacués rejoignaient tous les jours, tandis que fréquemment, des renforts se formaient et partaient pour le front ; j'y retrouvais quelques camarades, dont Miard et Seyty qui, blessés à la première heure, attendaient les événements. Ces derniers ne se présentaient guère sous un jour favorable pour nos armes, les boches s'accrochaient au terrain et, en dépit de la Victoire de la Marne, aucun indice ne permettait d'entrevoir une issue heureuse et prochaine.

J'avais la surprise de voir, encore présent au Dépôt, le sergent-major Girardy - mon ancien sergent de section pendant mes deux ans de service actif - qui, en vertu de je ne sais quels pouvoirs, était parvenu à rester à l'arrière, bien que rengagé. Il appréhendait, terriblement, de partir aux armées et s'inquiétait, auprès de chacun de nous, des souffrances et des dangers auxquels on était exposé : le 9 novembre il partait cependant sur le front mais il n'y faisait pas long feu : huit jours après son arrivée il était tué net d'un éclat d'obus à la tête. Le pressentiment n'est pas un vain mot.

Pendant quinze jours j'allais en traitement à l'infirmierie du régiment où l'on me pansait et me faisait prendre des bains, puis, vers la fin octobre, j'étais tout-à-fait remis sur pieds, c'est le cas de le dire. A partir du 1<sup>er</sup> novembre, je prenais part aux marches et exercices de la compagnie d'entraînement. Le 14 j'étais nommé sergent et désigné pour faire partie du premier renfort pour le front ; le lendemain soir, je partais en compagnie de poilus revenus des armées et des jeunes recrues de la classe 14, incorporées depuis deux mois seulement ; c'était le premier renfort de la Campagne comprenant des hommes ayant déjà été blessés.

Pendant deux jours nous roulions, passant successivement par Lyon, Corbeil, Creil et Amiens ; le 17 Novembre, à 15 heures, nous débarquions à Guillaucourt (Somme) d'où, un moment après, on nous dirigeait vers Rosières-en-Santerre, lieu de cantonnement du 140<sup>ème</sup>. A notre arrivée nous trouvions les sergents-major rassemblés qui, la répartition du renfort faite, devaient amener respectivement à leur compagnie les hommes qui y étaient affectés. Je revoyais ainsi Capitan, caporal à mon départ des Vosges et passé, pendant mon absence, sergent-major à mon ancienne compagnie où je me faisais réaffecter sans peine. Au cantonnement je retrouvais Monard, au front depuis le début des hostilités et présentement fourrier de la compagnie. Le lendemain matin l'ordre arrivait de faire monter en lignes dans la nuit, les hommes arrivés en renfort.

Depuis mon évacuation la guerre avait profondément changé d'allure : au lieu de marche sans trêve jour et nuit comme au début, les troupes restées terrées jour et nuit dans de profondes tranchées ; ce n'était certes pas très gai mais bien moins périlleux et fatigant, c'est du moins ce que m'expliquait Monard ; il m'apprenait également que le 140<sup>ème</sup> occupait un système de tranchées, couvrant le village de Lihons, partagé en secteurs longs d'environ 3 ou 400 mètres, gardés chacun par une compagnie. Pour s'y reconnaître on les avait baptisés d'un nom approprié surtout à leur emplacement et l'on avait ainsi de gauche à droite les secteurs : Route de Vermandovilliers, Côte 101, Village Nègre, de la Cave, du Coq, de la Croix, et de la Voie ferrée. Il y avait constamment deux bataillons en ligne et un au repos ; la relève s'effectuait par bataillon, alternativement, à raison de 8 jours de tranchées pour 4 jours de repos.

Au cours de la nuit suivante, accompagné de Monard, je rejoignais ma compagnie qui montait en 1<sup>ère</sup> ligne, après 4 jours passés en réserve de brigade au Bois Carré. Pendant ma courte absence du front presque tout le personnel de la 7<sup>ème</sup> compagnie était renouvelé, je ne retrouvais que 5 ou 6 anciens camarades qui avaient tenu le coup, les officiers étaient également tous nouveaux, dont le lieutenant Rouast comme commandant de compagnie.

Nous traversions bientôt le village de Lihons ; la plupart des maisons étaient détruites par le bombardement et formaient dans l'obscurité un tableau impressionnant. A la sortie Est de Lihons, la compagnie s'engageait dans un boyau et disparaissait complètement ; nous approchions de la zone dangereuse où il n'était pas prudent de marcher en terrain découvert, d'ailleurs, si nous l'avions oublié, les balles qui sifflaient au-dessus de nos têtes se seraient chargées de nous le rappeler ; en attendant elles nous

faisaient apprécier les boyaux à leur juste valeur. Après avoir parcouru environ 200 mètres, nous étions dans la toute première ligne ; à part quelques coups de fusil isolés, rien n'aurait pu faire supposer un voisinage aussi rapproché avec l'ennemi : c'était le calme plat. Peu à peu, le jour se levait et je pouvais bientôt distinguer les moindres détails de la tranchée. Ses pare-éclats, ses créneaux, les fils de fer barbelés qui la protégeaient et surtout, en avant des fils barbelés, une quantité de cadavres boches que l'odeur, seule, aurait suffi à déceler et qui «étaient là depuis une attaque tentée par eux sans succès le 1<sup>er</sup> novembre.

Une cavité creusée dans la paroi de la tranchée et vaguement couverte de planches et de terre nous servait d'abri... au moins contre les courants d'air ; mais si cet abri était peu fameux pour le bombardement, du moins y jouissait-on à l'intérieur d'un confort appréciable, toutes proportions gardées : on y trouvait, en effet, un matelas, un poêle, une table, trois chaises et un assortiment complet d'ustensiles de cuisine ; tous ces objets provenaient des maisons démolies de Lihons.

Un gros inconvénient était qu'en raison de l'exigüité de la cagna, on ne pouvait les utiliser tous en même temps ; ainsi pour étendre le matelas, qui restait plié toute la journée, il fallait, sans rémission, sortir table et chaises car la place était juste. Quant au poêle, son emploi étant surtout précieux la nuit, un encastrement lui était réservé dans un coin de l'abri où on pouvait l'y laisser en tout temps.

Pendant la journée les hommes étaient employés à des travaux de terrassement, soit pour creuser de nouveaux boyaux, soit pour améliorer ceux déjà en service, tandis que d'autres assuraient le service de garde. La nuit l'obscurité était mise à profit pour exécuter les travaux dangereux tels que la pose des chevalets de fils de fer ou l'agencement des plaques blindées et créneaux ; quant au service des sentinelles, il était entièrement renforcé la nuit.

Nous étions là au secteur du Coq, lequel tenait son nom d'un superbe coq empaillé qui prônait sur le toit de notre cagna et qui avait le don d'exciter les balles boches. J'étais affecté à la 4<sup>ème</sup> section avec, pour camarades, les sergents Martin et Chabert ; le bureau de la compagnie était installé près du P.C. (poste de commandement) à proximité de la 1<sup>ère</sup> ligne ce qui permettait à Monard de me rendre de fréquentes visites. Mes huit premiers jours s'écoulaient sans incidents désagréables, nous faisons force piquets et manilles, puis la compagnie était relevée et partait à Rosières pour 4 jours de repos et quel repos ! Premier jour : nettoyage des effets et des armes, ce n'était pas trop de la journée pour le faire ; 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> jour : exercices, marches et revues. Le matin du 5<sup>ème</sup> jour, nous allions en réserve au Bois Carré qui était situé à 7 ou 800 mètres des boches : nous étions surtout occupés à approvisionner les compagnies se trouvant en lignes, en

matériel de toutes sortes : chevalets, rondins, tôles, fascines, gabions, etc., etc.

Le 6 décembre nous relevions une compagnie au secteur de la Croix ; la pluie tombait en abondance et rendait notre séjour particulièrement pénible. Avec Martin, je changeais de section et passais à la première ; deux nouveaux sous-lieutenants arrivaient à la compagnie et l'un d'eux, arrivé récemment du Brésil pour se battre, prenait le commandement de ma section.

Nous devions régulièrement être relevés le 14, mais cette date se passait sans qu'il n'en soit rien fait, quelque chose d'anormal mijotait. En effet, le 18 à l'aube, le 1<sup>er</sup> bataillon qui était à notre gauche attaquait les tranchées de la Côte 101, après un court mais vif bombardement, et les enlevait, faisant une soixantaine de prisonniers. Dans la nuit ce bataillon était envoyé au repos pour se reformer, tandis que nous prenions sa place ; ma compagnie occupait l'ancienne première ligne d'où était partie l'attaque, la 8<sup>ème</sup> compagnie était en avant de nous dans les tranchées conquises de veille, la 5<sup>ème</sup> était à notre droite et la 6<sup>ème</sup> en réserve dans le village. Dès notre arrivée, les boches exaspérés d'avoir perdu un terrain précieux en raison de sa situation géographique, nous arrosaient fréquemment d'obus de tous calibres.

Le 24, veille de Noël, à midi, ils déclenchaient sur nous un bombardement furieux dépassant de loin en intensité tous ceux que j'avais subis depuis le début des hostilités ; jusqu'à 16 h 30 les obus de gros calibres et les « Minnenwerfer » qu'ils employaient pour la première fois, tombaient sans interruption. Dès le commencement du marmitage, je sortais de ma cagna et venais dans la tranchée ; bien m'en prenait car un moment après une marmite tombant dans le coin la faisait écrouler ; vers 15 heures le bombardement redoublant de violence et de précision, je faisais évacuer la tranchée particulièrement visée en appuyant momentanément à droite. J'aidais, pendant un moment, les brancardiers à emporter les blessés, car ils étaient littéralement débordés par le travail.

A 16 h 30 l'artillerie allemande allongeait son tir, tandis que nos mitrailleuses commençaient à crépiter ; baïonnette au canon, au pas de gymnastique, nous venions rejoindre notre poste : il était temps. Les boches avaient assez facilement repris leur tranchée occupée par la 8<sup>ème</sup> compagnie qui, après avoir perdu plus de la moitié de son effectif du fait du bombardement, s'était repliée sur nous. Voyant que l'attaque réussissait les Fritz la continuaient venant bientôt tomber dans notre tranchée ; ils y étaient reçus d'une façon qui les fixait tout de suite sur la cordialité de nos intentions : le 1<sup>er</sup> qui se présentait était un officier qui s'écroulait aussitôt, tué d'une salve de balles ; les suivants salués de coups de fusils s'empressaient de faire demi-tour, non sans laisser quelques-uns des leurs sur le terrain.

Vers 18 heures, la 12<sup>ème</sup> compagnie, commandée par Lacroix, partait à l'assaut de la tranchée perdue, mais elle échouait dans sa tentative, repoussée par de violents tirs de mitrailleuses et de fusils.

Nous passions la nuit debout dans la tranchée, baïonnette au canon, tandis que la neige, pour maintenir la tradition, tombait comme il convient à une nuit de Réveillon : c'était charmant !

A la pointe du jour la 3<sup>ème</sup> compagnie franchissait le parapet et partait à l'assaut en colonnes d'escouades : elle disparaissait aussitôt dans un brouillard épais qui avait succédé à la chute de neige ; après un temps qui nous parût assez long, nous avons le plaisir de voir revenir quelques hommes de la 3<sup>ème</sup> compagnie amenant avec eux trois prisonniers : c'est tout ce qu'ils avaient trouvé dans la tranchée que les boches avaient évacués dans la nuit en y laissant cependant trois hommes pour donner le change. La chose paraissait assez louche, étant donné le gros effort qu'ils avaient fourni la veille pour reconquérir leur tranchée perdue, néanmoins, nous nous réjouissions d'une aussi heureuse solution. Nous ne tardions d'ailleurs pas à avoir l'explication du mystère : le lendemain, vers 4 heures du matin, j'étais allongé dans ma cagna quand, soudain, une détonation formidable ébranlait la terre. Les boches, avant d'évacuer la tranchée, l'avait minée et venaient de la faire sauter ; cependant, soit que la mine ait été mal placée, soit pour tout autre cause, l'explosion s'était produite en avant de la tranchée, et nos hommes en étaient quittes pour une émotion de plus ; nous n'avions en définitive qu'un blessé léger et la position restait entre nos mains.

A la compagnie nous avons eu au combat de la veille 10 hommes tués et une vingtaine de blessés. Deux des tués étaient restés ensevelis sous un abri écroulé par un obus de gros calibre et pendant 48 heures nous avons sous les yeux le triste spectacle d'une main crispée qui, seule, émergeait des décombres et décelait la présence des malheureux ; au premier moment de répit nous en profitions pour les déterrer.

Le 28 nous étions enfin relevés après 27 jours consécutifs de présence en 1<sup>ère</sup> ligne et partions à Rosières.

Monard, qui pendant les journées de combat, avait fait le serment solennel de prendre une cuite royale s'il en réchappait, tenait largement parole une fois arrivé au repos : les 4 jours que nous y passions le voyaient en permanence dans les vignes du Seigneur !

Pour nous changer les idées - il y en avait bigrement besoin après de tels séjours - les musiciens du régiment avaient aménagé un hangar en salle de spectacle et un concert donné par les chanteurs amateurs de bonne volonté, était offert au bataillon de repos. Un jeune soldat de la classe 14, nommé Muffat, bon camarade et excellent chanteur, à qui je m'étais particulièrement lié d'estime, prêtait, avec succès, son concours toujours apprécié. Si l'on veut

bien se rappeler que Rosières se trouvait à environ 5 kilomètres des boches et qu'il était fréquemment bombardé, on conviendra qu'il fallait une certaine dose de mépris du danger pour s'entasser, dans ces conditions, 5 ou 600 dans une salle et s'amuser sincèrement toute une soirée.

Pour le Jour de l'An, chaque poilu recevait un paquet de friandise et de tabac offert par les Grenoblois ; en outre l'ordinaire était amélioré à cette occasion par des allocations de vivres supplémentaires : champagne, jambon, beurre et oranges. Le 2 janvier nous remontions en lignes et occupions le secteur de la Route de Vermandovilliers, à l'extrême gauche du régiment et en liaison avec le 75<sup>ème</sup> d'Infanterie. Pour y accéder il fallait suivre un boyau traversant le cimetière de Lihons que les obus avaient complètement démoli, aucune tombe n'était intacte.

Le secteur était assez agité et les boches, toujours agressifs depuis leur attaque de Noël, nous bombardaient fréquemment. Le lendemain de notre arrivée, mon chef de section - le Sous-lieutenant qui revenait du Brésil - était tué d'un éclat d'obus dans le dos ; l'Adjudant Le Dantec qui commandait la 4<sup>ème</sup> section, passait à la 1<sup>ère</sup>, tandis que je prenais le commandement de sa section. Sur ma proposition, mon ami Muffat était nommé Caporal et restait avec moi. Le 5 à 8 heures du matin, alors que j'accompagnais le lieutenant Rouast à un petit poste situé à moins de 20 mètres des boches, je recevais à la cuisse un petit éclat de grenade qui me blessait légèrement ; un infirmier m'accompagnait immédiatement au poste de secours du bataillon ; la blessure était sans aucune gravité, le major me faisait un pansement, puis je restais à l'infirmerie jusqu'à la relève de ma compagnie qui avait lieu le 9.

Le dernier jour de notre repos j'étais de garde avec 6 hommes au poste de passage à niveau situé près de la gare, à la sortie Est de Rosières. Le 13 à 9 heures du matin j'étais relevé et prenais la direction de Lihons en vue de rejoindre ma compagnie qui était partie dans la nuit ; à peine avions-nous fait une centaine de mètres qu'une rafale d'obus venait s'abattre sur la gare et le passage à niveau que nous venions de quitter : nous l'avions échappé belle !

Je retrouvais la 7<sup>ème</sup> en position au secteur de la Cave, ainsi nommé parce que la tranchée passait dans les dernières maisons du village et qu'un petit poste était installé dans une cave qui, pour nous troglodytes, était redevenue un rez-de-chaussée.

Les boches s'étaient enfin calmés et tout aurait été parfait si la pluie avait consenti à en faire autant. Dans l'après-midi du 17 janvier j'échappais cependant miraculeusement à un gros danger : l'artillerie ennemie exécutait sur notre coin un tir de harcèlement avec des obus de 77. J'occupais alors en compagnie de Muffat un abri léger qui se distinguait des autres par deux créneaux donnant sur la tranchée boche et c'est sans doute à cette

particularité qu'il devait être le point de mire des artilleurs, car les obus tombaient de plus en plus près. J'étais couché dans le fond, attendant des jours meilleurs, tandis que Muffat se tenait debout ; soudain un obus mieux pointé que les autres, arrivait en plein sur l'abri, explosait sur la toiture composée seulement d'une planche recouverte de terre, et l'enfonçait. En un clin d'œil, j'étais empêtré dans les débris et aveuglé par la lueur et la fumée de l'explosion ; Muffat qui avait pu se dégager de suite, revenait bientôt avec quelques camarades et me tirait de ma triste posture. Naturellement l'abri était fichu et tous les ustensiles contenus à l'intérieur, armes, poêle, gamelles, etc. étaient brisés ou détériorés par les éclats ; seuls, Muffat et moi, par un inexplicable hasard, n'avions pas une égratignure. Le soir même, à titre de représailles pour l'émotion causée, Muffat montait sur le parapet de la tranchée et, face aux boches, leur chantait à tue-tête la Marseillaise.

Le 20 nous partions au repos par une pluie battante si bien qu'à notre arrivée au cantonnement nous étions trempés des pieds à la tête ; j'étais en train de changer de chaussettes quand l'ordre arrivait, subitement, de se rassembler au plus tôt, le Général Castelnau nous attendant sur la place de l'Eglise pour nous passer en revue. Je remettais mes chaussettes mouillées et, sales et boueux, nous repartions sous la pluie. Notre bataillon assistait seul à la revue qui se passait, d'ailleurs, rapidement et sans cérémonie. Le général nous adressait au passage quelques mots bienveillants à chacun de nous et distribuait de petits souvenirs : pipes, crayons, calepin, etc. Nous regagnions ensuite nos cantonnements encore plus trempés qu'auparavant, mais nous pouvions, enfin, changer de linge.

Pour occuper agréablement les rares loisirs que nous laissaient, au repos, les exercices et les revues, j'organisais, avec le concours de quelques camarades, une équipe de rugby à laquelle je participais avec plaisir.

Le 24 nous remontions en lignes ; ma compagnie restait d'abord 4 jours en réserve dans Lihons même, assurant le service de garde du village.

Le 26 un soldat du régiment, condamné à mort par le Conseil de Guerre pour désertion, était fusillé contre l'unique pan de mur de l'Eglise, encore debout à cette date ; le peloton d'exécution comprenait 3 sergents, 3 caporaux, 3 soldats de 1<sup>ère</sup> classe et 3 de 2<sup>ème</sup> classe et était fourni par la compagnie de garde, c'est-à-dire la mienne ; fort heureusement je n'étais pas désigné pour prendre part à cette triste corvée.

Le 28 nous allions occuper, en première ligne, le secteur de la Côte 101, à l'emplacement même où s'étaient déroulés les combats de la Noël. Depuis notre passage ce secteur avait été organisé par le génie qui avait construit de bons abris, les premiers réellement susceptibles de protéger efficacement d'un bombardement ;

nous devions malheureusement les utiliser plus fréquemment que nous l'aurions désiré car nous étions, par endroits, à moins de 20 mètres des petits postes boches, ce qui avait pour conséquence de nous valoir une permanente lutte de bombes. C'est à cette époque que l'on commençait à se servir des grenades à mains qui venaient, par la suite, d'un usage courant.

Le 30 un caporal de la 2<sup>ème</sup> section était tué net d'une balle qui, ricochant sur le parapet de la tranchée, le frappait à la tête alors qu'il mangeait tranquillement sa soupe, assis dans le fond du boyau et entouré de camarades.

Le 5 nous allions à Rosières passer 4 jours de repos pendant lesquels les boches croyaient spirituel de nous envoyer quelques marmites qui n'occasionnaient, d'ailleurs, pas grands dommages.

Le 9 nous remontions en tranchée au secteur de la Voie Ferrée situé à l'extrême droite du régiment et en liaison avec le 52<sup>ème</sup> d'Infanterie. Notre séjour se passait pour le mieux dans un calme plat et, pour la première fois depuis ma présence dans la compagnie, les 8 jours en lignes semblaient s'écouler sans que nous ayons un seul tué, quand le soir du huitième jour, le 16 février, une véritable catastrophe survenait qui m'affligeait beaucoup.

J'avais ce soir là à faire placer, devant le secteur occupé par ma section, des chevalets de fils barbelés ; dès la tombée de la nuit je faisais mettre sur le parapet de la tranchée les chevalets, avec l'intention de les porter ensuite en avant une fois qu'ils seraient tous rassemblés. Ce travail avançait rapidement quand il était tout à coup interrompu par une fusillade qui, venant de la droite, gagnait rapidement notre secteur, comme cela se produisait fréquemment, sans rime ni raison. Les boches, inquiets, envoyaient alors quelques fusées éclairantes et, apercevant sans doute nos chevalets de bois blanc qui tranchaient sur le couleur sombre du terrain, ils durent s'imaginer que nous les enlevions pour procéder à une attaque ; en tout cas, ils déclenchaient sur nous un violent tir de barrage dont on aurait pu éviter les effets en restant prudemment dans les abris, mais l'ordre arrivait du P.C. d'occuper immédiatement les créneaux et de se tenir prêts à tirer à la moindre alerte. Quelques minutes après je parcourais la tranchée afin de m'assurer si tous les hommes étaient bien à leur poste, quand, soudain, entre deux éclatements d'obus, j'entendais des appels « au secours » poussés près de moi et je reconnaissais la voix de Muffat ; à tâtons je parvenais jusqu'à lui et le trouvais couché au fond de la tranchée éboulée, gémissant douloureusement ; j'essayais de le soulever en le soutenant sous les bras « Ne me levez pas, cria-t-il, je n'ai plus de jambes ». Epouvanté je le trainais alors plutôt que je le portais jusqu'à l'abri : le pauvre malheureux avait dit vrai, sa jambe gauche était nettement sectionnée au dessus du genou et, de la droite, il ne restait plus qu'un amas informe de chair, d'os et de drap, qui pendait lamentablement. Je ligaturais de suite sa cuisse gauche pour arrêter, autant que faire se pouvait, l'hémorragie, puis sur

une planche de havresac, je ficelais, tant bien que mal, ce qui restait de sa jambe droite, tout en le consolant de mon mieux car il n'avait pas perdu connaissance.

Une heure plus tard, les boches ayant cessé leur tir, les brancardiers l'emportaient au poste de secours où une auto venait le prendre pour l'emmener à l'ambulance d'Harbonnières ; il subissait encore l'amputation de la jambe droite, puis mourait le lendemain après 24 heures de souffrances. Par la suite, je voyais encore beaucoup de tués et de mutilés, mais jamais je n'ai été aussi péniblement impressionné que cette fois-là.

L'obus qui avait blessé Muffat avait tué en même temps un soldat de son escouade - Denis - qui avait reçu un gros éclat à la tête lui faisant jaillir la cervelle de tous cotés. Nous étions relevés le lendemain ; avant de partir je faisais enterrer, au pied d'un arbre, la jambe de Muffat que l'on avait retrouvé dans la tranchée.

Depuis quelques jours Rosières était fréquemment et copieusement bombardé et, pour cette raison, nous allions au repos à Caix, à environ dix kilomètres des lignes où nous restions un jour de plus qu'à l'habitude. Le 22 nous remontions en lignes pour rester d'abord en réserve au Grand-Manoir, grosse ferme située au Nord-Est de Lihons, pendant 5 jours au cours desquels nous exécutions des travaux de fortifications en deuxième ligne. Le 27 nous retournions au secteur de la Côte 101, toujours aussi agité.

La veille, dans le secteur voisin, un petit poste boche avait été enlevé par les nôtres et tous ses occupants faits prisonniers. Encouragé par ce succès, le colonel nous donnait l'ordre, le 1<sup>er</sup> mars d'enlever le poste situé en face de la tranchée qui nous occupions ; à 22 heures une trentaine de volontaires du bataillon partaient à l'attaque, mais les boches se tenaient sur leurs gardes et repoussaient, par une grêle de balles et de grenades, les assaillants qui se voyaient dans l'obligation de rentrer sans avoir pu accomplir leur mission. A l'appel, on constatait qu'un homme était manquant ; le lendemain au jour nous apercevions son cadavre sur le parapet de la tranchée boche. Le colonel informé des événements de la nuit demandait de nouveau des volontaires pour aller chercher, le soir, le corps du camarade tué. L'entreprise paraissait extrêmement dangereuse et sans grande chance de succès : il s'en présentait cependant trois, qui partaient dès la tombée de la nuit, mais échouaient à la première tentative. A 3 heures du matin, par une pluie torrentielle, ils renouvelaient leur essai et parvenaient, cette fois, à ramener le corps dans notre tranchée. On s'imagine aisément ce que les boches durent éprouver lorsqu'ils constatèrent la disparition du cadavre. C'est, je crois, de toute la campagne, le plus bel acte de courage que j'ai vu accomplir. Le 3 mars deux hommes de ma section étaient grièvement blessés par une bombe qui tombait auprès d'eux.

Le lendemain nous allions au repos à Caix ; le football battait alors son plein et, bien entraînés, nous jouions avec succès contre les équipes d'autres unités.

Le 9 mars nous revenions occuper le secteur de la Voie Ferrée ; ce n'est pas sans un serrement de cœur que je revoyais le coin de où mon ami Muffat avait été blessé mortellement. Le 12 nous recevions des hommes en renfort, il y en avait grand besoin, car notre effectif, très réduit par les pertes successives, rendait le service assez pénible. Bien que nous n'ayons plus eu de gros combats depuis la Noël, il ne se passait pas de jour sans que nous ayons, d'une façon quelconque, au moins un évacué à la compagnie. Ainsi le 15 un guetteur de ma section était blessé d'une balle à l'épaule, tandis qu'un autre de la 3<sup>ème</sup> section était tué la nuit suivante d'une balle à la tête. Nous commençons, à cette époque à utiliser de nouveaux crapouillots lançant, avec précision, de grosses torpilles à ailettes ; cela ne nous enchantait d'ailleurs guère car leur emploi nous valait régulièrement une réponse des boches et c'est nous, naturellement, qui en supportons les effets. Le 18 mars nous étions relevés et partions à Caix : c'est pendant cette période de repos que l'on nous distribuait la nouvelle tenue bleue horizon.

Le 23 nous allions en réserve de régiment à Lihons, puis le 27, de bonne heure, nous passions en 1<sup>ère</sup> ligne au secteur du Village Nègre. Le même jour à midi nous entendions, tout à coup, une rafale d'obus arriver sur nos lignes pendant que des cris formidables partaient de la tranchée ennemie ; croyant, sur le moment, à une attaque, nous nous précipitions aux créneaux, mais rien ne bougeait et nous apprenions, plus tard, que les boches fêtaient, à leur manière, l'anniversaire de leur Kaiser : inutile d'ajouter que nous trouvions la plaisanterie du plus mauvais goût.

Le 2 avril, notre chef de bataillon, Destezet, faisait visiter le secteur à un commandant du 75<sup>ème</sup> d'infanterie. Comme ils passaient à un petit poste avancé une bombe boche tombait près d'eux, en pleine tranchée, tuant sur le coup le commandant du 75<sup>ème</sup> et blessait grièvement le nôtre aux reins. Ce dernier, après avoir été longtemps malade, guérissait et était nommé lieutenant-colonel du 140<sup>ème</sup>.

Nous passions les fêtes de Pâques - 4 et 5 avril - dans la tranchée ; notre sergent-major, l'abbé Capitan, venait le dimanche de Pâques dire une messe dans un abri de 1<sup>ère</sup> ligne. Ce jour là nos cuisiniers, qui officiaient dans le village, se distinguaient en nous faisant un menu particulièrement soigné ; le 7 nous descendions au repos. A partir de ce moment on modifiait considérablement le service des relèves ; celles-ci, jusqu'alors, s'opéraient par bataillon, tandis que dorénavant c'était par régiments que l'on procéderait, c'est-à-dire tout un régiment en ligne pour un au repos. Cette façon de faire avait de gros avantages, notamment homogénéité de la troupe, pour le commandement et, à notre point de vue, augmentation des journées de repos puisqu'il y

en aurait autant que de jours de présence aux tranchées. Naturellement le secteur à garder augmentait d'étendue et nos relèves s'effectueraient désormais avec le 75<sup>ème</sup> d'infanterie.

Le 11 nous inaugurons le service et allions occuper un secteur nouveau pour nous, celui de la Ferme de Lihu. Ce coin était particulièrement abimé à cause de nombreux et durs combats qui s'y livraient depuis que la ligne de front s'était fixée dans les parages ; la ferme, dont il ne restait plus que les fondations, avait changé plusieurs fois en six mois, pour nous rester en définitive. Entre la ferme et notre 1<sup>ère</sup> ligne, cinq énormes entonnoirs de mines avaient bouleversé le terrain, lui donnant un aspect chaotique inimaginable ; d'assez bons abris avaient été cependant construits ça et là qui nous rendaient d'excellents services car, tous les jours, les boches manifestaient leur présence par l'envoi de quelques obus auxquels ne manquaient pas de répondre nos vigiliants 75 ;

Entre les deux lignes, la boche et la nôtre, l'herbe commençait à pousser un peu plus abondante et plus verte à l'emplacement des cadavres, tandis que les rares arbres encore debout, tués eux aussi par la mitraille, dressaient vers le ciel, leurs maigres branches à jamais dépourvues de feuillage.

Le 21 nous étions relevés par une compagnie du 75<sup>ème</sup> d'infanterie et partions pour 10 jours au repos, heureux et contents d'avoir un aussi long séjour à passer loin des marmites. Nous allions à Bayouvilliers, à 2 kilomètres de Caix, où les 3 bataillons du régiment étaient rassemblés : c'était la première fois que le fait se produisait depuis le début des hostilités aussi le colonel en profitait-il pour organiser la fête du régiment qui obtenait un franc succès. J'avais le plaisir de revoir Seyty, alors fourrier à la 1<sup>ère</sup> compagnie, qui m'invitait à déjeuner à sa popote, où je faisais connaissance de Saillard, son sergent-major.

Le 1<sup>er</sup> mai, le repos terminé, nous reprenions le chemin des tranchées ; nous restions d'abord cinq jours en réserve de régiment à Vauvilliers ; plus favorisé que Rosières, ce village situé à 4 kilomètres des boches n'avait jamais reçu une marmite et un bon nombre de civils l'habitaient encore ; cependant toutes les maisons de la principale rue avaient été brûlées par les boches, lors de leur retraite en septembre.

Le 6 nous passions en réserve de bataillon et occupions des abris établis dans un chemin creux, un peu en arrière de la Ferme Lihu ; ce coin était infesté d'énormes rats qu'une chasse acharnée n'arrivait pas à détruire ; c'est également là que les « totos », ces pires ennemis du poilu, faisaient leur apparition, pour ma part je ne devais plus m'en débarrasser qu'à mon entrée à l'hôpital de Brest.

Du 10 au 20 mai nous restions au repos ( ? ) à Bayonvilliers exécutant force marches, exercices et manœuvres.

Le 21 tout le régiment montait en lignes et ma compagnie allait occuper le secteur de Pommiers, sis entre celui de la Ferme Lihu et celui de la Route de Vermandovilliers. Le temps très chaud ne rendait guère agréable le séjour en tranchée et les odeurs pestilentielles qui se dégageaient des cadavres en putréfaction empoisonnaient l'atmosphère, en dépit du chlore jeté, cependant, à profusion.

Le 25 mai grande joie sur toute la ligne : l'Italie se rangeant à nos côtés, déclarait la guerre à l'Autriche. Nous voyions dans cet acte encourageant un témoignage de notre bon droit pour lequel nous luttions, et, dès la nouvelle connue, des concerts s'organisaient, sur ordre, dans la tranchée ; à une heure convenue le triple cri de « Vive l'Italie » était poussé par tous les hommes présents. Pour se consoler les boches entonnaient leur « Deutschland uber alles » auquel nous opposions le « Marseillaise » ; jusqu'à une heure avancée de la nuit ce fut un beau match de chants dans lequel nous n'eûmes pas le dessous.

Le 27, à 22 heures, l'artillerie ennemie exécutait un violent tir sur notre front, particulièrement nourri à notre droite sur le secteur voisin. Le lendemain matin nous apprenions qu'une forte patrouille boche avait tenté un coup de mains sur un de nos petits postes ; elle avait réussi à emmener un prisonnier, mais avait, par contre, laissé entre nos mains, trois tués, dont l'officier commandant la patrouille, tandis qu'un quatrième, grièvement blessé, restait accroché dans nos fils barbelés où nous n'avions que la peine d'aller le cueillir.

Le lendemain à midi on nous prévenait d'avoir à nous préparer en vue d'un départ imminent ; nous n'en étions qu'à notre huitième jour de tranchée, il y avait donc du nouveau en perspective. Le même soir à 21 heures, nous étions, en effet, relevés par des dragons, les pauvres diables n'étaient pas très rassurés, car c'était leurs débuts en première ligne comme fantassins. Nous les encourageons de notre mieux et quitions ensuite le secteur, non sans une petite émotion : nous savions ce que nous laissions, sans aucune garantie de ce qui allait nous échoir. En nous en allant nous passions devant le cimetière du régiment où de trop nombreuses croix de bois nous rappelaient les bons camarades tombés là en huit mois.

Nous arrivions au petit jour à Cayeux-en-Senterre, petit hameau situé à 2 kilomètres au-delà de Caix. Monard, arrivé de la veille pour préparer le cantonnement, m'annonçait que nous partirions le soir même pour une destination inconnue ; en effet à 16 heures nous quissions Cayeux et marchions pendant deux heures, au bout desquelles nous trouvions, arrêtée sur le bord de la route, une longue file de camions automobiles qui nous attendaient. Après avoir cassé la croute nous montions avec armes et bagages dans les voitures qui nous emmenaient ensuite, bon train, dans la nuit. A 22 heures nous arrivions à Harponville, à environ 15 kilomètres des lignes, où des cantonnements avaient été préparés à notre intention et nous n'avions plus qu'à aller nous reposer, ce que nous fîmes de bon cœur.

Le lendemain, accompagné de Monard, je me mettais à la recherche d'un local favorable à l'installation de notre popote ; n'en trouvant pas à notre convenance, j'avisais, au bout du village une maison verrouillée et paraissant inhabitée. En un tour de main, nous faisons sauter la serrure et constatons, avec joie, que le logis constituait l'endroit idéal pour l'usage auquel nous le destinions. Tout le mobilier désirable se trouvait à l'intérieur : table, chaise, fourneau, rien ne manquait. Comme personne ne venait protester de notre visite - qui ne dit mot consent - nous emmenions, sur le champ, nos cuistots qui, habitués aux ruines de Lihons, jubilaient de se voir aussi confortablement logés. Hélas, notre joie devait être de courte durée ; le lendemain, alors que nous étions tous à table et que je recevais, modestement, les félicitations chaleureuses de mes camarades pour mon heureuse découverte, nous voyions arriver une terrible matrone qui, en nous enguirlandant de belle manière, nous apprenait que nous nous trouvions dans la maison du curé, lequel était en vacances pour huit jours, et nous intimait l'ordre de vider les lieux au plus vite. Son sermon débité sur un ton qui n'admettait pas de réplique, refroidit d'un coup l'enthousiasme qui régnait jusqu'alors. Je reprenais mon courage à deux mains, et en parlementant, j'obtenais cependant la permission de rester dans la grange voisine, à condition, toutefois, de ne plus remettre les pieds dans la maison.

Nous restions huit jours au repos presque complet ; pendant cette période l'emploi de grenadier et celui de nettoyeur de tranchée étaient créés ; nous recevions un masque contre les gaz - le premier - confectionné avec de la gaze et grand comme la main ; en cas d'émission de gaz, il fallait s'appliquer ce tampon sur le nez et la bouche, tandis que les yeux restaient à découvert. C'était un système nettement insuffisant et qui était changé peu après.

Le 5 juin le lieutenant Rouast recevait son 3<sup>ème</sup> galon et l'arrosait copieusement. Le 6 nous touchions un approvisionnement complet de vivres de réserve et 200 cartouches par homme, puis à

18 heures nous quittions le village, nous dirigeant sur les lignes en vue d'une attaque prochaine : sur notre passage des femmes pleuraient sur le pas de leur porte ; ces larmes n'étaient que trop justifiées, beaucoup d'entre nous, hélas, ne devaient pas en revenir.

Nous marchions toute la nuit au milieu d'un vacarme épouvantable qui nous faisait regretter encore plus amèrement le secteur relativement calme de Lihons. Notre artillerie avait commencé le marmitage dans la journée, et, au fur et à mesure que nous approchions, le tir allait crescendo pour atteindre son maximum d'intensité au lever du jour ; nous traversions à ce moment le village de Colincamps, dernière localité avant les lignes, puis nous nous arrêtions peu après dans des tranchées de soutien où nous passions la matinée. Nous apprenions qu'une attaque déclenchée le matin même nous avait rendus maîtres de la première position ennemie, sur un front d'environ huit cents mètres ; à 7 heures une longue colonne de prisonniers boches, confirmant le fait, défilait vers l'arrière.

Pour la première fois, je voyais, se balançant majestueusement dans les airs, des ballons captifs d'observation, appelés plus couramment « saucisses » ; de nombreux avions évoluaient à faible hauteur prenant, également, part à l'attaque.

A midi nous avançons jusqu'à la deuxième ligne ; à partir de 16 heures les boches exécutaient un tir d'arrosage sur l'arrière, ce qui nous valait le désagrément de recevoir quelques obus dans les parages. En outre, une chaleur torride rendait le séjour en tranchées d'autant plus pénible que, faute d'abris, nous étions obligés de rester toute la journée exposés aux rayons ardents du soleil.

A 2 heures du matin, nous partions en avant avec mission de relever le 65<sup>ème</sup> d'Infanterie qui avait effectué la 1<sup>ère</sup> attaque et, d'autre part, il fallait que nous soyons en place de bonne heure de façon à continuer le mouvement en temps voulu. Pour accéder à la première ligne, il y avait un boyau perpendiculaire au front et qui, pour cette raison, était pris d'enfilade par les canons adverses ; à peine y étions nous engagés que les boches déclenchaient un tir de barrage serré et précis, par obus fusants et percutants, qui nous causait, dès le début, d'assez sérieuses pertes. Nous continuions néanmoins à avancer et parvenions enfin à notre poste où nous procédions immédiatement à la relève sous le marmitage ininterrompu des boches ; l'artillerie de ces derniers, avait dû être renforcée pendant la nuit et leurs batteries largement approvisionnées en munitions, car elle ne ménageait pas ses coups. Certes nos canons ne restaient pas inactifs, leur feu était encore plus violent que celui des boches, mais tous les obus qui partaient ne pouvaient nous consoler que faiblement de ceux qui arrivaient. A 7 heures, alors que je parcourais la tranchée pour rassembler les hommes de la section, un obus de gros calibre explosait sur le parapet de la tranchée, y faisant une large brèche

et un éclat me blessait à la cuisse droite, à hauteur de la poche du pantalon. Un agent de liaison - Picat - me faisait aussitôt un pansement car, bien que la plaie fût petite, le sang coulait abondamment. Sur les conseils du capitaine Rouast, j'attendais une accalmie pour aller au poste de secours ; mais après une demi-heure d'attente, voyant que le bombardement continuait aussi nourri et craignant, en outre, ma jambe s'engourdissant, de ne plus pouvoir sortir par mes propres moyens, je me décidais à partir en dépit du danger. Je reprenais le boyau que nous avions suivi pour venir, trois heures avant ; il avait déjà bien changé d'aspect : sur tout le parcours de nombreux cadavres étaient étendus qu'il fallait enjamber pour passer ; par endroits, on ne distinguait plus le boyau, tant le terrain était retourné par la mitraille. A la hauteur de la deuxième ligne le boyau formait avec celle-ci un carrefour particulièrement repéré par les boches ; les cadavres, encore plus nombreux qu'ailleurs, attestaient du danger qu'il y avait à séjourner dans ce coin ; je n'arrivais à le franchir qu'en m'y prenant à plusieurs reprises et en rampant. Enfin après une heure de cette marche qui me parut un siècle, je parvenais à sortir de ce maudit boyau. Je trouvais d'abord un premier poste de secours où, en raison de l'affluence des blessés, on ne faisait que les pansements d'extrême urgence ; on m'y délivrait une fiche d'évacuation et je continuais ma route vers l'arrière.

Je passais devant plusieurs batteries d'artillerie en action, puis j'arrivais bientôt à une ambulance installée en plein air sur la route allant de Mailly à Serre ; tout autour de l'ambulance, sur le remblai de chaque côté de la route, de nombreux cadavres de soldats français étaient allongés côte à côte, la plupart recouverts de toiles de tentes. Bien que la mort de ces pauvres diables ne remontât pas à plus de 48 heures, la décomposition, fortement activée par la chaleur excessive que nous subissions, avançait rapidement ; les figures et les mains, déjà toutes noires, disparaissaient sous des légions de mouches vertes qui les recouvraient en grande partie.

Un médecin-major me pansait soigneusement, puis m'envoyait à Mailly où se trouvait le poste d'évacuation ; je retrouvais là quelques camarades blessés qui m'y avaient précédé. A 11 heures je montais dans une voiture d'ambulance automobile en compagnie de deux autres blessés dont un officier et un tout jeune boche blessé au ventre et qui n'avait pas l'air à la noce ; nous roulions bon train et arrivions peu après à la gare d'Amiens où nous descendions : plus de 500 blessés, dont beaucoup de boches, étaient déjà rassemblés, en attente du départ. Je passais, dès mon arrivée, dans une salle de visite où un major me faisait une injection antitétanique. A 17 heures nous embarquions dans un train, vite complet et une heure après le convoi s'ébranlait vers l'Ouest : je commençais alors à respirer plus librement ! Comme pour la 1<sup>ère</sup> blessure j'étais persuadé que je n'aurai pas à revenir au front.

N'ayant pas fermé l'œil les deux nuits précédentes, je ne tardais pas à tomber dans un profond sommeil, ce qui, au passage à Creil, me dispensait du triage où se décidaient les évacuations sur l'intérieur ou les traitements dans les hôpitaux de la zone des armées. Je ne me réveillais que dans la journée du lendemain, le train roulait toujours se dirigeant sur la Bretagne ; à 18 heures nous traversions Nantes sans nous arrêter et, marchant encore toute la nuit, nous arrivions enfin à Brest, notre point destination, après 43 heures de voyage.

A la descente du train j'étais emmené à l'hôpital n°7 où, dès mon arrivée, on me faisait subir l'opération du « dépouillage » qui consistait à prendre un bain et à changer entièrement de linge : la précaution n'était pas inutile car nous étions tous amplement pourvus de totos.

Je passais ensuite devant le médecin-major qui me refaisait mon pansement et me désignait pour passer à la radiographie le surlendemain ; j'allais alors me reposer dans mon lit que je gardais avec une forte fièvre provoquée plutôt par l'inoculation antitétanique et les fatigues du déplacement que par la blessure. Au jour fixé j'allais à l'Hôpital Maritime où l'examen radiographique démontrait qu'aucun projectile n'était resté dans la plaie : c'était en somme une blessure heureuse l'éclat n'ayant atteint aucun organe intéressant.

Quelques jours après j'étais autorisé à me promener en ville, j'avais la surprise et le plaisir de voir mes amis Seyty et Hébuterne qui, également blessés à Hébuterne, étaient en traitement à l'Hôpital Maritime.

Monard, qui une fois de plus, avait passé sans égratignure à travers de la mitraille, me donnait sans tarder des nouvelles du front et m'apprenait, notamment, que le régiment avait subi de fortes pertes au cours des dernières attaques, plus de huit cents hommes avaient été mis hors de combat et ma compagnie était de celles les plus éprouvées : chez les sous-officiers, notamment, sur onze présents au début de l'action, deux étaient tués et six plus ou moins grièvement blessés, mais tous évacués.

Le 22 juin je passais au Dépôt de Convalescents de la Villeneuve, près Brest ; Saillard m'y rejoignait peu après tandis que Seyty, complètement guéri, regagnait Grenoble. Chaque fois que le temps le permettait, j'allais avec Saillard prendre des bains de mer, à la plage Ste-Anne ; le dimanche, comme distraction, nous pouvions visiter les navires de guerre ancrés dans la rade, tandis que la semaine nous assistions gratuitement à une séance cinématographique offerte par un établissement de la ville.

Le 8 juillet, ma plaie étant entièrement cicatrisée, je quittais l'hôpital et venais en permission pour 7 jours à Lyon.

Le 18 je rentrais au dépôt du 140<sup>ème</sup> à Grenoble. Toujours grande animation à la caserne Bizanet et nombreuses figures de connaissance, entr'autres Seyty, Bénas et Capitan, tous trois rescapés d'Hébuterne.

La caserne était occupée en grande partie par un régiment récemment formé, le 175<sup>ème</sup> d'Infanterie ; les bureaux du Dépôt du 140<sup>ème</sup> restaient seuls stationnés à Grenoble, alors que les compagnies d'entraînement étaient cantonnées à St-Laurent du Pont ou dans les villages environnants. J'y allais deux jours après mon arrivée et étais affecté à une compagnie commandée par Le Dantec, qui était avec moi à Lihons et nommé depuis sous-lieutenant. Nous étions logés en pleine Chartreuse, dans la distillerie même où se fabriquait, dans le temps, la célèbre liqueur ; le paysage, des plus pittoresques, était bien choisi pour reposer des mornes tableaux du front. Je partageais mon temps entre les promenades en montagne, les parties de boule et les baignades dans le Guier.

Malheureusement les beaux jours sont courts, surtout en temps de guerre ; le 3 septembre, j'étais désigné pour faire partie d'un renfort destiné au front, et comble de guigne, je changeais de régiment, passant au 159<sup>ème</sup> d'Infanterie où je ne connaissais pas un poilu : j'avais du moins la consolation d'emmener avec moi Saillard qui venait de rejoindre le dépôt depuis peu.

Nous allions d'abord à Briançon, où se formait le renfort composé d'environ une centaine d'hommes, provenant de divers régiments de la région, puis, complètement équipés à neuf, nous embarquions pour le front le 7 septembre, à la première heure. Je partais en compagnie des sergents Bedel et Grillat, dont je faisais par la suite d'excellents camarades.

A Gap un arrêt de quelques heures nous permettait d'aller déjeuner en ville, tandis que le lendemain nous passions la journée à Montereau ; le 9 à 4 heures du matin, nous débarquions à Aubigny (Pas-de-Calais), point terminus de notre voyage.

Un avion boche de reconnaissance évoluait au dessus de la gare, encadré de près par les éclatements de nos 75, cependant qu'un sourd et lugubre roulement nous rappelait la proximité de ce front d'Artois si tristement réputé pour le caractère d'acharnement qu'y revêtait la lutte.

Nous ne rejoignons pas tout de suite notre régiment et étions d'abord versés provisoirement au Dépôt Divisionnaire. Ces D.D. (ils n'étaient connus au front que par leurs initiales) n'existaient que depuis peu et avaient été créés par le commandement dans le but d'avoir continuellement sous la main, une réserve d'hommes susceptibles de combler immédiatement les vides qui pouvaient se produire au lendemain dans les unités combattantes.

Notre présence au D.D. était, à ce moment, fort enviable, car une grosse attaque dont on attendait d'importants résultats et à laquelle le 159<sup>ème</sup> devait participer, était en préparation. Nous cantonnions en plein champ, sous nos toiles de tente individuelles et les journées s'écoulaient en interminables parties de cartes.

Je disais précédemment que je ne connaissais personne à mon nouveau régiment : je me trompais, j'y avais un bon ami d'avant guerre, Dufour. Ayant appris que son bataillon était au repos à Fréwillers, je m'y rendais le lendemain et le trouvais tout de suite ; il n'était pas peu surpris de me savoir au 159<sup>ème</sup>, car il ignorait ma récente mutation.

Le 25 septembre, au matin, par un temps pluvieux, l'attaque franco-anglaise se déclenchait simultanément en Artois et en Champagne. Dans notre région les nôtres avançaient d'abord sensiblement, enlevant des positions importantes, dont Souchez et les crêtes de Vimy, mais ils étaient, ensuite, irrémédiablement arrêtés et avaient même à subir de violentes contre-attaques qu'ils ne contenaient qu'au prix de lourdes pertes.

Le 28, je quittais le D.D. et, avec mes amis Bedel, Grillat et Saillard, j'étais affecté à la 12<sup>ème</sup> compagnie, descendue des lignes après l'attaque et cantonnée à Moulins-Boucher. Après 4 jours de repos, juste le temps de se reformer, ma compagnie remontait en lignes ; Par une coïncidence, au moins curieuse, je retournais aux tranchées un an après, jour pour jour, la disparition de mon ami d'enfance Clart, à son régiment et dans la région où il avait disparu. A 19 heures nous arrivions à Carency où nous faisons une halte assez prolongée en vue d'attendre la nuit, car il n'était pas prudent de circuler de jour dans la zone que nous avons à franchir pour arriver aux positions qui étaient assignées. Dès l'obscurité, nous reprenions la marche en avant ; pendant cinq kilomètres - gain de nos attaques exécutées depuis le 9 Mai - nous parcourions un terrain bouleversé par les obus et les tranchées, et où plus rien de vivant, pas la moindre touffe d'herbe, n'avait survécu à la lutte terrible qui s'y était déroulée.

Nous faisons une halte de quelques minutes auprès d'un amas de briques et de pierres, seuls vestiges du Cabaret Rouge de sinistre mémoire ; nous reprenions ensuite la marche et suivions la route allant d'Arras à Béthune dont les grands arbres en bordure, déchiquetés par la mitraille, tendaient, dans les ténèbres, leurs moignons désolés, tels de gigantesques fantômes.

A minuit nous atteignons enfin la Côte 119, parallèle au front, et sur laquelle passaient nos nouvelles lignes ; au bas de la côte un guide nous attendait qui nous conduisait ensuite à la position à occuper. Les tranchées n'existaient pas encore, mais seulement, de loin en loin, des trous individuels où ceux que nous venions relever étaient tapis depuis trois jours, sans mouvement et presque sans vivres : aussi c'est avec joie qu'ils reprenaient le chemin de l'arrière.

Jusqu'au lendemain nous nous appliquions à approfondir nos trous et à les relier entre eux, rien n'étant plus insupportable, pendant les périodes de gros danger, que d'être isolés les uns des autres. Le terrassement était rendu particulièrement pénible par la nature même du terrain, composé en grande partie de silex. Au lever du jour nous étions cependant un peu mieux abrités et bien nous en prenait car à partir de 10 heures les boches soumettaient nos positions à un fort marmitage, qui paraissait encore plus violent sur notre droite et sur notre gauche. A midi, Saillard était enseveli dans la tranchée par l'éclatement d'un obus et était emporté aussitôt au poste de secours ; il n'avait pas grand mal et pouvait rejoindre la compagnie à la relève.

Il y avait lieu de penser qu'une attaque de l'infanterie boche allait succéder au bombardement, mais fort heureusement, il n'en était rien ; au contraire, à 13 heures, notre artillerie commençait un tir terrible, en ouragan, comme je n'en avais jamais entendu jusqu'alors. Les canons allemands se taisaient aussitôt, comme par enchantement, c'était à notre tour de rire ! Les obus de 75 passaient en sifflant méchamment au dessus de nos têtes pour aller exploser sur les tranchées boches qu'ils bouleversaient. Jusqu'à 18 heures sans arrêt, nos pièces déversaient, sur les positions adverses, des tonnes de projectiles ; puis leurs tirs s'arrêtaient soudain et tout rentrait dans le silence.

Nous restions là cinq longues journées pendant lesquelles nous travaillons activement à l'aménagement des tranchées. Nous étions ravitaillés le soir, à la tombée de la nuit, et le matin, avant le lever du jour ; nos cuistots, qui avaient établi leur quartier général à Carency, donc à 5 kilomètres des lignes, nous portaient matin et soir : le jus chaud, une portion de viande, de légumes et de pain et la ration de pinard, soit un demi-litre par homme ; nous recevions en outre, une ration quotidienne d'eau de vie, à raison d'un quart pour cinq hommes.

Il faut avoir vu les cuistots faire le ravitaillement par tous les temps et sous n'importe quel marmitage, pour avoir une idée de la

dose d'abnégation qui leur était nécessaire pour accomplir régulièrement, leur travail ; pour ma part, je les ai toujours admirés.

Les brancardiers, eux aussi, devaient se dépenser sans compter : mettant à profit l'obscurité, ils avaient la mission de ramasser la nuit, entre les tranchées, le corps des poilus tués quelques jours auparavant, au cours de l'attaque et Dieu sait si il y en avait... Ces cadavres étaient rassemblés au bas de la Côte 119 où des voitures venaient, toujours la nuit, les charger par fournées pour les emmener ensuite, vers l'arrière, à leur dernière sépulture.

L'ingrate besogne de nos brancardiers était pleine de dangers : c'est ainsi que la deuxième nuit de notre présence en lignes, l'un d'eux recevait en plein cœur, une balle perdue qui le tuait net.

Contrairement à ce qui se passait à Lihons les relèves étaient, dans ce secteur, très pénibles et même périlleuses ; bien que coupant à travers champs, il fallait pour s'en aller vers l'arrière, comme pour monter en lignes, passer par certains points repérés des boches et fréquemment soumis au feu de leurs canons. A partir de Carency, le danger disparaissait, mais nous avions encore 20 km à faire pour gagner Prévillers où le régiment était cantonné : c'était beaucoup trop loin, surtout après plusieurs journées passées en tranchées la plupart du temps, sans sommeil ; aussi, à chaque relève, plus de la moitié de l'effectif restait en panne sur la route et ne rejoignait que le lendemain.

Le 6 au soir nous étions relevés et restions au repos jusqu'au 12. Nous partions l'après-midi pour les premières lignes ; après Carency nous marchions avec une nuit noire, le temps couvert et sans lune ne permettait pas d'y voir à deux pas ; nous défilions en colonne et, pour ne pas s'égarer, chacun avait le soin de tenir un pan de capote de l'homme qui le précédait. A 23 heures, nous arrivions en place, nous trouvions le secteur mieux organisé, les tranchées étaient continues et avaient une profondeur suffisante pour s'y abriter des balles et des éclats ; en avant du parapet quelques chevalets de fils barbelés constituaient un système de défense élémentaire mais pourtant appréciable.

Deux petits postes avaient été installés à 80 mètres environ en avant de notre première ligne dans deux anciens bocalux de communication boches ; le 15 octobre ma compagnie recevait l'ordre de relier entre eux les deux petits postes par une tranchée qui deviendrait ainsi notre première ligne, ce qui aurait pour avantage d'améliorer notre position. A 22 heures tous les hommes de la compagnie étaient rassemblés en deux pelotons et portaient, chacun, un outil de travail - pelle ou pioche - et leurs armes.

Il était décidé que les deux pelotons sortiraient en même temps, le premier conduit par le sous-lieutenant Bruant, passerait le petit poste de droite, le deuxième, emmené par moi, passerait par

celui de gauche et les deux, simultanément, marcheraient à la rencontre l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'ils se soient rejoints. Le plus grand silence était recommandé car nous allions nous trouver à moins de trente mètres des premières sentinelles ennemies ; à l'heure convenue nous franchissons le parapet et, à la file indienne, nous marchions à terrain découvert, la nuit très obscure et la pluie rendaient l'opération plus difficile, mais nous favorisait, par ailleurs, au point de vue sécurité. Après quelques tâtonnements inévitables nous parvenions à nous rencontrer ; nous placions les poilus sur la ligne à creuser, à raison de 3 mètres de terrassement pour deux hommes. Ces derniers commençaient la besogne aussitôt avec ardeur, chacun étant pressé d'avoir à sa disposition un trou suffisamment profond pour s'abriter des balles ; selon leur habitude coutumière, les boches envoyaient fréquemment des fusées éclairantes qui nous mettaient, chaque fois, dans l'obligation de nous jeter à plat ventre pour ne pas être vus. Au bout d'environ une heure de travail, une fusillade se déclenchait à notre gauche, vers le bois en Hache, et, naturellement, gagnait notre secteur. Notre position devenait du coup très critique ; les hommes s'étaient aplatis dans leur embryon de tranchée, pour éviter les balles, tandis que je n'avais, pour éviter les balles, que la ressource de me jeter dans le trou d'obus le plus proche. J'y étais terré depuis un moment déjà, écoutant siffler les balles qui passaient inoffensives au dessus de ma tête, lorsque je remarquais, dans l'entonnoir qui m'abritait, un poilu accroupi dans le fond et que la fusillade avait l'air de laisser bien indifférent ; je demandais qui était là et n'obtenais pas de réponse. Intrigué, je me rapprochais légèrement et, à la lueur de la première fusée, je regardais mieux mon voisin : c'était le tronc d'un soldat français sans tête ni jambes. Sa compagnie n'était pas des plus folâtres mais, étant donné les circonstances, je n'en restais pas moins à ma place, attendant, pour sortir, l'arrêt complet de la fusillade. Heureusement pour nous les boches ne faisaient pas intervenir leur artillerie, sans quoi nous étions aux premières loges pour être copieusement servis ! La nuit s'achevait sans autre incident désagréable et, à la pointe du jour, notre tranchée était creusée plus qu'à moitié. Mais cette nouvelle ligne n'eut pas le don de plaire aux boches qui, pour manifester leur mécontentement, l'arrosèrent dans la matinée de quelques obus, sans grands dommages pour elle.

La nuit suivante nous allions terminer le terrassement, non sans avoir, en cours de travail, à repousser une patrouille ennemie venue là, par esprit de contradiction, nous flanquer des grenades dans les jambes. Le lendemain, ma compagnie recevait les félicitations officielles du Général commandant la division, pour la besogne accomplie.

Le même soir, nous étions relevés par une compagnie de chasseurs à pied et allions, cette fois-ci, au repos à Herlin-le Vert, ce qui allongeait encore notre étape de 2 kilomètres. J'ai dit, un peu avant, qu'à ces relèves, de nombreux poilus ne pouvaient pas sui-

vre la colonne et restaient en panne sur la route ; pour moi, je tenais bien le coup tout le long du chemin, mais chaque fois, sans exception, je cheminais presque endormi, de la troisième à la quatrième heure de marche. Il m'arrivait, pendant cette crise de sommeil, de faire, malgré moi, une centaine de mètres les yeux complètement fermés, sans qu'il me soit possible de les tenir ouverts ; puis un faux pas ou un sursaut d'énergie me réveillait, mais quelques pas plus loin, irrésistiblement, les paupières se refermaient. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette défaillance, c'est qu'elle se produisait régulièrement à la troisième heure et puis qu'ensuite, j'étais complètement retapé et en état de fournir une marche prolongée.

Heurlin-le-Vert était un tout petit hameau de quatre maisons où, seule, ma compagnie cantonnait. Nous étions d'ailleurs assez mal logés ; je couchais dans une grange ouverte à tous les vents, ce qui m'obligeait, pour ne pas être frigorifié pendant le sommeil, de prendre les précautions suivantes : avant de me coucher, je passais un chandail sur celui que je portais déjà pendant la journée, par dessus je mettais la peau de mouton et, sur ma tête le passe-montagne que j'emprisonnais à l'aide du cache-nez enroulé autour du cou. Je roulais ensuite autour du corps trois couvre-pieds et, ainsi engoncé, je m'enfonçais dans la paille, non sans avoir le soin de me recouvrir la tête avec une capote ; une fois ces opérations terminées (il fallait un certain moment pour les accomplir) je ne pouvais plus faire un mouvement, mais j'échappais, du moins, aux rigueurs de la température, peu favorable au « camping » cet hiver là.

Encouragé par le succès obtenu au 140<sup>ème</sup>, j'organisais, aidé par Grillat et Bedel, une équipe de rugby mais le temps pluvieux ne favorisait guère nos ébats et ne nous permettait de jouer qu'à de rares et courts intervalles. Par contre deux camarades du mess, Gras et Vincent, se livraient avec plus de réussite à la cueillette des champignons et en approvisionnaient notre popote.

Le 21 au soir par une pluie battante nous reprenions la direction des tranchées ; ma compagnie, en réserve de bataillon cette fois-ci, était logée dans des abris creusés sur le versant de la Côte 119, à environ 400 mètres des boches. Depuis huit jours la pluie tombait sans interruption, si bien que l'eau envahissait et démolissait tout ; tranchées, boyaux, abris étaient inondés et par conséquent impraticables ; de toutes parts la terre rongée par l'élément liquide, s'effritait d'abord petit à petit, puis s'éboulait en bloc, occasionnant ainsi un formidable travail de terrassement auquel on ne pouvait suffire. Il était entendu que nous resterions 4 jours en réserve, mais le soir du 2<sup>ème</sup> jour les poilus occupant la 1<sup>ère</sup> ligne demandaient à être relevés sur-le-champ ; depuis deux jours ils étaient dans la tranchée, avec de l'eau jusqu'aux genoux et ne pouvaient plus tenir. La plupart, souffrant de pieds gelés, avaient dû être évacués dans la journée.

Nous étions, naturellement, tous désignés pour aller prendre leur peu alléchante succession ; comme il ne fallait pas compter sur les boyaux, absolument inutilisables, pour aller en 1<sup>ère</sup> ligne, nous attendions la nuit et, marchant alors à terrain découvert, nous arrivions bientôt au-dessus de la tranchée à occuper ; celle-ci, éboulée plus qu'à moitié et transformée en un large fossé, avait dans le fond plus d'un mètre d'eau sur laquelle flottait, au petit bonheur, planches et caillebotis.

Mis en présence d'un refuge aussi peu confortable, deux solutions s'offraient à nous pour passer la nuit : ou rester au-dessus du terrain et alors nous étions à la merci d'une balle perdue, ou sauter dans la tranchée sans souci d'un bain prolongé ; pour ma part, guidé par la prudence, j'optais pour le deuxième procédé ; d'un bond je franchissais l'obstacle pour tomber sur la paroi opposée où, accroupi dans la boue, je parvenais, par des prodiges d'équilibre, à me maintenir au-dessus de l'eau, évitant ainsi son glacial contact. J'attendais, pendant dix heures, dans cette triste position, le lever du jour ; de temps en temps, entre deux fusées, j'exécutais dans la tranchée un petit pas gymnastique afin d'échapper à la congélation. Mais les pires choses ont une fin, et l'aurore arrivait pourtant qui nous permettait d'organiser, de loin en loin, quelques passerelles à l'aide de caillebotis et de madriers.

Dans la matinée nous essayions d'enlever l'eau, sans obtenir la moindre amélioration : il y en avait trop ! Et la pluie tombait toujours implacable, noyant et submergeant tout. Pour comble de bonheur les boches nous envoyaient, dans l'après midi, une trentaine d'obus de 105 dont, dans notre lassitude, nous ne cherchions même pas à nous abriter ; dans ces moments de découragement absolu, la blessure qui vous sortirait de là est ardemment désirée.

Nous passions la nuit suivante debout, sans dormir, mais malgré tout dans de meilleures conditions que la précédente ; la journée du lendemain s'écoulait également assez calme et à 18 heures, avec une satisfaction non dissimulée, nous voyions arriver nos remplaçants, des chasseurs à pied.

C'est alors que commençait la relève la plus épouvantable de toute ma campagne : nous partions à terrain découvert, par une nuit obscure à ne pas voir le bout de son nez, sous une pluie fine et serrée qu'un vent glacial rabattait sur le visage. A tous instants nous étions précipités, avec toute la charge, dans des trous d'obus envahis par l'eau, d'où l'on ne pouvait se tirer qu'à l'aide du fusil qu'un camarade obligeant vous tendait à tâtons dans les ténèbres, tandis qu'entre ces trous d'invisibles éléments de fils de fer barbelés trainant à terre, nous faisions trébucher dans la vase ; les pieds s'empêtraient dans une boue gluante, collant aux chaussures, et dont nous ne parvenions à nous débarrasser qu'au prix des plus violents efforts. Certains poilus découragés, les derniers ressorts de l'énergie détendus, brisés, restaient là, couchés sur le terrain où ils venaient de tomber pour la vingtième

fois, renonçant définitivement à accomplir une tâche de beaucoup au dessus de leurs forces.

Après deux heures d'efforts insensés fournis dans ces conditions, nous avons parcouru un kilomètre ! Nous étions alors sur la route d'Arras à Béthune, harassés, rompus, mais tout de même heureux de marcher sur un terrain ferme où les pieds n'enfonçaient pas, en dépit de la nappe d'eau qui le recouvrait. Exceptionnellement, pour éviter les champs, nous faisons un détour et traversons les décombres de Souchez ; comme un malheur n'arrive jamais seul, les boches croyaient utile d'envoyer, sur le village, une rafale d'obus pour saluer notre passage. A Carency, quarante hommes seulement avaient pu suivre la marche, les autres étaient disséminés au hasard dans la plaine, sans intention de rejoindre la compagnie, du moins avant le jour. Nous n'étions plus qu'une douzaine - douze blocs de boue - en arrivant à Herlin-le-Vert ; le jour commençait à poindre, j'allais à mon cantonnement habituel et là, sans même me débarrasser de mon équipement, je m'affalais sur la paille, terrassé par la fatigue. Je me réveillais seulement le soir. Les retardataires rentraient isolément, tous plus pitoyables les uns que les autres.

Pour parvenir à nettoyer nos effets et particulièrement la capote, nous n'avions qu'un seul moyen : le lavage à grande eau ; le plus souvent la capote n'avait pas le temps de sécher et nous la remettions mouillée, ce qui ne la changeait guère de l'état dans lequel elle était depuis plus d'un mois.

Le lendemain de notre arrivée, on nous faisait à tous une injection de vaccin para-anti-typhique qui, en attendant mieux, nous rendait malades comme des chiens pendant deux jours.

Nous restions cinq jours au repos, cinq jours de pluie continue !

Le 1<sup>er</sup> novembre nous remontions en ligne ; il pleuvait toujours, il pleuvait tellement que ça en devenait, pour nous, une obsession ; encore un séjour prometteur en perspective ! Nous restions d'abord quatre jours en réserve de régiment au boyau du Cabaret Rouge, à environ 1200 mètres des boches ; nous n'étions d'ailleurs guère mieux protégés pour cela, car jour et nuit nous devions courir dans la boue pour transporter en 1<sup>ère</sup> ligne des madriers, des gabions, des tôles ondulées, en un mot tout le matériel nécessaire pour lutter, avec quelques résultats, contre l'inondation.

De partout le terrain raviné, ravagé par l'eau, était dans un état indescriptible ; à certains endroits les cadavres, enterrés à faible profondeur, réapparaissaient sur le sol et il n'était pas rare de voir, çà et là, un bras ou une jambe sans propriétaire. Les trous d'obus, tombes idéales dans les moments de presse rendaient aussi leurs morts qui surnageaient alors dans l'eau terreuse. Au bas de la Côte 119, une véritable mer de boue liquide s'étalait

dans le ravin qu'il fallait immanquablement traverser pour aller en 1<sup>ère</sup> ligne.

Pour exécuter les corvées de ravitaillement nous partions dans une tenue appropriée aux circonstances atmosphériques : souliers sans chaussettes, pantalon de treillis relevés jusqu'au dessus des genoux, veste et toile de tente faisant office d'imperméable. A notre rentrée nous pouvions nous changer des pieds à la tête.

Que dire des fatigues endurées dans ces moments là qui ne soit en dessous de la réalité ? Il faut y avoir passé réellement, pour s'imaginer jusqu'à quel point les bornes de la résistance humaine peuvent être reculées.

La cagna où je m'abritais entre deux corvées, était, comme les autres, envahie par l'eau ; en outre, à l'entrée, le corps d'un boche enterré là depuis plusieurs mois, apparaissait couché horizontalement dans la paroi du boyau. Charmant voisinage et agréable séjour !

Le 5, au petit jour, nous allions relever une compagnie en 1<sup>ère</sup> ligne. En chemin je croisais Dufour qui, pitoyable, arrêté dans la boue, sous la pluie, attendait sa compagnie en descendant au repos ; nous qui nous étions connus dans le civil bien au chaud et au sec dans un bureau, nous ne pouvions nous empêcher, en nous voyant dans une telle situation, d'éclater de rire.

Fort heureusement, à notre arrivée en lignes, nous trouvions la tranchée bien aménagée, l'écoulement des eaux était assuré par des boyaux latéraux et favorisé, à cet endroit, par la pente naturelle du terrain ; des sacs de terre judicieusement empilés, maintenaient les parois de la tranchée et quelques abris étaient même ébauchés. A notre 2<sup>ème</sup> jour de présence un miracle sur lequel nous ne comptions plus, se produisait : le soleil daignait se montrer ! Nous en avions tellement perdu l'habitude que malgré la timidité de ses rayons, nous en étions comme aveuglés.

Le 8, à la nuit tombante, nous partions au repos ; jusqu'à Carency, le terrain, toujours mauvais, rendait notre marche très pénible, mais après avoir traversé le village une surprise heureuse nous attendait sous forme de camions automobiles, rangés sur le bord de la route et venus là pour nous transporter à nos cantonnements. A partir de ce soir les relèves s'effectuaient dans ces conditions, et l'on concevra aisément que personne n'y trouvait à redire !

Nous restions huit jours au repos, bien tranquilles. Le 16, nous remontions en ligne de bonne heure et faisons la relève en plein jour ; le commandant avait jugé, avec juste raison, qu'il valait encore mieux courir le risque d'être vus et bombardés par les boches, que d'affronter les difficultés quasi-insurmontables, d'une marche de nuit en terrain rempli d'embûches. Cette relève se pas-

sait d'ailleurs très bien ; favorisés par un épais brouillard, nous arrivions sans encombres, en 1<sup>ère</sup> ligne, frais et dispos.

Nous occupions cette fois-ci le secteur situé sur le versant nord de la Côte 119, à l'extrême gauche du régiment. De cet endroit nous dominions tous les points de la région et par temps clair nous jouissions d'un panorama superbe. En avant, l'immense plaine de Lens où se dressaient de nombreux puits de mines, puis Lens avec sa multitude de toits rouges encore intacts à cette époque ; plus près, relié à Lens par une route rectiligne, bordée de corons, le village d'Angres d'où partait à notre intention la presque totalité des obus boches ; à gauche c'était Souchez pulvérisé, réduit en poussière par notre artillerie alors que le village était encore entre les mains des boches et sur lequel leurs canons s'acharnaient maintenant. Ensuite le trop célèbre éperon de Notre-Dame-de-Lorette, aux flancs crevés par la mitraille, qui avait vu couler sur ses pentes plus de sang que la rivière la Souchez, qui serpentait à ses pieds, ne roulait d'eau ; au milieu de la colline le village d'Ablain St-Nazaire avec son église et ses maisons ajourées comme une dentelle par l'ouragan de fer qui, depuis 18 mois, s'était abattu sur elles. En arrière, caché dans un repli de terrain Carency, témoin de notre première avance ; plus loin les tours jumelles su Mont St-Eloi pas épargnées, elles non plus, par les marmites. A notre droite, en bordure de la grand-route, quelques tas de pierre décelaient l'emplacement du petit hameau qui fut La Targette ; enfin, plus près de nous, Neuville-St-Vaast, redevenu depuis peu français et le bois de la Folie où s'accrochaient encore les boches.

Nous avions dans ce secteur un petit poste très important par sa position ; il s'avancait à moins de 10 mètres des tranchées adverses et servait quelquefois d'observatoire à nos artilleurs. Un après-midi un guetteur de ma section me signalait qu'une sentinelle boche surveillait notre ligne, laissant dépasser, pour mieux voir, toute sa tête au-dessus du parapet ; pour la rappeler à la réalité des lieux, je lui décochais un coup de fusil qui la faisait disparaître aussitôt, pour ne plus se remonter ; je n'ai jamais su, naturellement, si je l'avais réellement touchée ou seulement effrayée.

Ce secteur présentait le grave inconvénient d'être soumis, en permanence, à un marmitage par torpilles à ailettes : ces engins étaient encore plus désagréables à recevoir que les obus car aucun sifflement ne prévenait de leur arrivée et, en outre, leur chute verticale ne permettait guère, lorsqu'ils étaient bien pointés, d'en esquiver les effets redoutables. Il est juste de reconnaître que nos artilleurs et crapouilloteurs rendaient amplement aux boches la monnaie de leurs pièces et avaient fort souvent le dernier mot.

Le 20 nous étions relevés dans l'après-midi et emmenés en auto à Herlin-le-Vert, en repos pour 8 jours, au bout desquels nous venions en réserve de division à Villers-au-Bois. Ce village, bien

que situé à 7 kilomètres des lignes, était bombardé assez fréquemment et, pour cette raison entièrement évacué par la population civile. Nous logions dans les caves où, malheureusement, nous nous trouvions en compagnie d'une armée de rats et de totos.

A la lisière du village, un immense cimetière où s'alignaient impeccablement plusieurs milliers de croix surmontées d'un petit drapeau et d'une cocarde tricolores, offerts par le « Souvenir Français », formait un tableau tristement pittoresque.

Le 6 décembre nous quittions Villers-au-Bois et passions en première ligne ; la neige tombait en abondance, aussi, pour lutter contre le froid et améliorer notre sort dans la mesure du possible, on nous distribuait des braseros que nous installions en plein air dans la tranchée. La nuit, des lueurs rouges trahissaient l'emplacement des braseros, mais comme il en existait autant dans la tranchée boche, cet inconvénient n'avait pour nous aucune conséquence désagréable.

Le 10 nous allions passer huit jours au repos, toujours sans histoire, et revenions en première ligne le 18 décembre.

Le surlendemain, à 4 heures du matin, j'étais de surveillance dans la tranchée assis sur la banquette de tir, quand tout à coup un obus de 77 mm venait exploser avec fracas sur le parapet, juste au dessus de ma tête, faisant voler en éclats un créneau blindé : c'était le premier projectile d'un bombardement intense qui durait près d'une heure. Les obus, fusants et percutants, étaient pointés avec une telle précision et arrivaient en telle abondance, que bientôt le parapet disparaissait, tandis que nos chevalets de fils barbelés, hachés par les éclatements, volaient de tous côtés et se transformaient en autant de projectiles.

Nous croyions tout d'abord que ce marmitage précédait une imminente attaque des fantassins boches, mais le calme revenait complètement sans que cet événement se produisît. A midi et le soir, à 8 heures, les canons boches renouvelaient la même démonstration, faisant montre, à notre égard, d'une prodigalité de munitions dont nous les aurions volontiers dispensés ; à la dernière reprise un homme de ma section - Cavaillez - qui se trouvait à l'emplacement même où j'étais assis le matin au début du bombardement, avait le bras gauche entièrement sectionné, à la hauteur de l'épaule, par un gros éclat.

Pendant les deux jours que nous restions encore en lignes, nous creusions une nouvelle tranchée, à quelques mètres en avant de l'ancienne que le marmitage avait nivelée par endroits et rendue inutilisable dans son ensemble.

Le 22 nous revenions à Herlin-le-Vert, à nos cantonnements de repos. Trois jours après notre arrivée, un cas de méningite cérébro-spinale se déclarait dans ma section, ce qui lui valait sur le champ d'être mise en quarantaine. Le lendemain, deux docteurs,

dépêchés par le Service de Santé Divisionnaire, venaient faire, sur chacun de nous, des prélèvements de salive dont l'examen révélait deux nouveaux cas suspects. En dépit de la gravité de la situation nous avions tous le sourire, car nous espérions que cette épidémie nous faudrait un repos prolongé, à l'écart de nos camarades et ... loin des tranchées.

Notre espoir n'était pas déçu : en effet, tandis que nous restions au cantonnement, les autres sections de la compagnie montaient en lignes, le 28 décembre, par un temps épouvantable qui nous faisait, égoïstement, apprécier d'autant plus les bienfaits de la méningite cérébro-spinale !

Le 2 janvier la compagnie revenait des tranchées dans un état lamentable, comme à l'habitude. Aucun cas nouveau ne s'étant manifesté dans notre section, nous étions déconsignés après une quarantaine qui n'avait duré que dix jours, mais c'était autant de pris.

Pour fêter, comme il convenait, le nouvel an, nous nous efforcions de transformer la remise sale et noir où était installée notre popote, en salle à manger, sinon luxueuse, du moins présentable. A cet effet, nous recouvrons les murs de verdure et, sur la table boiteuse, redressée pour la circonstance, nous étendions, en guise de nappe, des serviettes empruntées au magasin de la compagnie. Nous ne pouvions rien espérer de l'amabilité des habitants du village qui n'étaient que de répugnants mercantis, possédés seulement par le souci de nous estamper. Malgré les circonstances peu favorables, la soirée était fort bien réussie ; pendant tout le repas pantagruélique et abondamment arrosé, la joie ruisselait, nullement influencée par les mauvais moments passés et à venir. Comme l'année précédente, nous recevions à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier : un quart de champagne, un demi-litre de vin par homme, jambon, beurre et oranges.

Le 6 janvier mon bataillon allait en réserve de Division à Villers-au-Bois ; nous y restions cinq jours pendant lesquels nous devions fournir un énorme travail de terrassement occasionné par la persistance du mauvais temps ; le 8 nous allions en 1<sup>ère</sup> ligne, creuser un boyau qui devait faciliter l'écoulement de l'eau, la tranchée étant, une fois de plus, transformée en fossé ruisselant. Nos voisins d'en face se trouvaient naturellement logés à la même enseigne ; aussi, par une sorte de convention tacite, les occupants de la première ligne, français ou boches, pouvaient sortir en terrain découvert sans courir le moindre risque. On avait ainsi le curieux spectacle des cuisiniers servant la soupe en plein air, debout sur le parapet ; les relèves s'effectuaient aussi librement, sans que les fantassins adverses s'y opposent d'une façon quelconque. Des ordres sévères émanant de la Division et tendant à faire cesser cet état de choses, n'avaient eu aucun succès. Par exemple, si l'infanterie des deux camps avait d'importantes raisons pour rester mutuellement paisibles, il n'en était pas de même

de l'artillerie qui, par salves inattendues et agressives, venait rappeler de temps en temps que nous étions toujours en guerre.

Notre tâche terminée, nous retournions à Villiers-au-Bois ; chemin faisant nous recevions une dégelée d'obus qui nous accompagnait dans notre marche et dont nous parvenions à nous soustraire qu'en exécutant un pas gymnastique accéléré.

Le 11, mon bataillon passait en première ligne ; ma compagnie restait, toutefois, en soutien, fournissant les corvées habituelles pour la réfection des boyaux ; à cet effet, je partais le 14 janvier, à 5 heures du matin avec une vingtaine d'hommes pour refaire, à l'aide de gabions et de claies, un boyau que la terre, éboulée par les interminables pluies, avait obstrué sur la presque totalité de sa longueur. Ce boyau conduisait de la tranchée des Walkyries - notre deuxième ligne - à la tranchée de première ligne, ce qui me permettait d'aller regarder, de temps à autre, le curieux spectacle des boches se baladant en plein air. A 10 heures du matin, au moment précis où j'allais être relevé par une autre corvée, un obus fusant éclata à cinq ou six mètres au-dessus de ma tête ; je recevais, dans le dos, un éclat qui ne me faisait d'abord pas grand mal. Un abri était là à proximité et un infirmier me faisait un premier pansement. J'allais, ensuite, dire au revoir aux amis de ma compagnie, puis, accompagné par un brancardier, je gagnais le poste de secours du régiment, installé dans la cave du Cabaret Rouge. Là, un major examinait ma blessure d'un air inquiet et me demandait si je crachais le sang, ce qui ne me rassurait guère ; sur ma réponse négative qui paraissait le laisser sceptique, il me faisait un pansement... antiseptique et me remettait une fiche d'évacuation en me souhaitant bonne chance.

Je repartais, à pied, toujours en compagnie des deux brancardiers, et arrivais, vers midi, au point G où se trouvait le poste d'évacuation par automobiles.

Depuis le matin, les boches bombardaient Carency avec des obus de gros calibres, aussi le chauffeur qui devait m'emmener hésitait-il à partir ; il se décidait enfin et traversait le village à toute vitesse, entre deux éclatements. En raison des cahots désordonnés de la voiture, je commençais bientôt à ressentir sérieusement les effets de ma blessure. Après un quart d'heure de voyage, nous arrivions à l'ambulance 1/70, installée en pleins champs dans les baraquements, au lieu dit des « Quatre-Vents ». A ma descente de voiture, j'avais énormément de peine à me mouvoir, deux infirmiers venaient me prendre, me déshabillaient et me couchaient dans un lit.

J'apprenais entre temps que j'étais dans une ambulance chirurgicale où, seuls étaient admis les blessés dont l'état nécessitait une opération immédiate ; la vue de mes camarades de chambre n'était, par ailleurs, pas trop rassurante : mon voisin de droite

venait de subir l'amputation d'un bras, celui de gauche était trépané de la veille et tous les autres, une vingtaine environ, se trouvaient dans un état physique équivalent.

Le médecin-chef venait me voir dans l'après-midi ; après un examen rapide de ma plaie, il me faisait inscrire pour passer à la radiographie le lendemain et ordonnait la diète complète et une purge. Le soir de mon arrivée, je ne pouvais plus remuer, tout le côté droit du corps était comme paralysé, de plus, dès mon entrée à l'ambulance, un infirmier m'avait fait une injection antitétanique, dont le premier résultat était de me flanquer une fièvre de cheval ; ma température dépassait 39° et s'y maintenait, d'ailleurs, une quinzaine de jours, sans descendre une seule fois au-dessous pendant cette période. Je passais, naturellement, une mauvaise nuit, très agitée et peuplée de cauchemars.

Le lendemain, la voiture radiographique arrivait, je passais à l'examen au cours duquel l'opérateur situait assez rapidement l'emplacement du projectile. Une heure après j'étais porté à la salle d'opérations, posé sur la table et endormi au chloroforme, sans autre forme ni procès. C'est le docteur Barbary - un bien joli nom pour un chirurgien - qui m'opérait.

Je me réveillais dans la soirée ; j'étais couché sur le dos et nu dans mon lit. Un pansement énorme me couvrait la poitrine et ma langue, enflée et noire comme un charbon, se refusait d'articuler le moindre mot. Grâce à une forte potion de chloral, je passais une nuit relativement calme ce qui, toutefois, ne m'empêchait pas d'avoir, à mon réveil, 41° de fièvre. L'hémorragie était si intense pendant mon sommeil que mon matelas se trouvait, le lendemain, entièrement traversé par le sang.

A 10 heures, j'étais porté à la salle de pansement où se trouvait déjà, sur un deuxième billard, un poilu, amputé de la jambe, qui criait comme un putois. En me remettant l'éclat d'obus qui m'avait blessé, le docteur m'expliquait que l'opération avait été des plus délicates, en raison de la position du projectile qui s'était logé très près de la colonne vertébrale ; en outre, au beau milieu de l'opération et comme pour la compliquer davantage, j'étais tombé en syncope, ce qui est, me disait-il, extrêmement dangereux lorsque l'on est sous l'action du chloroforme. Par un heureux hasard, un vieux et éminent praticien de la Faculté de Médecine de Paris - ancien professeur du docteur Barbary - se trouvait à l'ambulance et assistait au travail de son élève ; grâce à son concours et à ses conseils éclairés, en exécutant surtout des tractions de la langue (c'est pour cette raison qu'elle me faisait si mal) on avait pu enfin me ranimer et terminer l'opération qui avait duré environ une heure. Tout en me donnant ces explications, le major me refaisait mon pansement ; la plaie, longue de dix centimètre et profonde de quatre, suppurait beaucoup et, pour maintenir cette suppuration abondante, il introduisait dans la plaie des tampons de gaze et de charpie qu'il fallait changer à chaque pansement, ce qui n'était pas précisément folâtre.

Voici le diagnostic de ma blessure émis par le docteur à l'issue de l'opération :

« Plaie pénétrante par éclat d'obus de la région dorsale droite, projectile inclus dans les muscles de gouttières au ras des côtes ; débridement, ouverture des aponévroses musculaires. On tombe sur un petit abcès local qui guide vers le projectile. Extraction du projectile, désinfection et pansement ».

Deux jours après l'opération, j'étais autorisé à manger à ma faim, mais une fièvre persistante me coupait l'appétit et je n'usais guère de cette permission.

Un poilu, les jambes broyées par un obus, arrivait à l'ambulance le 20, à huit heures du soir, et était placé dans le lit faisant face au mien. Il se plaignait atrocement réclamant sans cesse un revolver pour mettre fin à ses souffrances. Pendant qu'un infirmier inscrivait ce nouvel entrant, j'entendais dire qu'il venait du 159<sup>ème</sup> régiment et de la 12<sup>ème</sup> compagnie, qui était la mienne ; persuadé que je devais le connaître, je demandais son nom qui ne m'apprenait rien. Je savais, plus tard, que c'était un caporal venu en renfort après mon départ de la compagnie et qui avait été blessé en montant aux tranchées pour la première fois dans le secteur. Le pauvre diable mourait quelques heures après son hospitalisation.

Nous recevions, à peu près tous les jours, la visite d'un aumônier catholique et celle d'un pasteur protestant ; il arrivait, quelquefois, aux deux prêtres de se trouver ensemble dans la même chambre, ce qui ne manquait pas de piquant.

Je restais à l'ambulance jusqu'au 29 janvier ; ma blessure allait de mieux en mieux, mais j'éprouvais toujours une gêne considérable dans le dos, et la fièvre se maintenant assez forte jusque là ; comme ma température baissait enfin un peu, le médecin-chef me signait ma fiche d'évacuation sur l'intérieur. Une voiture d'ambulance automobile m'emmenait le soir à la gare d'Aubigny où je passais la nuit et le lendemain matin, couché sur un brancard dans un train sanitaire, je m'éloignais, pour la troisième fois, de la fournaise.

Le train avait quitté Aubigny à midi ; allongé sur mon brancard où je ne pouvais guère me remuer, j'avais cependant, à ma portée, une petite lucarne qui me permettait de regarder la campagne défiler lentement, car les trains sanitaires ne sont pas pressés. Nous arrivions à la nuit à Paris où nous subissions un arrêt imprévu de deux heures, des Zeppelins évoluant sur la capitale et sa banlieue ; l'alerte terminée, nous reprenions la marche dans la nuit.

Nous suivions exactement le même parcours qu'à ma précédente évacuation ; nous passions à Nantes le lendemain soir, et, à une heure du matin, le 1<sup>er</sup> février, le train s'arrêtait à Pontivy où nous débarquions. Pour ma part, j'étais conduit à l'hôpital temporaire n°18 qui était installé dans le lycée ; on me couchait illico dans un bon lit et j'y dormais profondément jusqu'au jour. A mon réveil, je me trouvais dans une chambre de six lits, dont cinq étaient occupés ; cette salle avait comme infirmière, en plus des religieuses en service à l'hôpital, Mme de la Boissière qui était aux petits soins pour nous.

A 9 heures, le médecin-chef passait dans la chambre et venait examiner ma blessure ; il la trouvait aussi bien que possible et ordonnait de me faire un pansement tous les deux jours.

A partir de mon arrivée à Pontivy, je ne ressentais plus aucune douleur à ma blessure, même pendant le pansement ; la chair de la plaie avait perdu à tel point sa sensibilité, que quelques jours plus tard le docteur me la brûlait au nitrate d'argent sans que je m'en doutasse. Je reprenais peu à peu de l'appétit, bien que restant toujours alité et me remontais à vue d'œil.

J'avais comme voisin de lit le maréchal des logis Chauliaguet, pilote aviateur, blessé par un éclat d'obus au pied droit, alors qu'il était en reconnaissance, à 1800 mètres d'altitude, dans la région de Lens. Il avait pu, heureusement, venir atterrir dans nos lignes et avait reçu la médaille militaire pour cet exploit.

Le lit suivant était occupé par un sergent d'infanterie grièvement blessé au début de la guerre et qui trainait, depuis, d'hôpital en hôpital. Au cours d'un combat, il avait eu le cou traversé de part en part par une balle ; comme il se dirigeait vers le poste de secours, une deuxième balle lui traversait la poitrine et le couchait sur le terrain où il restait évanoui. Des brancardiers l'avait ensuite emporté à l'ambulance ; une pleurésie purulente s'était déclarée dont il ne pouvait plus se remettre. La veille de mon entrée, on venait de lui faire subir sa troisième opération, au cours desquelles on lui avait enlevé sept côtes ! Détail

curieux : personne ne s'était occupé de sa blessure au cou dont la plaie s'était cicatrisée sans un seul pansement.

Il y avait également dans la chambre le maréchal des logis Colledoeuf, garçon très original, comédien, musicien, graphologue, etc., qui venait d'être opéré d'une appendicite ; ses parents, gens très aisés, venaient le voir de Paris fréquemment et apportaient, à chaque visite, maintes friandises qu'ils partageaient entre nous tous. C'était avec un réel plaisir que nous recevions quelques suppléments de ce genre pour améliorer notre ordinaire, hélas trop ordinaire ; en effet, dans les hôpitaux, le traitement ne ressemblait en rien à celui du début de la guerre, il tendait de plus en plus à se rapprocher du régime de la caserne, car les bonnes âmes s'étaient lassées, à la longue, d'alimenter de leurs propres deniers les formations sanitaires ; les dons se faisaient rares et c'est naturellement le poilu, blessé ou malade, qui en pâtissait.

Quelque temps après ma sortie de l'hôpital, j'apprenais par Mme de la Boissière, que Colledoeuf avait été tué sur le front de Champagne, empoisonné par les gaz asphyxiants.

Vers le 20 février je commençais à me lever quelques heures par jour ; à partir du 25 les blessés affluaient, venant en grande partie de Verdun où les boches avaient déclenché leur formidable attaque qui devait se terminer, pour eux, par un échec « colossal ». Mon bon et vieil ami Seyty, avec qui j'avais fait mon service militaire et qui avait été comme moi blessé déjà trois fois, à peu près aux mêmes époques, était tué dans les premiers jours de l'attaque ; je n'apprenais sa mort que quelques mois plus tard, à mon passage à Lyon.

Le 1<sup>er</sup> mars je quittais l'hôpital de Pontivy et passais à celui de Josselin, jolie bourgade située à dix kilomètres de Plöermel. L'hôpital était installé dans les bâtiments d'un lycée avec, comme médecin-chef, le docteur Le Louet, aidé de quelques infirmiers militaires, dont l'abbé Josset.

Je n'avais qu'à me féliciter de ce changement ; ma blessure allant toujours vers le mieux, je pouvais sortir à mon gré, ce dont je ne me privais pas après deux mois d'inactivité forcée. J'allais successivement voir les points renommés de la région, tels que le Calvaire de Gueheno ou la Colonne des Trente, érigée dans la lande entre Josselin et Plöermel ; je faisais également de longues promenades sur les bords pittoresques de l'Ourts, tandis que d'autres jours, je visitais le splendide château historique du duc de Rohan, dont l'entrée était autorisée aux blessés hospitalisés dans le village.

A la fin mars, alors que tout allait pour moi aussi bien que possible, je tombais subitement malade et devais m'aliter ; j'avais

de forts accès de fièvre intermittents, présentant tous les symptômes de la fièvre paludéenne. Pour que je sois plus tranquille, le docteur Le Louet me faisait transporter à l'hospice de Josselin où l'on m'installait tout seul dans une chambre : j'y étais soigné et choyé comme un coq en pâte par les sœurs de l'établissement.

Je gardais le lit pendant trois semaines, avalant force quinine et occupant mes loisirs à la confection de tapis, véritable travail de patience. Grâce à la nourriture succulente qui m'était donnée, je me remettais complètement sur pieds, et ne tardais pas à reprendre mes ballades à l'extérieur.

Je coulais des jours heureux jusqu'au 14 mai, puis, à cette date, complètement guéri, je quittais Josselin, à regret, avec cependant la consolation d'aller retrouver mes parents que je n'avais pas revus depuis la fin octobre.

Je restais sept jours en permission à Lyon et rejoignais, ensuite, mon dépôt à Briançon.

A mon arrivée, je passais à la visite devant le major qui, tout en se montrant assez indécis sur mon compte, me versait néanmoins à la compagnie d'inaptes. Par un heureux hasard, trois jours après, un médecin-inspecteur principal venait à la caserne et demandait à voir les hommes inaptes à faire campagne et maintenus comme tels au Dépôt. Mon tour venu, je me présentais devant lui, il examinait longuement ma blessure, et me désignais pour passer devant le conseil de réforme avec proposition de changement d'armes. Ce conseil se réunissait une fois par mois à l'hôpital militaire de Briançon.

Le 23 juin, jour impatientement attendu par les candidats à la réforme, je me présentais devant la commission dans laquelle officiait le docteur Petit, médecin-chef de l'hôpital, qui statuait sur les cas de chacun d'une façon à peu près définitive, la commission ratifiant presque toujours sa décision. J'étais quelque peu anxieux lorsque mon tour arriva de passer devant lui : me reconnaîtrait-il inapte à l'infanterie ?

Je ne restais pas longtemps dans le doute : après un bref examen, il me déclarait inapte pour cicatrice dorsale gênant le port du sac et me proposais pour un changement d'armes dans l'artillerie ; je ne le remerciais pas, mais je n'en jubilais pas moins pour cette raison, la seule importante à mes yeux, que j'aurai, désormais, quelques chances de ramener ma peau de la tragique aventure, les pertes dans l'artillerie étant, depuis le début des hostilités, pour ainsi dire nulles. Il est vrai qu'à partir de 1916 la guerre changeait complètement d'allure, l'artillerie se décuplait en nombre et en puissance et sa participation à la bataille devenait beaucoup plus active entraînant, naturellement, pour le personnel, une augmentation proportionnelle de risques, sans ce-

pendant, occasionner, sauf à de rares exceptions, des pertes et des fatigues aussi grandes que celles subies par l'infanterie.

J'attendais ma nouvelle affectation pendant un mois au cours duquel j'effectuais quelques excursions dans les montagnes environnantes, notamment à la Croix de Toulouse, qui surplombe Briançon.

Sur ces entrefaites, j'apprenais que le 159<sup>ème</sup>, après avoir pris part à la bataille de Verdun, était engagé dans l'offensive que l'armée française venait de déclencher dans la Somme en collaboration avec les Anglais. De bons camarades que j'avais connus à mon passage à la 12<sup>ème</sup> compagnie, dont Grillat et Bader-Grubern devaient y rester. Tout cela me faisait apprécier davantage si possible la situation privilégiée qui m'était faite par ma présence au dépôt à un tel moment.

Le 25 juillet, le chef m'annonçait que j'étais affecté au 84<sup>ème</sup> régiment d'artillerie lourde à tracteurs, dont le dépôt était à Lyon : cette nouvelle mettait le comble à ma joie, car, de ce fait, j'allais me trouver auprès de ma famille pour un temps que j'espérais long. Le lendemain matin, sans plus tarder, je prenais le train et arrivais le soir à Lyon. Après avoir passé la nuit chez moi, j'allais au fort de la Vitriologie où se trouvaient les bureaux du dépôt de mon nouveau régiment ; là, on m'informait que j'étais affecté à la 62<sup>ème</sup> batterie, casernée dans le fort de Feyzin, près Lyon, avec quelques cantonnements dans le village.

Je m'y rendais aussitôt et, dès le lendemain, j'étais incorporé au peloton d'instruction fonctionnant en permanence dans le fort ; à mon arrivée à la batterie, les exercices et les manœuvres de la pièce étaient suivis par une trentaine de sous-officiers et une centaine de brigadiers et simples soldats en provenance de l'infanterie et, comme moi, changés d'armes après blessure. Les sous-officiers étaient tenus, en outre, d'assister à des théories supplémentaires au cours desquelles les instructeurs s'appliquaient à nous initier aux mystères de la dispersion et aux phénomènes de la balistique : ces théories, bien que très intéressantes à suivre, ne devaient jamais nous servir dans la pratique.

Les cours et exercices nous laissaient encore d'assez longs loisirs que nous remplissions par d'acharnées parties de cartes ou de passionnants matches d'échecs.

De Feyzin, j'avais la faculté d'aller fréquemment chez moi ; courant septembre ma situation s'améliorait encore ce qui me permettait de venir manger et coucher tous les soirs à la maison, sauf, cependant les jours où j'étais désigné de service.

Vers les premiers jours d'octobre nous partions, à pied, par étapes, aux écoles à feu qui avaient lieu au Camps de Chambaran (Isère) ; nous passions par Vienne et la Côte St-André où nous étions logés chez l'habitant. J'assistais à des tirs réels exécu-

tés avec des pièces de 90 et de 120, sur des objectifs visibles. Les exercices duraient huit jours, après quoi, par un très mauvais temps, neigeux et froid, nous reprenions le chemin du retour en suivant, à l'inverse, le même itinéraire que pour l'aller.

Je passais le 1<sup>er</sup> janvier auprès des miens, pour la première fois depuis trois ans et dans de bien meilleures conditions que les deux précédents qui m'avaient trouvé au front, le premier à Lihons et le deuxième à Souchez.

Pour la formation des renforts destinés aux armées, le tour de départ s'établissait dans les dépôts en tenant compte du temps passé au front et du nombre de dépôts aux armées antérieurs ; mes trois blessures m'avantageaient sous ce rapport et me valaient de rester au dépôt jusqu'au 21 avril, puis, à cette date, j'étais désigné pour faire partie d'un renfort pour le front destiné au 87<sup>ème</sup> R.A.L. Je partais le matin de la gare de Lyon-Guillotière avec une cinquantaine d'engagés volontaires et les sous-officiers Damour et Lamy ; nous roulions toute la nuit et passions l'après midi du lendemain à Troyes où nous apprenions que les batteries du 87<sup>ème</sup> étaient en position aux environs de Reims, c'est-à-dire au beau milieu de l'offensive que venaient de déclencher les nôtres, le 16 avril, sur le front de l'Aisne, offensive qui, par son échec, devait faire perdre le poste de généralissime au Général Nivelles.

Dans la nuit, nous reprenions le train et arrivions le lendemain soir à Jonchery-sur-Vesle où nous débarquions. Nous étions assez heureux de nous retrouver à proximité de l'échelon du 2<sup>ème</sup> groupe qui nous offrait l'hospitalité pour la nuit ; au matin, un officier de l'état-major venait faire la répartition du renfort entre les différents groupes : j'étais versé au 4<sup>ème</sup> groupe, tandis que Damour allait au 3<sup>ème</sup> et Lamy au 1<sup>er</sup>.

L'échelon du 4<sup>ème</sup> groupe était installé en plein air à un kilomètre de Jonchery ; je le rejoignais dans la matinée, accompagné des quelques jeunes soldats qui y étaient affectés.

84ème et 87ème Régiments d'Artillerie

## CHAPITRE VII AISNE - DUNKERQUE

Les groupes d'artillerie comprenaient, à mon arrivée, deux batteries qui étaient, pour le 4ème groupe, la 7ème et la 8ème.

Dans l'après midi, je profitais de la voiture du vaguemestre Cal-  
lay montant le courrier aux positions, pour aller me présenter au  
chef d'escadron Lelorrain, commandant du groupe, afin de connaître  
la répartition du renfort dans les batteries ; pour ma part,  
j'étais affecté au 8<sup>ème</sup>, avec six engagés volontaires.

Je retournais ensuite à l'échelon ; celui-ci était installé, je  
l'ai dit, en pleins champs, en bordure de la route ; autour de  
quelques marabouts et cagnas, une soixantaine de véhicules automo-  
biles (tracteurs, camions ou voitures légères) étaient groupés,  
alignés comme à la parade et prêts à prendre la route au premier  
signal.

A proximité de l'échelon se trouvait un important hôpital  
d'évacuation dont les immenses tentes faisaient, dans les champs,  
de larges taches blanches ; les blessés passaient là un jour ou  
deux, en attendant un train sanitaire qui les emmènerait vers  
l'arrière.

Un peu plus loin une gare de chemins de fer Decauville, également  
appelés tortillards ou tacots, ajoutait encore au pittoresque du  
paysage et lui donnait une animation extraordinaire : une multi-  
tude de locomotives naines semblaient se livrer entre elles à un  
match passionnant dont serait promue vainqueur, la machine en-  
voyant dans les nues les plus gros panaches de fumées. Tout ce  
mouvement n'échappait pas à la vigilance des avions boches qui, à  
plusieurs reprises, venaient rappeler aux imprudents le danger de  
rester sourd au vieil adage : « pour vivre heureux, vivons ca-  
chés », encore plus vrai en temps de guerre qu'en toutes autres  
circonstances.

Dans la soirée, je mangeais en compagnie des sous-officiers res-  
tant en permanence à l'échelon, à savoir : le chef Ducros, le  
fourrier Metzger, le sous-officier automobiliste Salomon et enfin  
ceux chargés du ravitaillement : Bailly et Etienne.

Je passais une nuit tranquille, couché sous la tente, et, le len-  
demain de bonne heure, un camion nous emmenait - les jeunes  
engagés et moi - à la batterie ; celle-ci était en position au  
lieu dit « le Blanc Bois », à environ un kilomètre au sud de  
l'Aisne et de Gernicourt et à près de cinq kilomètres des lignes  
boches. L'autre batterie du groupe était installée sous bois, à  
une centaine de mètres à droite et séparée de nous par une clai-

rière rectangulaire où les canons adverses exécutaient de temps à autre quelques tirs fantaisistes.

Les deux batteries avaient été fortement marmitées au cours de l'attaque française du 16 avril, mais depuis lors, les boches ayant reculé de trois kilomètres le calme était revenu à peu près complet dans le secteur.

Les pièces, placées sur une même ligne et très près l'une de l'autre, offraient un front de batterie de moins de cinquante mètres ; elles étaient protégées en avant par un épais bouquet d'arbre formant un rideau efficace contre les lueurs de tir ; entre les canons une sape de trois mètres de profondeur avait été creusée, qui servait d'abri au personnel de la pièce correspondante.

Le matériel de tir était composé de canons Schneider de 155 longs, modèle 1914 ; ces pièces, qui avaient une portée de treize kilomètres et pouvaient tirer facilement 3 coups par minute, donnaient, pour l'instant du moins, entière satisfaction.

La batterie était commandée par le lieutenant Cordier, secondé des sous-lieutenants Laporte et Pintard. Dès mon arrivée, je faisais connaissance de l'adjudant Giovanella, des maréchaux des logis : Rivoire à la 1<sup>ère</sup> pièce, Bardol à la 2<sup>ème</sup>, Flamet à la 4<sup>ème</sup>, Mouty sous-chef artificier et Suaire sous-chef mécanicien et des brigadiers Hodot, Lévy, Janet et Thièbaud.

J'étais affecté à la 3<sup>ème</sup> pièce en remplacement de Lemétayer, son chef habituel, évacué huit jours avant pour intoxication par les gaz ; j'apprenais rapidement le mécanisme du tir, si bien qu'au bout de quelques jours, j'étais artilleur comme père et mère !

Nous tirions à peu près tous les jours, mais peu d'obus à la fois ; par contre l'aviation faisait montre d'une activité qui s'était fortement accrue pendant mon absence du front : le jour, les avions des deux camps se livraient, mutuellement, une lutte acharnée et s'employaient de leur mieux à mettre en flammes, à l'aide de balles incendiaires de mitrailleuses, les ballons d'observation adverses.

Un après-midi, un avion boche, arborant les cocardes tricolores françaises, parvenait, grâce à son camouflage à descendre, coup sur coup, quatre « drachens » en flammes, juste en arrière de notre batterie ; il était mal payé de son exploit car, en retournant chez lui, il s'abattait en feu dans nos lignes, après un court combat avec un de nos « spad ».

La nuit l'activité aérienne ne se ralentissait guère ; chaque fois que le temps n'était pas couvert, les avions boches, passant nos lignes, allaient bombarder, dans la zone arrière, gares, dépôts de munitions, échelons d'artillerie et même hôpitaux ; fort heureusement pour nous, ils ne lâchaient jamais de bombes sur les

batteries, se contentant de tirer au retour quelques balles de mitrailleuses, sans obtenir de grands résultats.

Nous étions ravitaillés en munitions par des camions automobiles, spécialement affectés à ce service, qui venaient aux positions de tir le soir, à la tombée de la nuit, et au fur et à mesure des besoins ; quant au ravitaillement en vivres il était fait également par camions et tous les soirs.

La cuisine roulante fonctionnait à proximité des pièces ce qui nous permettait de prendre nos repas chauds, gros avantage de plus sur le régime des tranchées.

Tous les dimanches matin, la messe était dite par un servant de la 7<sup>ème</sup> batterie, l'abbé Goväert, qui officiait dans une baraque en planches montée, à cet effet, dans le bois, à quelques mètres en arrière des pièces.

Les boches envoyaient de temps en temps quelques obus qui tombaient soit dans la clairière nous séparant de la 7<sup>ème</sup>, soit plus souvent dans le village de Bouffignereux situé à 500 mètres en arrière de la batterie et à cheval sur la route où passaient obligatoirement les convois ; un soir le chauffeur qui conduisait le camion du ravitaillement - Bagneux - était blessé d'un éclat d'obus au bras en traversant le village. Quelques jours plus tard, par extraordinaire, les boches nous gratifiaient d'une douzaine de marmites qui venaient exploser en plein dans la batterie, blessant assez sérieusement, dans les reins, un de nos ouvriers mécanicien.

A part ces menus incidents, c'était le calme plat coupé de temps en temps par des coups de main de notre infanterie que nous appuyions du feu de nos pièces : le plus souvent nos tirs étaient dirigés sur Craonne dont nous étions distants d'environ six kilomètres.

Le 1<sup>er</sup> Juin 1917, je partais en permission de sept jours ; c'était la première que j'obtenais du front depuis le début de la guerre.

A cette époque un malaise général régnait aux armées depuis quelques jours déjà ; la troupe, dont le moral avait considérablement baissé à la suite de l'échec coûteux de l'offensive de l'Aisne, réclamait à tous propos et commençait à s'agiter à peu près dans tous les secteurs ; l'effervescence se manifestait plus particulièrement dans les trains de permissionnaires, surtout pendant le trajet du retour, où il n'était pas rare d'assister à de véritables mutineries que les officiers commissaires de gare et les gendarmes étaient impuissants à réfréner. Dans les unités combattantes, la discipline retenait davantage les hommes, sans toutefois les empêcher de se plaindre, quelquefois bruyamment, au sujet de la nourriture le plus souvent. Le général Pétain, qui venait d'être promu généralissime en remplacement du général Nivelle, prenait, sans tarder, une série de mesures qui amenaient bientôt d'heureux résultats ; les plus importantes étaient les

suivantes : augmentation des primes d'alimentation, augmentation de la solde, qui pour le simple soldat passait de 0,05 F à 0,25 F par jour ; augmentation de la durée des permissions de sept à dix jours ; création de l'indemnité de combat et de la haute-paie de guerre. Toutes ces améliorations, très goûtées du poilu, ramenaient le calme dans les esprits et redonnaient, à la troupe, un moral excellent qu'elle conservait ensuite jusqu'à la fin des hostilités.

Ma permission s'écoulait, hélas, rapidement et le 12 juin, j'étais de retour à l'échelon de la batterie de Jonchery.

Vers 17 heures, alors que nous étions attablés, un avion boche venait survoler la région et lâchait quatre bombes qui explosaient dans un champ, à moins de cinq cents mètres de l'échelon, sans causer de grands dommages. C'est de toute la campagne, la seule fois que j'ai vu un avion boche bombarder, en plein jour, aussi loin en arrière de nos lères lignes.

Je remontais, le lendemain, à la position ; pendant mon absence Lemétayer était rentré de convalescence et avait repris le commandement de sa pièce ; de ce fait, je passais en surnombre, assurant l'intérim lorsqu'un chef de pièce partait en permission. Le secteur était toujours aussi peu agité qu'avant mon départ.

Le 22 juin nous recevions l'ordre de nous préparer à partir le lendemain ; nous avions, pour cela, à mettre les pièces en position de route, opération assez délicate qui consistait à faire glisser le tube de la pièce sur une voiture appelée porte-canon. Pour traîner chaque pièce, il fallait deux tracteurs : un pour la voiture porte-canon et l'autre pour l'affut.

Le lendemain après-midi les tracteurs et les camions venaient à la position ; nous chargions l'important matériel de tir, plus de 200 obus pour la batterie et accrochions les voitures aux tracteurs. A 20 heures, tout était prêt, la colonne se mettait en marche, se dirigeant vers l'arrière.

Naturellement dans ces déplacements de nuit, il était formellement interdit, à cause des avions, d'allumer la moindre lanterne ; les chauffeurs étaient habitués à conduire leurs voitures dans l'obscurité la plus complète, aussi, même par une nuit épaisse, les accidents étaient-ils très rares.

Nous roulions toute la nuit et le lendemain jusqu'à midi ; nous faisons alors grand-halte sur la route, puis une heure après nous repartions ; à 17 heures nous arrivions à destination : Nous étions cantonnés à Nanteuil-sur-Marne, joli petit village situé, comme l'indique son nom, sur les bords de la Marne.

Nous y passions huit jours au repos complet : ballades en campagne et baignades dans la Marne composaient la plus grande partie de notre programme de travail.

Le 3 juillet, de bonne heure, nous quitions Nanteuil et allions à la gare de Ferté-sous-Jouarre où nous commençons aussitôt l'embarquement des pièces et des voitures automobiles que nous chargions sur des wagons-plateformes ; ce n'était pas une petite opération, néanmoins, à midi tout était terminé et prêt pour le départ ; un moment après nous montions dans les wagons et le convoi s'ébranlait dans la direction du nord.

Le lendemain soir, à 16 heures, le train s'arrêtait à Adinkerque (Belgique) point terminus de notre déplacement ; à l'horizon nous distinguions plusieurs ballons d'observations, indice certain de la proximité du front ; nous débarquions tout le matériel que nous emmenions le même soir à Dunkerque.

Après avoir garé nos autos et canons dans la cour de la caserne Jean-Bart, nous allions nous coucher dans une brasserie où étaient aménagés nos cantonnements. J'y passais une bonne nuit, tranquillement et le lendemain matin j'allais faire un tour de promenade de ville ; je visitais le port où j'assistais à des exercices aériens et aquatiques exécutés par une flottille d'hydravions dont le port d'attache était dans la rade même ; de nombreux torpilleurs et sous-marins anglais voisinaient avec de gros navires utilisés pour le transport des troupes.

La ville, bien que soumise à un bombardement permanent par pièces à longue portée, avions et zeppelins, était encore habitée par une nombreuse population civile composée, il est vrai, en grande partie, de commerçants retenus par l'appât du gain en dépit du danger. Nous trouvions cependant facilement des chambres à louer, car les civils couchaient presque tous dans les caves. Pour notre popote, nous obtenions pour deux francs par jour un superbe appartement comprenant : cuisine, salle à manger, salon et chambre, le tout luxueusement meublé ; le locataire attitré de ce logement avait quitté Dunkerque quelques jours auparavant, le laissant à la garde de la concierge qui nous l'avait loué.

La deuxième nuit, j'occupais une chambre en compagnie de Lemétayer, lorsque, vers 22 heures, les sirènes d'alarme des bateaux ancrés dans le port faisaient entendre leur sifflement qui précédait de peu le bombardement. En effet, un court moment après, avant même que nous ayons bougé de notre lit, une trentaine de bombes, lâchées par une escadrille d'avions boches, tombaient dans les parages ; plus de peur que de mal et ces maudits oiseaux ne revenaient pas de la nuit.

Dans l'après-midi du lendemain, j'allais avec quelques camarades faire une promenade à Malo-les-Bains, jolie plage située à trois kilomètres de Dunkerque ; les boches l'avaient gratifiée de quelques obus de 380 dont l'un, tombant exactement au milieu de la toiture du Casino, avait partagé l'établissement en deux parties. Les autres immeubles, villas ou hôtels, n'avaient que peu souffert du bombardement, la plupart des obus étant tombés dans la mer.

La plage ne présentait pas un spectacle bien agréable à première vue ; elle était entièrement recouverte par d'inextricables réseaux de fils de fer barbelés qui s'avançaient jusque dans l'eau ; des tranchées et des blockhaus avaient été construits en arrière du rivage, dans le but de s'opposer, le cas échéant, à un débarquement boche. Tout ce système de défense contribuait à donner au paysage un aspect peu sympathique qui ne rappelait que de très loin les plages d'avant guerre.

Le 7 juillet, c'est-à-dire trois jours après notre arrivée, nous apprenions que nous partirions le lendemain matin pour aller mettre les pièces en position quelque part en Belgique, en vue d'une attaque prochaine : c'est alors qu'allait commencer pour nous une période pénible - la plus mauvaise de ma campagne d'artilleur - qui devait durer cinq longs mois.

## CHAPITRE VIII Belgique

Le 8 juillet, à 4 heures du matin, nous reprenions la route par un temps radieux ; nous laissions à gauche Bergues, dernière ville française avant la frontière et entrions en Belgique. A midi nous arrivions à Abeele, petit hameau situé à un kilomètre à l'ouest de Gyverinchoowe, où devait s'installer l'échelon du groupe.

Comme j'étais toujours sans affectation spéciale notre nouveau commandant de batterie, le lieutenant Gélinier, me désignait pour faire le ravitaillement de la batterie en matériel. Je restais donc provisoirement à l'échelon, tandis que le soir de notre arrivée les pièces montaient à la nouvelle position que les officiers étaient venus reconnaître la veille : la batterie s'installait dans un champ de blé, dans le voisinage du hameau d'Hazewind, entre Loo et Nieucapelle, et à moins de trois kilomètres des lignes. Le secteur était si calme que la ferme Pille, dans le champ de laquelle la batterie se mettait en position, était encore habitée par les civils.

Aucun obus n'était tombé dans les parages depuis longtemps déjà et les gens de la région, par fatalisme ou par amour de leur foyer ou, plus simplement encore rassurés par le calme permanent qui régnait dans ce coin privilégié, étaient restés là, cultivant leurs champs aussi tranquillement que s'ils eussent été à cent kilomètres des boches ; malheureusement cette situation devait changer rapidement.

En avant de nous, à moins de 100 mètres, se trouvait le 2<sup>ème</sup> groupe, à 200 mètres à gauche les 5 et 6<sup>ème</sup> groupes et immédiatement en arrière, la 7<sup>ème</sup> batterie, de qui faisait huit batteries en position dans un espace des plus restreints ; c'est-à-dire que les pièces étaient très groupées, trop groupées même, nous devions, sous peu, en faire l'expérience à nos dépens.

Jusqu'au 23 juillet, je remplissais mes fonctions de ravitailleur : tous les matins je conduisais, dans es gares ou les parcs, un convoi de cinq ou six camions et j'en ramenaïs du matériel de toute nature tel que : rondins, poutrelles bétonnées, tôles ondulées, madriers, camouflages en toile ou en raphia, piquets, etc. en un mot tout matériel utile à l'amélioration de la position de tir, à la tombée de la nuit, j'emmenais le convoi à la batterie et, une fois le déchargement fait, je retournais à l'échelon passer le restant de la nuit pour recommencer le lendemain matin la même besogne.

Le 23 juillet, Lemétayer partait en permission de détente, j'allais le soir même prendre le commandement de sa pièce.

Le 25 nous commençons la préparation d'artillerie de la grande offensive anglaise que l'on a appelé « Bataille des Flandres » et qui, après trois mois d'efforts, n'avait pas donné de grands résultats ; la première armée française appuyait l'attaque à la gauche de l'armée anglaise. Comme l'année précédente à Souchez et en Champagne, comme sur le front de l'Aisne à l'offensive du 16 avril, l'attaque des Flandres était vouée à un échec certain à cause de la trop longue préparation qui, à l'avance, dévoilait aux boches nos intentions agressives. Le simple poilu comprenait très bien qu'en opérant de la sorte le commandement commettait une erreur qui nous privait des avantages d'une attaque par surprise.

Dès le 25 nous tirions un jour dans l'autre 200 obus par pièce ; au préalable la population civile avait été évacuée par ordre et, seuls, quelques rares habitants, ne pouvant se décider à abandonner leur foyer, bravaient les dangers de la bataille.

Le 31 juillet, par un temps pluvieux, la première attaque avait lieu : nous tirions de minuit à cinq heures du matin des obus à gaz, à la cadence d'un coup toutes les deux minutes ; ensuite, nous changions de projectiles et continuions le tir par obus explosifs et à intervalles irréguliers.

L'attaque, déclenchée à 5 heures, avait progressé de 4 à 5 kilomètres en profondeur ce qui était plutôt maigre en comparaison des prévisions.

Lorsqu'on arrivait le soir nous avions tiré plus de 300 coups par pièce ; une chaleur intense se dégageait des canons, rouges jusqu'à la bouche, malgré l'eau que nous y jetions à profusion. L'artillerie boche, tranquille jusque là, sortait de sa léthargie le 2 août et commençait par envoyer 200 obus sur la position du 5<sup>ème</sup> groupe ; deux jours après c'était notre tour : la position que nous occupions était mauvaise en ce sens que, dans ce pays plat, nous étions observés par de nombreuses « saucisses » boches dont rien ne venait gêner la vue ; en outre, les travaux d'aménagement étaient rendus difficiles, pour ne pas dire impossibles, par la nature marécageuse du terrain qui nous empêchait de creuser à plus de 0,60m de profondeur.

Dans la nuit du 3 au 4 août, les boches nous marmittaient de 10 heures du soir à heures à 4 heures du matin, sans arrêt, avec des obus de gros calibres ; leur tir était exactement réglé, et pendant toute sa durée, les obus pleuvaient ferme sur la batterie.

Je restais toute la nuit dans un mauvais abri, qui n'aurait pas seulement résisté au choc d'un 105, en compagnie des hommes de ma pièce et de ceux de la pièce voisine, soit une trentaine environ ; les obus tombaient si près de nous qu'à plusieurs reprises notre bougie était éteinte par le souffle de l'explosion ; par bonheur, pas un projectile ne venait éclater directement sur l'abri, sans quoi...

Malheureusement le restant de la batterie n'avait pas autant de chance que nous : dans deux cagnas voisines, deux hommes étaient tués et un blessé ; la deuxième pièce avait son affut traversé par une marmite, ce qui la rendait inutilisable ; le même soir des tracteurs venaient l'enlever et l'emmenaient dans un parc de réparations.

A partir de ce moment, les boches nous bombardaient, peu ou prou tous les jours et surtout la nuit.

Le 9 août au soir, alors que les tracteurs avaient ramené la 2<sup>ème</sup> pièce réparée et que nous procédions à sa mise en place, les canons ennemis recommençaient un tir, par obus explosifs et asphyxiants, qui arrêtait, naturellement, la manœuvre. Je gardais le masque sur la figure une grande partie de la nuit, ce qui n'était pas des plus agréables ; au lever du jour le bombardement cessait sans avoir fait d'autres victimes que quelques poilus incommodés par les gaz.

Dans la journée nous recevions, à plusieurs reprises, quelques douzaines d'obus ; l'un d'eux venait exploser dans un dépôt de 900 gargousses que nous avions au milieu de la batterie et le faisait sauter ; du coup, un tas d'obus qui se trouvait à proximité disparaissait, entièrement subtilisé ; ces obus volaient dans toutes les directions et allaient tomber à plus de cent mètres du lieu de l'explosion ; de grosses tôles ondulées, pesant plus de 80 kilos, étaient également projetées au loin, comme de simples fétus de paille. Enfin, à l'emplacement du dépôt de gargousses, s'était creusée une excavation de dix mètres de longueur, quatre de largeur et deux de profondeur que l'eau avait subitement transformée en piscine, en l'envahissant en entier.

Rentrant de permission, le même soir, Lemétayer ne reconnaissait plus le secteur qu'il avait laissé si tranquille quelques jours auparavant.

Je passais à la 2<sup>ème</sup> pièce dont le chef, Bardol, était en permission depuis une semaine ; le 12, dans l'après-midi, alors que les boches exécutaient, sur la position, un tir de harcèlement, je recevais l'ordre de faire un tir avec obus allongés ; à peine avions-nous commencé que les marmites boches arrivaient par salve de quatre sur la pièce. Le P.C. me téléphonait aussitôt de cesser le tir et d'évacuer, si possible, la position, ce qui n'était pas chose facile : sans nous soucier des éclatements, nous partions au galop à travers le marmitage au risque de nous faire hacher ; nous avions cependant la chance de passer sans que personne soit touché.

Bien nous en avait pris de partir ; quand nous revenions, le bombardement terminé, nous retrouvions la pièce coupée en deux par un gros obus ; cette fois-ci on l'enlevait avec mille difficultés mais on ne la remplaçait plus, l'emplacement était vraiment trop peu hospitalier pour les canons.

Le 14, les boches nous faisaient encore sauter un dépôt de cinq à six cents gargousses, au même emplacement que la précédente fois, ce qui avait pour résultat d'agrandir de quelques mètres le trou existant déjà.

Dans la nuit du 15 au 16 août nous recommencions une préparation d'attaque dans les mêmes conditions qu'au 31 juillet : obus asphyxiants de minuits à sept heures et obus explosifs ensuite. Je remplaçais cette nuit là l'artificier Mouty qui était allé passer une visite médicale pour les oreilles à Dunkerque et au cours de la nuit, je recevais, à sa place, 1200 projectiles et charges que nous apportait la section de munitions.

Bardol était rentré le 15 au soir de permission et, comme Lemétayer, constatait, non sans effarement, le changement survenu pendant sa courte absence ; sa pièce démolie n'ayant pas été remplacée, il recevait l'ordre du lieutenant Gélinier de prendre la pièce de Rivoire, afin de permettre à celui-ci d'aller se reposer quelques jours à l'échelon. Mais Rivoire déclinait l'offre, déclarant qu'il passerait la nuit avec Bardol puisqu'il allait y avoir de gros tirs à effectuer, et qu'il partirait à l'échelon le soir, avec le ravitaillement. La nuit se passait normalement, nos canons envoyant plusieurs centaines d'obus sur les positions boches sans être inquiétés.

Le matin à 7 heures, je déjeunais en compagnie de Lemétayer, lorsque nous entendions tout-à-coup, venant du côté de la lère pièce, le bruit d'un éclatement qui nous parût anormal ; nous nous précipitions aussitôt pour voir ce qui arrivait : je trouvais Rivoire écrasé la face contre terre, en avant de la pièce, la cervelle mise à nue par un éclat et le corps semblant cloué au sol par mille projectiles ; à 20 mètres à droite, l'adjudant Giovanella était couché sur le dos, la moitié de la figure enlevée par un éclat, l'orbite droite vide. Malgré son horrible blessure il n'avait pas perdu connaissance et se plaignait uniquement d'une douleur à la cuisse ; je déchirais son pantalon et voyais une petite plaie par où le sang coulait abondamment : l'artère fémorale était coupée, l'hémorragie ne s'arrêtait pas malgré une solide ligature faite au-dessus de la plaie et je comprenais que, par cette blessure, en apparence bénigne, sa vie s'en allait irrésistiblement. Il mourait, en effet, à midi à l'hôpital de Linde où l'avait transporté la voiture médicale du groupe.

Voici comment s'était produit ce triste accident : la pièce avait déjà envoyé une centaine d'obus à gaz et venait de commencer le tir avec obus explosifs, lorsqu'au troisième coup, pour un motif inconnu, l'obus éclatait à la sortie du canon ; Rivoire se trouvait, à ce moment, en avant de la pièce et recevait toute la décharge qui le hachais littéralement ; Giovanella était mortellement blessé à la porte de son abri, tandis qu'un artificier - Pécheul - était touché à la jambe à côté de l'adjudant. Par un fatal hasard, c'est Bardol qui, à raison de la pénurie de personnel, assurait les fonctions de tireur à la pièce et avait ainsi

fait partir le coup dont était victime son ami Rivoire qui, la veille, avait refusé de descendre au repos à l'échelon, pour passer la nuit en sa compagnie.

Dès que les corps furent enlevés, la pièce reprit son tir qu'elle continua jusqu'à 14 heures.

Une heure après les boches exécutaient, sur toute la région, un copieux tir d'arrosage qui durait jusqu'à 18 heures. Il était à remarquer que les pièces boches restaient muettes lorsque nous faisons une préparation d'artillerie et qu'elles commençaient à tirer aussitôt que nous cessions le feu.

A 20 heures, nanti d'une permission de dix jours, je descendais à l'échelon le cœur léger ; je ne cachais pas ma joie de sortir, pour quelques jours, de ce mauvais coin où, pendant la dernière quinzaine, nous avons été bombardés quotidiennement ; nous avons eu, en outre, plusieurs dépôts de gargousses brûlés, la même pièce détruite à deux reprises et, enfin, quatre hommes tués et une trentaine blessés.

Je passais la nuit à l'échelon, en compagnie de Lévy rentrant de permission et le lendemain à midi je partais de Roosbrugge pour Lyon où j'arrivais le lendemain soir.

J'étais de retour à la batterie le 31 août ; pendant mon absence les boches avaient fait dans le secteur un gros marmitage par obus à gaz qui avait obligé les poilus à évacuer, la position rendue intenable.

Je retrouvais Bardol nommé adjudant en remplacement de Giovannella et Lévy comme maréchal des logis à la pièce de Bardol ; quant à moi, j'étais affecté définitivement à la 1<sup>ère</sup> pièce, en remplacement de Rivoire.

Le personnel de la batterie étant à bout de forces après le formidable effort physique et moral fourni depuis la fin juillet le colonel donnait l'ordre, le 5 septembre, de prendre nos dispositions de route pour aller au repos pendant quelques jours. Nos préparatifs n'échappaient sans doute pas aux observateurs boches car leur artillerie envoyait sur la position, jusqu'à 20 heures, des obus de gros calibre et trouvait le moyen de mettre le feu, une fois de plus, à quelques caisses de gargousses.

En raison de l'état du terrain, entièrement bouleversé par le bombardement, le commandant avait fait mettre à notre disposition un caterpillar pour sortir les pièces du passage dangereux et les conduire sur la route d'où les tracteurs pourraient les emmener.

A 21 heures, ma pièce était prête à partir ; le caterpillar venait la prendre et la sortait facilement de sa plateforme, mais, trente mètres plus loin, à l'endroit le plus marmité, la voiture porte-canon s'enfonçait dans un trou d'obus et s'embourbait complète-

ment : c'était d'autant plus désagréable que nous étions, précisément, au point du secteur où les marmites boches semblaient se donner rendez-vous. A 2 heures du matin, après cinq longues heures d'effort pendant lesquelles nous essayions, en vain, pour la dépanner, tous les trucs possibles et imaginables, nous parvenions enfin à débourber la pièce et à nous sortir de là.

Les boches, par extraordinaire, n'avaient pas envoyé un seul obus pendant toute la manœuvre : c'était le premier soir, depuis un mois, qu'ils ne marmिताient pas ce coin !

Nous partions aussitôt, sans regrets, vers l'arrière et arrivions à 7 heures du matin à Handschoote, gros bourg français situé à proximité de la frontière belge. Nous y restions vingt jours au repos complet, sans avoir autre chose à faire que des promenades ou des parties de piquet ; je visitais fréquemment Dunkerque, dont nous n'étions guère éloignés, et la batterie allait à deux reprises, en autos, au bord de la mer, la première fois à La Panne, jolie plage belge, résidence du roi Albert qui y avait, à ce moment, son quartier général et la deuxième fois à Bray-Dunes, dernière plage française avant la frontière.

Le dimanche après-midi une musique militaire belge donnait un concert sur la plage principale d'Hondschoote devant un auditoire pittoresquement composé de soldats anglais, belges et français et de quelques civils.

Le 23 septembre le repos prenait fin ; le lieutenant Gélihier emmenait les quatre chefs de pièce à la recherche d'une position dans la région où nous nous trouvions précédemment. Toutefois, les 2<sup>ème</sup>, 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> groupes ayant définitivement quitté le secteur, nous avions le choix entre l'un ou l'autre de ces emplacements.

D'emblée nous écartions la position que nous avions quittée trois semaines auparavant : mieux valait goûter d'un autre coin où quoi qu'il arrivât nous serions, pour le moins, aussi bien logés. Après de longues discussions, notre choix s'arrêtait sur la position antérieurement occupée par le 5<sup>ème</sup> groupe ; elle avait été, certes, fortement marmitée, mais à tout prendre, elle était encore préférable aux autres, en ce sens que plusieurs abris solides y étaient construits. Le lendemain matin nous amenions les pièces et les mettions en batterie ; la mienne ayant particulièrement souffert à la position précédente, bénéficiait, cette fois, du meilleur emplacement : nous nous installions dans la cour d'une auberge, en bordure de la route de Kouss-Boom à Hazewind.

Lorsqu'au début de l'offensive l'autorité militaire avait invité la population civile à évacuer, sans retard, une région qui, selon toute vraisemblance, allait être soumise à un marmitage implacable, quelques récalcitrants, se refusant à croire à l'imminence du danger, ne suivaient pas ce sage conseil. Les gens tenant

l'auberge que nous occupions étaient, notamment, de ceux qui avaient retardé leur départ ; cette négligence devait avoir pour eux les plus graves conséquences ; en effet, vers la fin août, le jeune enfant de la maison mourait asphyxié par les gaz, au cours d'un de ces tirs d'arrosage effectués fréquemment par les boches, pendant que la mère était tuée, la même nuit, par un éclat d'obus. Ces tristes événements avaient, enfin, décidé le père à quitter la maison déjà plus qu'à moitié démolie par le bombardement.

Nous logions dans la cave de l'auberge que nous transformions en abris solide à l'aide de fascines et de rondins. Quant à la pièce elle était si bien camouflée que les boches ne la découvraient pas pendant les deux mois que nous restions là. La 2<sup>ème</sup> pièce - Lévy - était moins heureuse : dès le 4<sup>ème</sup> jour elle était repérée et ne pouvait plus effectuer un tir sans se faire immédiatement sonner ; peu après elle changeait d'emplacement.

A partir des premiers jours d'octobre nous recommençons des tirs importants, dépassant certains jours 300 coups par pièce ; l'offensive avait repris sur tout le front d'attaque, mais un temps exécrable compromettait fortement la réussite ; l'infanterie avait énormément de peine à se mouvoir dans ce terrain marécageux, coupé de nombreux fossés ; quant à l'artillerie, les pluies continues lui rendaient à peu près impossible tout réglage de tir ; aussi, pour obvier à cet inconvénient, nous procédions à des bombardements intenses où la quantité d'obus tirés devait compenser le défaut de précision ; nous exécutons notamment le tir suivant : à une heure convenue, 42 pièces de 155 tiraient en 10 minutes 15 coups chacune sur un même point. On s'imagine aisément l'effet moral et le travail de destruction produit par ces 630 obus de gros calibre tombant groupés, dans un aussi court intervalle ; dans les journées des 12, 13 et 14 octobre, nous ne faisons pas moins d'une quinzaine de tirs de ce genre, quotidiennement et, bien entendu, chaque fois sur un point différent. Les boches répondaient bien mais leur rage se passait, en général, sur notre ancienne position, qui n'était plus occupée et qu'ils continuaient à soumettre à de violents marmitages ; cette façon de faire nous plaisait beaucoup car, pendant ce temps, nous avions la paix ; aussi pour qu'ils persévèrent dans leur erreur, nous allions le soir placer des lampes allumées dans nos anciens abris et brûlions, de temps en temps, des marrons à lueurs aux emplacements où se trouvaient précédemment nos pièces.

L'activité aérienne ne faisait que s'accroître depuis notre arrivée en Belgique ; les combats d'avions se multipliaient au point que pas un jour ne se passait sans que nous vissions au moins un appareil s'abattre en flammes, quant aux « saucisses », françaises ou boches, elles flambaient à qui mieux mieux.

Le 18 octobre j'étais cité à l'ordre du régiment, avec la citation suivante : « Chef de pièce de tout premier ordre. A montré, dans les journées difficiles du 25 juillet au 15 août 1917, le plus grand sang-froid et le plus grand dévouement. S'est encore signalé

au cours des bombardements des 10, 11 et 12 octobre 1917. Blessé trois fois dans l'infanterie ».

Le 20 octobre, un obus tombant sur un abri de la 2<sup>ème</sup> pièce en obstruait l'entrée de telle façon que tous ses occupants y restaient emprisonnés comme dans une souricière ; nous parvenions à les dégager assez rapidement, un seul d'entre eux était blessé sérieusement, la main sectionnée par un éclat.

A partir des premiers jours d'octobre, le secteur se calmait progressivement, nous ne tirions plus que quelques obus par jour et la grande offensive anglaise, qui, malgré des succès locaux, avait échoué dans son ensemble, pouvait être considérée comme terminée. L'agitation disparaissait tellement du secteur, que les gens de la région n'attendaient pas plus longtemps pour revenir cultiver leurs terres ; le propriétaire du pré où était installée notre pièce y ramenait même ses vaches en pâturage ; toute la journée, ces paisibles bêtes broutaient tranquillement autour du canon puis, lorsque nous tirions, elles se réfugiaient à l'autre extrémité du champ, avec l'air étonné propre à leurs congénères, mieux partagées, regardant passer les trains.

Le 28 novembre nous quittions définitivement la position ; au cours des cinq mois passés en Belgique, nous avions tiré sept mille obus par pièces ; par contre, les boches avaient envoyé une telle quantité de projectiles que le paysage, si riant à notre arrivée, était complètement transformé : maisons détruites, arbres brisés ou calcinés, champs défoncés et retournés par les obus, représentaient, à vrai dire, un paysage lunaire du plus désespérant effet.

Le lendemain, nous arrivions à Looberghe (France) à 40 kilomètres des lignes et y cantonnions trois jours ; ayant appris que nous étions sur le point de quitter définitivement la région, j'allais, avant le départ, en auto à Roosbrugge d'où je rapportais une importante provision de tabac et de cigarettes.

De tout notre séjour en Belgique, nous ne retenions que deux souvenirs agréables : le tabac, abondant et bon marché, et le jour du départ qui était aussi, pour nous, celui de la délivrance.

Le 3 décembre, par un froid sibérien, nous quitions Looberghe et faisons, par la route, les étapes suivantes : le 3 nous couchions à Withes (Nord), le 4 à Frévent (Pas-de-Calais), le 5 à Amiens, le 6 nous arrivions à Moreuil où nous nous arrêtons huit jours. Cette localité, qui avait été pendant plus de deux ans à moins de 20 kilomètres des lignes, s'en trouvait maintenant à plus de 70 ; cette situation, relativement favorable, n'était malheureusement que provisoire et nous devions, un peu plus tard, bien mal témoigner, au bourg de Moreuil, notre reconnaissance pour l'aimable hospitalité qu'il nous donnait à ce moment, mais n'anticipons pas !

Le 14 Décembre nous reprenions la route, ignorant toujours notre point destinataire ; nous cantonnions successivement : le 14 à Monchy-les-Humières (Oise), le 15 à la Ferté-Milon (Aisne), le 16 à Montmirail (Marne), le 17 à Méry-sur-Seine (Aube) où la batterie prenait un jour de repos. Je partais de là à midi pour Lyon avec une permission de détente de dix jours. Je passais les fêtes de Noël et du Jour de l'An à la maison ; le 3 janvier j'étais de retour et rejoignais ma batterie à Brienne-la-Vieille (Aube) ; les poilus couchaient dans les granges aménagées en cantonnements ; j'occupais, avec Lemétayer, une chambre que nous avions louée dans le village à M.Lutel dit Turmel. Notre popote était également dans cette maison, mais peu de temps après nous la déménagions pour l'installer dans une maison libre que nous louions 15 Frs par mois.

Voyant que le repos promettait de durer longtemps, Bardol, Lévy Suaire et Bailly faisaient venir leurs femmes qui restaient avec eux près de deux mois.

Au début de janvier un froid intense sévissait de partout, particulièrement fort dans le département de l'Aube : à Brienne-la-Vieille, 3 jours de suite, le thermomètre marquait, à huit heures du matin, 23° au-dessous de zéro.

Comme dans l'infanterie j'organisais une équipe de football, mais, les éléments manquant pour le rugby, je devais me contenter d'une équipe d'association. Grâce à un entraînement sérieux favorisé par nos longs moments de loisirs, l'équipe devenait excellente, tenant tête avec succès aux meilleures du régiment.

Pendant notre repos à Brienne nous recevions le masque contre les gaz, dit « museau de cochon ». Au primitif tampon distribué en juin 1915, avait succédé une cagoule en flanelle dans laquelle on enfermait la tête et que l'on serrait autour du cou ; un verre de mica placé dans la cagoule, à hauteur des yeux, permettait d'y voir clair, mais ce système ne neutralisait qu'imparfaitement

l'action toxique des gaz et avait, en outre, le gros inconvénient de gêner considérablement la respiration.

La cagoule était ensuite remplacée par un masque recouvrant le nez et la bouche, tandis qu'une paire de lunettes à verre de mica protégeaient les yeux ; bien que beaucoup plus efficace de la cagoule, cet appareil avait encore le désavantage d'être trop long à mettre en place.

En 1917 un masque, tout d'une pièce, était le seul utilisé aux armées et donnait satisfaction ; cependant son port prolongé, que l'on supportait facilement dans la position du repos, empêchait la respiration de se faire normalement dès qu'il y avait un effort à fournir ce qui entraînait des conséquences désagréables dont la gravité variait selon l'importance de la somme de travail à effectuer dans ces conditions.

Enfin, l'appareil que nous touchions à Brienne présentait de sérieux avantages sur les précédents : la protection contre l'aspiration des gaz délétères était absolue et un ingénieux jeu de soupapes placées dans une cartouche métallique, à la base du masque, assurait, en toutes circonstances, une respiration aisée. A cet effet, nous exécutions, avec ce masque, divers exercices : marches, travaux de terrassement, stationnements dans une chambre gazée, etc. qui donnaient entière confiance en son efficacité.

A partir de 1917, on adjoignait au masque destiné à préserver les bronches, des vêtements caoutchoutés (gants et bottes) chargés d'assurer la protection extérieure contre les effets d'un nouveau gaz connu sous le nom d'ypérite qui, mélangé à un liquide contenu dans les obus asphyxiants, présentait l'avantage sur les précédents de rester plusieurs jours à l'air libre, sous forme de gouttelettes, sans rien perdre de ses qualités toxiques et qui avait, en outre, la propriété de brûler toute partie du corps arrivant à son contact immédiat.

Nous restions deux mois à Brienne, au cours desquels j'allais, à plusieurs reprises, faire quelques promenades en auto à Troyes, tandis qu'une cinquantaine de poilus de la batterie, moins favorisés, allaient passer trois semaines sur le front arrière de Champagne pour y effectuer des travaux de fortification.

Le 5 mars nous quittions Brienne-la-Vieille par un temps neigeux et allions par la route au camp d'Hoéricourt (Hte-Marne) en vue de changer nos canons qui, ayant tiré chacun plus de dix mille obus, arrivaient à leur extrême limite d'usure.

Le camp d'Hoéricourt dépendait du C.O.A.L. (Centre d'organisation d'artillerie lourde) de création récente et se trouvait à 3 kilomètres de St-Dizier et à environ une soixantaine du front.

Nous logions dans des baraques Adrien que des poêles allumés en permanence n'arrivaient pas à chauffer suffisamment, pour nous protéger du froid vif qui sévissait à cette époque.

Le programme suivant nous était fixé pour la durée de notre séjour au camp : Echange de nos canons Schneider contre des Filloux 155 longs à grande puissance ; instruction du personnel de la batterie sur ce nouveau matériel jusqu'au 10 avril ; école à feu du 10 au 15 avril. A partir de cette date nous passions à la disposition du Général commandant l'Artillerie Lourde.

La première partie du programme s'accomplissait comme prévue : nous recevions le nouveau matériel et commençons l'instruction. Mais le boche venait troubler la fête : à la fin mars, réunissant ce que nous n'avions jamais pu faire jusqu'alors, l'ennemi attaquait le front anglais par surprise et, avant que nos réserves - toute massées en Lorraine - aient pu intervenir, il progressait de 60 kilomètres en profondeur, raflant un nombre respectable de prisonniers et de canons.

Pour combler les vides ainsi produits, un ordre arrivait bientôt nous enjoignant de rendre le nouveau matériel dont nous ne connaissions pas suffisamment la manœuvre, de prendre à la place des vieux canons de 120 de Bange et de partir pour le front aussitôt l'échange opéré ; cette perspective ne nous emballait qu'à demi ; ce qui nous déplaisait le plus c'était de nous embarquer avec ces pièces démodées, sacrifiées d'avance et qui nous vaudraient certainement d'être engagés dans les pires aventures.

Mais Sainte-Barbe, patronne des artilleurs, veillait sur nous !

Alors que nous avons rendus nos Filloux et que nous nous apprêtons à recevoir nos canons de 120, un heureux contrordre venait rétablir notre situation primitive : c'était pour nous un véritable soulagement. Nous reprenions l'instruction du matériel Filloux avec cette restriction, toutefois, qu'elle serait précipitée et écourtée.

La gravité des événements ne nous empêchait cependant pas d'aller faire, de temps à autre, quelques ballades à St-Dizier : en raison de la présence du C.O.A.L., cette petite ville regorgeait de troupes et présentait une animation extraordinaire ; de plus, sa gare était une des régulatrices les plus importantes du front et contribuait pour beaucoup à ce mouvement. Dès 1916, on avait édifié aux abords de la gare, à l'intention des militaires de passage, le Camp de la Tambourine, dont les différents baraquements étaient exclusivement tenus par des dames anglaises volontaires. Le poilu trouvait dans ce camp tout ce qu'il pouvait raisonnablement souhaiter : restaurants et buvettes bon marché, cinéma gratuit, bureau de tabac et enfin des baraques rigoureusement propres où les permissionnaires prenant la même direction couchaient dans le même dortoir, si bien que le planton, qui au cours de la nuit, venait annoncer les trains en partance, ne ré-

veillait pas inutilement, à 10 heures du soir, par exemple les poilus ne devant partir qu'à 3 heures du matin.

Les 3 et 4 avril, en avance sur le programme initial, nous bâclions en deux jours nos écoles à feu ; nous allions, pour ce faire, à Perthes, à une dizaine de kilomètres du camp et tirions dix coups par pièce. Cette formalité accomplie, nous devenions aptes à faire campagne avec les canons Filloux. Toute la journée du 6 nous faisons nos préparatifs de départ et le soir, à 21 heures, nous quittons Hoéricourt. A minuit nous arrivions à la gare de Vitry-le-François où nous commençons aussitôt l'embarquement : cette opération, déjà difficile avec les canons Schneider, ne s'effectuait pas sans peine avec ce nouveau matériel ; en effet, tandis que les premiers pesaient environ 5 tonnes par voiture, les pièces Filloux ne pesaient pas moins de 13 tonnes en ordre de marche ; il nous manquait, en outre, l'habitude de manier ce matériel ; néanmoins, nous terminions l'embarquement dans la matinée et à midi nous roulions vers le nord, vaguement inquiets à l'idée que nous allions retrouver incessamment le vacarme dont nous étions éloignés depuis quatre mois.

Le lendemain soir à 21 heures nous arrivions à St-Just-en-Chaussée (Oise) où nous commençons immédiatement le débarquement sous une pluie battante ; pour une fois, nous ne nous plaignions pas des mauvaises conditions climatériques, car les employés de la gare nous apprenaient que les aviateurs boches ne maquaient pas de venir cribler la région de bombes chaque fois que le temps le permettait ; à tout prendre il valait mieux être arrosé par l'eau de pluie, quelle qu'en soit l'abondance !

A 8 heures, tout le matériel était débarqué et peu après, trempés jusqu'aux os, nous reprenions la route.

Dans la matinée ma pièce commençait sa campagne en faisant une victime : un fantassin français qui suivait la direction de notre convoi, était monté, à mon insu, sur le canon. A un certain moment, perdant l'équilibre, ce poilu avait roulé sous la pièce dont une des roues lui écrasait la jambe : je n'apprenais cet accident qu'en arrivant à l'étape.

Nous marchions toute la journée et cantonnions le soir dans un petit village de la Somme, situé au nord de Crévecoeur-le-Grand. Le lendemain nous repartions de bonne heure et allions mettre nos pièces en position de tir entre les villages d'Oresmaux et de Guyancourt (Somme) à environ 12 kilomètres au sud d'Amiens. Nous étions là à plus de 10 kilomètres des boches ; la situation n'étant pas encore complètement rétablie, il n'aurait pas été prudent de nous engager trop près des lignes avec un matériel neuf que nous n'aurions, peut-être, pas pu, en cas d'avance boche, retirer assez rapidement pour ne rien laisser entre les mains de l'ennemi.

Notre premier tir était dirigé sur Moreuil où, quatre mois auparavant, nous avons passé huit jours au repos. Au début, nous prenions d'extrêmes précautions pour exécuter les tirs ; des tranchées étaient creusées autour de la pièce, dans lesquels s'abritait, à chaque départ, le personnel de service. Cette mesure de prudence n'était pas inutile car, à plusieurs reprises, des pièces Filloux éclataient sans qu'on puisse en découvrir la cause ; quelque temps après, nous apprenions que ces accidents étaient imputables, en grande partie, à la formidable pression exercée sur les parois de la pièce par les gaz se dégageant de la forte charge de poudre qu'il fallait employer pour les tirs effectués avec des obus allongés. A partir de ce moment nous ne tirions plus que des obus en fonte aciérée et les éclatements de canons devenaient de plus en plus rares.

La position que nous occupions là était si calme que nous y recevions fréquemment la visite des gens du pays ; des jeunes canonniers de la classe 1918, venus à la batterie en renfort à

notre départ d'Hoéricourt et dont c'était le premier voyage au front, étaient enchantés de leur sort et se demandaient ce qu'il y avait de si terrible à faire la guerre !

Le 15 avril j'allais à Nampty, où était installé notre échelon, et je partais le même soir en permission de détente pour dix jours. Depuis la récente avance boche le service des trains de permissionnaires était complètement désorganisé ; la ligne d'Amiens à Paris était coupée à Longueau et celle de Beauvais, qu'il me fallait prendre, était encombrée de trains de ravitaillement ; en outre, toutes les gares du front étaient violemment bombardées la nuit par avions, ce qui n'améliorait guère un service déjà défectueux. Je sautais dans le fourgon d'un train en marche et voyageais, toute la nuit, sans feu ni lumière ; j'en descendais glacé le lendemain à la gare de marchandise de La Chapelle et j'avais encore l'agrément, en traversant Paris, d'entendre la voix de la grosse Bertha mugir sur la capitale. Je n'en passais pas moins une bonne permission et le 1<sup>er</sup> mai j'étais de retour à Nampty ; là, une surprise désagréable m'attendait : l'échelon avait quitté le village pendant mon absence et était allé s'installer au Bosquel, à une dizaine de kilomètres, que je faisais à pied, après m'être reposé la nuit à Nampty.

Je rejoignais la batterie le soir avec le ravitaillement ; elle s'était également déplacée pour venir se mettre en position dans le parc du château de Guyancourt, à un kilomètre au nord d'Ailly-sur-Noye et à trois kilomètres environ des lignes. Le propriétaire du château, le comte de Rougé, que l'avance des boches n'avait pas effrayé, ne pouvait se résigner à quitter sa propriété ; il parcourait toute la journée son parc et se lamentait de la destruction de ses beaux arbres séculaires, que nous avions dû abattre afin de créer un champ de tir à nos pièces ; il ne nous en gardait, d'ailleurs, nullement rancune, se plaisant à converser avec les poilus et à leur prêter des livres d'une bibliothèque des mieux garnies. Il habitait les caves du château, en compagnie d'un général de Division qui y avait établi son quartier général ; les boches bombardaient de temps à autre la région, tuant même un jour, dans le cours du château, deux plantons du général, mais le vieux comte n'en restait pas moins là. Quant à nous, notre position de tir ne laissait rien à désirer, les pièces, bien camouflées par les grands arbres, étaient invisibles aux yeux des aviateurs boches, d'excellents abris avaient été construits ; nous tirions peu et n'étions, pour ainsi dire jamais bombardés : en un mot c'était la position idéale.

Le 27 mai, les boches, renouvelant au Chemin des Dames, l'attaque par surprise qui leur avait si bien réussie dans la Somme, avançaient d'une façon inquiétante : en trois jours ils atteignaient Château-Thierry après avoir progressé de près de soixante kilomètres dans une région réputée imprenable.

Naturellement, du coup, nous déménagions illico ; le 30 mai à 17 heures nous quittions la position et prenions la route, nous traversions Breteuil à la tombée du jour et nous arrêtons un peu après sur le bord de la route où nous passions la nuit ; le lendemain matin nous nous remettions en marche, nous passions par des villages bombardés la nuit même par les avions boches : dans l'un d'eux, notamment, des soldats américains s'employaient à déblayer les décombres d'une maison écroulée sur ses habitants ; le triste spectacle du début de la guerre recommençait à se dérouler à nos yeux : les routes étaient encombrées par des convois de gens qui, évacuant en hâte leur maison, fuyaient l'invasion en emmenant avec eux tout ce qu'ils avaient pu sauver du désastre : bétail, meubles et souvenirs de famille.

D'après notre ordre de route nous devions aller jusqu'à Betz mais, arrivés à Baron - un peu après Senlis - un officier d'Etat Major venait arrêter notre marche et nous informait que Betz était occupé, depuis quelques heures, par l'ennemi ; cette nouvelle était d'ailleurs fautive, les boches n'arrivaient même jamais jusqu'à cette localité. Nous passions la nuit, la journée du lendemain, et encore la nuit suivante, sur le bord de la route au milieu d'un bois, près de Baron. A ce moment, notre situation n'était guère brillante, nous avions la désagréable impression que le haut-commandement ne savait pas sur quel pied danser ; les troupes et les convois de civils alternaient sur la route, suivant tantôt une direction, tantôt une autre ; nous savions les boches à proximité et, d'autre part, sur les bornes kilométriques de la route, nous lisions : Paris 38 kilomètres, ce qui n'était guère réconfortant. A tout hasard, le capitaine Gélihier faisait distribuer à chacun de nous, une provision de cartouches pour le cas, peu souhaitable, où, serrés de trop près par l'ennemi, nous aurions à nous battre avec nos armes portatives.

Le 2 juin, à 3 heures du matin nous quittions le bois et marchions jusqu'à 4 heures de l'après-midi ; nous nous arrêtons à Neuchelles-Bauval (Oise) village de quelques maisons seulement, sur les bords de la rivière de l'Ourcq, près de Mareuil. Nous mettions les pièces en batterie dans un champ, à la lisière du village, et, à la nuit, l'installation était à peu près terminée. Vers 22 heures, j'étais en train de préparer mon lit dans une maison que nous avions choisie comme popote et dortoir quand, soudain, des détonations formidables retentissaient toutes proches : c'était un avion boche qui nous arrosait en passant. Ce bombardement était provoqué, surtout, par l'étourderie des jeunes soldats de la batterie qui, malgré les ordres formels, avaient éclairé la maison où ils logeaient ; il n'en fallait pas davantage pour recevoir quelques bombes d'un boche en quête d'un mauvais coup. Les deux premières que lâchait l'avion encadraient de si près la maison éclairée, qu'elles en dégradèrent les murs ; une autre venait choir dans la cour d'une ferme voisine et s'enfonçait, à moitié, en terre sans éclater ; juste à ce moment notre brancardier, Burel, sortait de la maison et arrivait à point dans la cour pour voir la bombe dé-

gringoler à ses pieds ; heureusement pour lui, et pour nous, qu'elle n'explosait pas, car c'était un engin d'un mètre de haut pesant au moins 80 kilos, qui aurait pu faire de beaux ravages dans son voisinage. Le même coup se reproduisait vers la pièce de Lemétayer où une petite bombe à personnel tombait près de quelques poilus sans éclater. Enfin les deux dernières explosaient dans un champ, sans faire de victimes ; en somme, beaucoup de bruit pour rien.

Néanmoins, ce début peu encourageant devait être salulaire aux bleus, car il les rendait, par la suite, plus prudents et plus attentifs aux conseils de leurs anciens.

Neuchelles-Bauval était à une dizaine de kilomètres des lignes ; ses habitants en étaient partis l'avant-veille à la hâte, aussi trouvions-nous, en abondance, des provisions qu'ils n'avaient pu emporter telles que volailles, fromages et boissons ; la batterie héritait même de deux moutons dont la chair venait à point restaurer nos forces régulièrement annihilées par ces émotions successives.

Nous ne restions, à cette position, que trois jours pendant lesquels ma pièce tirait environ 150 obus, sans recevoir, de la part des boches, la moindre réponse.

Le 5 juin nous allions nous mettre en batterie à 10 kilomètres plus au nord, entre la Ferté-Milon et Autheuil-en Valois ; nous nous trouvions, là encore, loin des lignes car la situation était toujours indécise : les boches faisaient, sur notre gauche, de fortes attaques jusqu'alors à peu près contenues, mais c'était en face de nous que l'ennemi se trouvait au point le plus rapproché de la Capitale et une attaque dans le secteur était toujours possible.

Dans le cas d'un recul obligatoire, une position de repli avait été prévue pour la batterie ; nous en avions reconnu l'emplacement et il était entendu que si les boches réussissaient à percer de nouveau, ma section irait s'installer à la position de repli pendant que la 2<sup>ème</sup> continuerait le tir jusqu'à ce que l'ennemi l'en empêchât et qu'elle ferait sauter ces pièces au dernier moment.

Ces précautions n'étaient pas très réjouissantes, mais elles n'abattaient pas notre moral, car nous nous rendions parfaitement compte qu'il n'y avait, dans nos rangs, aucun désordre : nous recevions régulièrement, d'importants approvisionnements de munitions et nous savions, en outre, que les renforts américains arrivaient en masse. Aussi l'opinion générale était que, malgré les apparences défavorables, la situation tournerait forcément en notre faveur avant peu.

Nous passions là tout le mois de juin, sans abri, couchant sous les toiles de tentes individuelles et mangeant également en plein air ; notre séjour était favorisé par un temps idéal, constamment au beau fixe. Les journées s'écoulaient dans le calme, mais, par contre, les nuits étaient troublées par les fréquentes visites d'avions boches, bombardant la région ou se dirigeant, dans ce but, sur Paris. Une nuit, une bombe d'une puissance formidable tombait dans un champ à environ cinq cents mètres de la batterie, creusant un trou de 50 mètres de tour et de plus de 10 mètres de profondeur.

Le Dimanche 23 juin, un accident venait troubler la belle tranquillité dont nous jouissions : ma pièce exécutait, dans la matinée, un tir de réglage à obus fusants, lorsqu'à un certain moment le tireur Bongibault, rabattant le marteau de percussion, commettait l'imprudenc de le laisser retomber brusquement sur l'étoupille qu'il venait de mettre en place ; le coup partait aussitôt et le tube, en reculant, tamponnait Bongibault en pleine figure, avec une telle violence qu'il était projeté hors de la fosse de tir et resté étendu sans connaissance sur le terrain, un mince filet de sang coulant des oreilles, du nez et de la bouche. Les brancardiers l'emportaient immédiatement à l'ambulance la plus proche où le major constatait une fracture du crâne ; après être resté huit jours dans un état voisin du coma et avoir longtemps trainé entre la vie et la mort, Bongibault se remettait de sa terrible commotion et était réformé quelque temps après.

Vers la fin de notre séjour dans ces parages, les boches, pris de je ne sais quelle lubie, envoyaient une douzaine d'obus de 130 qui tombaient en pleine batterie, sans, heureusement, toucher personne.

Pendant le mois de juin l'aviation ennemie faisait montre, dans le secteur, d'une supériorité manifeste sur la nôtre, contrairement à ce qui se passait ordinairement sur les autres points du front. Cet avantage leur était acquis, paraît-il, grâce à la présence de la réputée équipe des « tangos » dont le renommée égalait, chez les boches celle de l'escadrille des « Cigognes », de chez nous. En tous cas, nos ballons d'observation et nos avions de réglage n'en menaient pas large durant toute cette période.

Le 2 juillet notre séjour à Autheuil-en-Valois s'achevait sans incident, nous pliions bagages dans la nuit et le 3 juillet, de bon matin, nous reprenions la route pour une destination inconnue, comme à l'habitude.

Nous roulions toute la journée, nous dirigeant vers l'Est et marchant parallèlement au front ; à partir de la région de Château-Thierry nous traversions dans toute sa longueur le secteur occupé exclusivement par les Américains et, à 23 heures, nous arrivions à Montmirail (Marne) où nous passions la nuit, les uns dans des cantonnements, les autres, dont j'étais, dans les camions et tracteurs arrêtés sur le bord de la route.

Le lendemain, 4 juillet, était jour de Fête Nationale pour les Américains qui célébraient, bruyamment, l'anniversaire de l'Indépendance : ils pavoisaient, sans parcimonie, nos autos et nos canons de drapeaux aux couleurs de leur pays et lorsqu'à midi notre convoi s'ébranlait, on l'aurait bien plutôt pris pour un défilé carnavalesque que pour un groupe d'artillerie se rendant à la bataille.

En dépit de son poids élevé le matériel Filloux présentait le gros avantage de rouler excessivement bien sur bonne route grâce à ses roues caoutchoutées et à une suspension parfaitement établie, ce qui nous permettait de tenir facilement l'allure moyenne de 20 kilomètres à l'heure.

Nous passions dans l'après-midi par les points où s'étaient livrés, en 1914, les principaux combats de la bataille de la Marne, ainsi qu'en témoignaient les innombrables croix de bois érigées au hasard dans les champs, sur les deux côtés de la route. A 17 heures, nous traversions Châlons-sur-Marne, encore habitée par une bonne partie de sa population ; au-delà de la ville, nous trouvions la route encombrée par des convois d'artillerie à cheval suivant le même itinéraire que nous, et devions ralentir sensiblement notre allure.

A minuit nous arrivions au village de la Cheppe, point terminus de notre étape, et couchions dans les baraquements d'un camp d'aviateur abandonné par ses titulaires depuis quelques jours. A notre réveil nous avons la désagréable surprise de constater la présence des « drachens » boches dans le lointain : nous étions en pleine Champagne pouilleuse, à la maigre végétation et au sol faiblement accidenté.

Dans l'après-midi nous allions reconnaître la position de tir qui nous était assignée, à l'est de Somme-Suippes, à environ 8 kilomètres des lignes ; le capitaine nous apprenait alors que nous mettrions nos pièces en batterie le soir même et qu'il faudrait faire diligence car une importante attaque ennemie était attendue d'un moment à l'autre.

A la nuit tombante nous installions nos pièces comme convenu ; cette fois-ci ma section n'était pas favorisée en tant que position ; tandis que la deuxième se mettait en batterie dans un

emplacement préparé à l'avance et disposait de deux excellentes sapes, profondes de plus de 20 mètres, la mienne se plaçait à découvert, sans le moindre abri, à environ 100 mètres à droite de l'autre section.

Les huit premiers jours de notre présence s'écoulaient dans un calme extraordinaire, anormal même et recherché par les boches qui comptaient, en opérant ainsi, endormir notre défiance à leur égard pour nous mieux surprendre : pas un seul obus, ni aucun avion ne venaient troubler notre quiétude ; de notre côté silence semblable bien que le terrain fût farci d'artillerie ; nous ne tirions même pas pour régler les pièces, le premier coup ne devant partir que lorsque les boches auraient découvert leur jeu.

A environ 1200 mètres en arrière de nous, un groupe de 105 venait se mettre en position ; ces pièces n'ayant pas une portée suffisante pour tirer de là sur les premières lignes actuelles, ne devaient donc ouvrir le feu qu'au cas où l'ennemi réussirait à avancer ; aussi comptions-nous, avec raison, sur ce groupe, qui, par son silence ou sa mise en action, serait pour nous le meilleur baromètre de l'attaque et nous tiendrait au courant de la situation.

Comme à Autheuil-en-Valois, nous allions à l'arrière reconnaître l'emplacement d'une position de repli et nos tracteurs étaient groupés à 800 mètres environ en arrière de la batterie, prêts à venir enlever les pièces, le cas échéant.

A la popote, nous tuions la longueur des journées par de paisibles parties de bridge que l'imminence du danger ne troublait en aucune façon.

Nous fêtions le 14 juillet fort convenablement ; les boches espéraient sans doute que les copieuses libations auxquelles nous nous livrerions, à cette occasion, nous enlèveraient une grande partie de nos moyens, car ils décidaient d'effectuer leur attaque ce soir-là ; mais notre commandement en avait vent à la dernière minute et prenait immédiatement les devants ; à 23 heures 30 nous recevions l'ordre de nous préparer à tirer, un quart d'heure après nous commençons le feu toutes nos batteries ensemble ce qui faisait déjà un beau bruit. A minuit, heure prévue, l'artillerie allemande déclenchait le tir de toutes ses pièces : alors un vacarme infernal, assourdissant comme je n'en avais jamais entendu jusque là, ne cessa de tonner jusqu'à six heures du matin ; la canonnade était si formidable que j'étais obligé de crier à tue-tête pour me faire entendre des hommes de ma pièce. Le premier obus boche qui, dès le début du tir, venait tomber dans nos parages, explosait exactement au milieu de la batterie, entre les deux sections : cela ne faisait présager rien de bon pour le restant de la nuit. Fort heureusement il s'agissait, en l'occurrence, d'un coup isolé ; les boches ayant la bonne idée de rectifier leur tir, jusqu'au matin, avec une régularité chronométrique, tous leurs

obus allaient éclater 100 mètres en arrière de nos pièces, sans nous faire aucun mal.

A 5 heures du matin un coup de téléphone nous prévenait que l'infanterie allemande, sortant de ses tranchées, se portait à l'attaque des nôtres. Passerait-elle ? Nous savions que quelques minutes avant le bombardement nos fantassins avaient évacué par ordre une bande de terrain, profonde de 3 kilomètres, sur laquelle nos pièces de campagne exécutaient un tir de barrage roulant ; nos boches avançaient dans nos premières lignes sans rencontrer âme qui vive mais ils éprouvaient par contre, des pertes effroyables ; quant à nous, tirant sans arrêt, nous écoutions anxieusement si le groupe de 105 ouvrait le feu ; à 9 heures du matin ses pièces étaient encore muettes, tout allait bien !

A partir de 6 heures l'intensité du bombardement diminuait progressivement ; à 10 heures nous cessions de tirer et tout rentrait dans le silence peu après.

Les boches n'avaient pu gagner un seul mètre de terrain au-delà de la limite fixée par le général Gouraud, notre commandant d'Armée ; ils venaient de subir, au cours de la nuit écoulée, un échec sanglant dont ils ne devaient plus se relever. Nous étions d'autant plus heureux du résultat obtenu que nous n'avions pas, à la batterie, une seule victime du bombardement, ou plutôt si, il y en avait une : un jeune poulet, que nos cuisiniers élevaient soigneusement, avait eu la tête tranchée par un éclat ; nous pouvions du moins nous consoler de sa perte en le mangeant joyeusement au premier repas de la journée. La déception ressentie par les boches à la suite de cet échec devait être terrible, car ils comptaient fermement arriver à Châlons-sur-Marne le soir même ; à cet effet, ils avaient livré toute la zone arrière à un marmitage en règle : notre échelon, pourtant situé à 18 kilomètres des lignes, se voyait dans l'obligation de se déplacer dans la matinée ; quatre automobiles étaient déjà mises hors de service par le bombardement, pour une fois les poilus de l'échelon avaient reçu plus d'obus que nous ! Châlons, également, était copieusement arrosé, ainsi que Paris où la Bertha et les avions avaient prodigué sans compter les projectiles.

Les trois jours suivants nous exécutions encore quelques tirs locaux sans importance puis, le 18, le général Mangin déclenchait son heureuse offensive de l'Aisne dont le succès, par contrecoup, enlevait définitivement aux boches l'initiative des opérations, aussi bien en Champagne que sur les autres parties du front de bataille.

Le 19, de bon matin, nous quittions la position et allions cantonner dans les baraquements du camp d'aviation de la Cheppe ; malheureusement des « saucisses boches » voyaient tout le mouvement occasionné par notre arrivée et, à la nuit, profitant d'un clair de lune des plus favorables, deux avions venaient survoler le camp et lâchaient une douzaine de bombes qui tombaient entre

les baraques ; l'une d'elles éclatait si près du baraquement où j'étais couché que le cadre de bois recouvert de toile transparente qui tenait lieu de fenêtre, tombait sur ma couchette avec fracas.

Nous nous levions en toute hâte et sortions des baraquements en prenant le soin de nous camoufler prudemment sous les arbres bordant la Cheppe ; de là, nous pouvions voir tout à notre aise évoluer à faible hauteur les avions qui, malgré le plus clair des clairs de lune, envoyaient encore des fusées éclairantes illuminant toute la campagne.

Comme nous ne disposions d'aucune tranchée pour nous abriter au moins des éclats, je partais, au pas de gymnastique, à travers champs en compagnie de Lévy ; nous nous arrêtons, à environ 500 mètres du camp, dans un champ de blé et, abrités sous une machine agricole, nous attendions tranquillement (?) le lever du jour tandis que, sans arrêt, les avions, allant ou revenant de Châlons, passaient et repassaient au-dessus de nos têtes. Au cours de cette nuit à émotions un homme du 3<sup>ème</sup> groupe était tué dans le camp et quelques uns blessés.

Au matin nous quittions cet endroit si peu hospitalier et allions camper au milieu d'un bois, à cinq kilomètres plus en arrière ; nous y restions huit jours, jouissant de toute la tranquillité désirable. La nuit les avions boches passaient bien dans la région mais comme ils ne se doutaient pas de notre présence en ces lieux, nous ne recevions jamais rien si ce n'est, toutefois, quelques balles perdues de mitrailleuses qu'un aviateur contrariant tirait, à tout hasard, dans le bois, au retour d'expédition.

Pendant ce repos nous nous livrions, avec succès, à de fructueuses cueillettes d'escargots, tandis que Lemétayer, le Nemrod de la popote, tuait deux lièvres dont nous nous régaliions. Une fois nous organisions même une battue au sanglier sur les dires d'un camarade qui certifiait en avoir vus dans les bois, mais nous rentrions bredouilles.

Le 27 à 9 heures du soir nous quittions la région et nous nous remettions en route par une pluie torrentielle ; en traversant Châlons-sur-Marne, nous croisions des civils qui rentraient à leur domicile après avoir passé la nuit dans des carrières, situées à la sortie sud de Châlons, qui constituaient d'excellents abris : depuis que la ville était si fortement bombardée plus aucun habitant ne restait, la nuit, à son domicile, car même les caves des maisons ne résistaient pas aux lourds projectiles envoyés par les boches à profusion. Dans l'après-midi nous arrivions à Mœurs (Marne) pour y rester, soi-disant, quelques jours ; le lendemain matin, nullement surpris, nous en repartions. Nous roulions, de nouveau, toute la journée sur le théâtre des opérations de la première victoire de la Marne et le soir, vers 18 heures, nous nous arrêtons à Jouarre (Seine-et-Marne) après avoir entendu siffler

les marmites à Coulommiers qu'une pièce à longue portée bombardait depuis quelque temps.

Le lendemain matin nous reprenions la marche ; nous nous trouvions, dès le départ, en pleine zone arrière de la victorieuse offensive franco-américaine : l'activité de la bataille se manifestait tout au long des routes par d'interminables convois de ravitaillement d'artillerie et aussi, malheureusement, de nombreuses voitures sanitaires pleines de blessés. Au cours de cette étape, une épidémie étrange se déclarait à la batterie : tout homme atteint était pris subitement d'une fièvre intense et ne pouvait, deux heures après, bouger ni bras ni jambes. Cette épidémie se développait avec une telle rapidité, que le soir en arrivant à Mortefontaine (Aisne), terminus de l'étape, une quarantaine de poilus étaient sur le flanc et le lendemain ce chiffre était doublé.

De tous les sous-officiers de la batterie j'étais le seul avec Lévy à y échapper, quant aux officiers, tous y passaient, les uns après les autres, sans rémission. Cette maladie disparaissait au bout d'un mois sans qu'aucun cas mortel ne se soit produit à la batterie et cependant c'était la même qui, sous le nom de grippe espagnole faisait, quelque temps plus tard, d'innombrables victimes parmi la population civile de tous les pays d'Europe.

De la Cheppe, les hommes de ma pièce avaient emmené, comme souvenir, six petits canards qui allaient glorieusement faire, en notre compagnie, une partie de la campagne - la plus brillante - pour finir ensuite misérablement, sans gloire mais non sans profit pour notre estomac, à la casserole !

Le 30 juillet après-midi le capitaine Gélinier et Bardol étant malades, je partais en auto avec le lieutenant Maistret à la recherche d'une position ; nous traversions la forêt de Villers-Cotterêts, Longpont, Villers-Hélon et nous arrêtions peu après ce village. Les boches avaient été chassés de cette région deux jours auparavant, aussi le terrain présentait-il un aspect peu agréable : près de l'emplacement sur lequel notre choix s'arrêtait pour l'installation des pièces, une centaine de cadavres français et boches, que l'on n'avait pas encore pu inhumer, étaient étendus pêle-mêle dans un champ ; les nôtres étaient, en grande partie, des Sénégalais qui avaient fourni le première vague d'assaut.

Pendant la reconnaissance les boches exécutaient sur la région un tir de harcèlement de quelques obus dont l'un mettait à mal notre voiture sans cependant l'immobiliser complètement.

De retour à la batterie nous apprenions qu'en raison de l'insuffisance de personnel deux pièces seulement iraient se mettre en position de tir pendant que les deux autres resteraient à l'échelon ; ma pièce était la plus éprouvée par la grippe, presque tous les hommes l'avaient attrapée, ceux de la 4<sup>ème</sup> également.

A minuit les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> pièces, avec tout ce que la batterie avait encore de valides, quittaient l'échelon pour gagner le nouvel emplacement ; nous n'arrivions au point désigné que tard dans la matinée à cause du mauvais état des routes ; à Longpont nous avions même failli être arrêtés complètement : un pont de chemin de fer, que les boches avaient fait sauter en se retirant, avait bien été reconstruit hâtivement par le génie, mais il n'était guère plus large que l'empâtement de nos pièces (3m70) et nous n'arrivions à le franchir qu'en prenant d'extrêmes précautions. Ce retard nous valait du moins l'avantage d'esquiver un marmitage que les boches exécutaient quelques minutes avant notre arrivée sur la position que nous allions occuper.

Nous installions les pièces aussitôt et commençons à tirer dans la journée ; à 15 heures les boches nous bombardaient, de nouveau, sans causer de dégâts.

A proximité de nos pièces se trouvait une de ces carrières qui abondent dans la région de Soissons ; celle-là était immense et d'aucuns racontaient qu'au cours d'un récent recul ennemi, un tank français était venu se placer à son unique entrée et avait ainsi permis de capturer tous ses occupants : de nombreux boches et une grande quantité de chevaux.

Le 3 août nous exécutons de bonne heure une préparation d'artillerie, suivie, dans la matinée, par une attaque de notre infanterie qui réussissait brillamment.

A partir de midi nous avons le plaisir de voir défilier devant nous, en longs convois, tous nos services arrières (voitures médicales, ravitaillement, etc.) suivant la progression ; les « saucisses » tirées par leur tracteur avançaient également. C'était, pour nous, un joyeux spectacle qui nous surprenait d'autant plus agréablement que nous n'y étions guère accoutumés, ni même préparés ; il ne faut pas oublier, en effet, que seulement quinze jours plus tôt nous n'entendions parler que de retraites possibles et de positions de repli. Aussi était-ce avec une joie sincère que nous recevions l'ordre, dans l'après midi de mettre nos pièces en position de route en vue de nous porter en avant sur un terrain occupé le matin encore par l'ennemi.

Une batterie du 3<sup>ème</sup> groupe en position à proximité de la nôtre recevait ce soir-là une visite d'avions boches pendant qu'elle faisait, comme nous, ses préparatifs de départ : une bombe lâchée par l'avion tombait en pleine batterie tuant d'un coup une dizaine de poilus dont Damour, le sous-officier venu en renfort en même temps que moi au 87<sup>ème</sup> d'artillerie.

A 20 heures nos deux pièces étaient prêtes à partir ; depuis le matin la pluie tombait sans répit détrempant les routes rendues déjà presque impraticables par les trous d'obus qui y pullulaient tout au long. Une heure après nous démarrions dans la nuit ; nous n'avancions qu'avec beaucoup de peine car les routes, en plus de leur mauvais état, étaient encombrées par des convois de toutes sortes et nous ne devions, sous aucun prétexte, quitter le milieu de la chaussée sous peine de voir nos lourdes pièces glisser irrémédiablement dans le fossé ; c'est ce qui arrivait à la 2<sup>ème</sup> pièce moins d'un kilomètre après le départ : à un endroit où la route était particulièrement abimée, elle dérapait jusque sur le bas-côté et s'y embourbait tant et si bien qu'il fallait attendre le lever du jour pour la sortir de là.

Ma pièce continuait d'avancer sous la pluie avec mille difficultés ; tous les 100 mètres nous devions nous arrêter, décrocher la pièce du tracteur, la raccrocher pour la tirer plus à droite ou plus à gauche, soit pour éviter un trou d'obus, soit pour la maintenir continuellement sur le terrain ferme du milieu de la chaussée. La nuit obscure, d'où nous venaient tous ces ennuis, nous rendait service, par ailleurs, en nous cachant certainement la vue d'horribles tableaux décelés par des odeurs cadavériques si forte qu'il nous fallait, par moments, appliquer le mouchoir sur le nez et la bouche pour pouvoir passer sans être asphyxiés : le masque contre les gaz n'était pas de trop dans de semblables circonstances !

A 5 heures du matin nous arrivions à Muret-Crouettes, petit village à cheval sur les bords de la Crise ; bien que ce point ne fût qu'à une douzaine de kilomètres de notre position antérieure, il nous avait fallu toute la nuit pour parcourir cette distance et cela

sans prendre une minute de repos au cours de la marche. En arrivant le chauffeur du tracteur qui avait amené la pièce tombait malade de la grippe et devait être immédiatement évacué vers l'arrière ; un deuxième chauffeur prenait sa place et repartait avec le tracteur à l'ancienne position pour aider au dépannage de la pièce embourbée. Aidé de l'autre voiture il menait à bien l'opération et la pièce rejoignait dans la matinée.

Le village de Muret-Crouettes était encore habité par quelques civils que notre avance avait délivrés après deux mois passés en compagnie des boches ; ils ne se félicitaient d'ailleurs guère de leur fréquentation : pendant la courte occupation les hommes, pour la plupart des vieillards, devaient creuser des tranchées, tandis que les femmes avaient à ramasser, chaque jour, une certaine quantité de feuilles d'orties que les boches envoyaient chez eux pour les transformer en toile-ersatz.

En haut du village se trouvait un superbe château - classé même, comme monument historique - que Guillaume II avait honoré ( ? ) de sa présence pendant 48 heures, quelques jours avant notre arrivée ; sans doute en témoignage de reconnaissance ses soldats l'avaient fait sauter à la dynamite en évacuant le pays ; il n'en restait plus qu'un amas de ruines.

Les civils nous apprenaient que le moral de l'ennemi était au plus bas, ce qui ne nous surprenait pas trop étant donné la marche des événements ; ils nous annonçaient, en outre, que le soldat boche était mal nourri et devait se contenter, le plus souvent, d'un hareng salé pour sa journée.

Ces encourageantes nouvelles étaient confirmées par les reculs successifs qu'effectuaient les boches depuis quelques jours. Il ne faut cependant pas s'imaginer que notre marche en avant était une promenade de santé et que nous ne rencontrions de la part de l'ennemi aucune résistance sérieuse ; bien au contraire, là où il jugeait nécessaire d'arrêter notre avance, il s'accrochait désespérément au terrain et ne l'abandonnait qu'à la dernière extrémité, après de sévères combats.

Nous mettions les pièces en position de tir à proximité du village et recevions, dans la journée, un petit renfort de six engagés volontaires de la classe 1919, les premiers de cette classe arrivant au front.

Le surlendemain - 6 août - nous recevions l'ordre de partir et quittions la position sans avoir tiré un seul obus ; c'est l'unique fois que le fait se produisait au cours de la campagne. Pendant que nous faisons nos préparatifs de départ un avion boche venait survoler la batterie mais nos vigilants artilleurs de la D.C.A (Défense contre avions) le canardaient de si près qu'il retournait chez lui encore plus vite qu'il n'était venu, sans avoir pu mettre à exécution ses noirs desseins.

Nous reprenions, à l'envers, la route que j'avais trouvée longue à parcourir à l'aller ; nous voyions tout le long du chemin des équipes de territoriaux s'occuper au déblaiement d'un terrain où étaient éparpillées les innombrables épaves habituelles des champs de bataille ; des tanks de toutes dimensions étaient immobilisés dans les champs, en panne depuis la récente attaque, la plupart blessés à mort par les obus arrivés de plein fouet dans leur armature. Un peu partout des tombes fraîchement creusées, formant par endroits - notamment à Hartennes où la bataille avait fait rage - de véritables cimetières, rappelaient l'âpreté de la lutte ; cependant de loin en loin se trouvaient encore des cadavres sans sépulture, sur lesquels les brancardiers avaient jeté à la hâte, un peu de chlore.

Nous repassions à Villers-Cotterêts et à Longpont ; en traversant l'imposante forêt de Villers-Cotterêts nous pouvions voir des arbres immenses et des bosquets touffus dont le feuillage avait littéralement changé de couleur, passant en deux jours, du vert le plus beau au jaune le plus pâle, sous l'action de l'ypérite.

A minuit nous arrivions à Crépy-en-Valois où nous attendaient les deux autres pièces de la batterie ; quelques jours auparavant nous n'aurions pas pu nous arrêter là sans courir de gros risques : toutes les nuits la ville était terriblement marmitée par les avions qui venaient en particulier pour la gare dont le mouvement était très important. Crépy-en-Valois qui se trouvait avant le recul des boches à environ 25 kilomètres des lignes, peut être classée parmi les agglomérations de l'arrière front ayant le plus souffert par le seul fait des bombardements aériens.

Depuis que les boches battaient en retraite la paix régnait sur la ville et nous y passions une fort bonne nuit.

Au petit jour nous nous remettions en marche vers le nord et, après avoir roulé toute la journée, nous nous arrêtons le soir dans un village situé aux environs de Breteuil où nous couchions.

Le lendemain matin - 8 août - sans perdre une minute, nous allions mettre nos pièces en position de tir à Crèvecoeur-le-Petit (Somme) à 6 kilomètres au sud de Montdidier, encore occupé par l'ennemi.

Ce même jour une attaque franco-britannique, favorisée par un épais brouillard, se déclenchait, sans bombardement préalable, de Montdidier jusqu'au nord d'Amiens ; sur tout le front d'attaque la surprise était complète ; nos troupes et celles de nos alliés, précédées d'une armée de tanks, avançaient d'un seul bond de 15 kilomètres : pour la seconde fois depuis le 18 juillet, le front allemand était enfoncé.

Le lendemain, à 17 heures, nous attaquions à notre tour avec succès : après un bombardement bref mais violent nos fantassins partaient à l'assaut malgré l'heure tardive et repoussaient l'ennemi de plus de dix kilomètres ; Montdidier était repris au cours de cette attaque et dépassé de loin, un nombre élevé de prisonniers et un important butin restait entre nos mains.

Dans l'après-midi je partais avec le capitaine Gélénier reconnaître une position ; nous traversions successivement Tricot, Le Ployron, Le Frétoy et Vaux. Dans tous ces villages - évacués seulement dans la nuit par les boches - la bataille était à peine terminée : nous avons encore le plaisir de voir, à notre passage, des soldats boches, cachés dans les caves, se rendre à nos poilus. Le génie s'employait activement à déblayer les routes ou à combler les trous d'obus pour permettre à l'artillerie lourde de passer rapidement : cette fois-ci nous avons nettement l'impression de faire, enfin, la guerre de poursuite que l'on nous avait si souvent promise. Le capitaine choisissait pour les pièces un emplacement situé à l'est du château de Vaux et nous retournions ensuite à la batterie.

A 20 heures les 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> pièces partaient seules à la nouvelle position, ma section restant momentanément là ; comme j'avais reconnu l'emplacement j'allais avec les autres pièces pour les conduire à destination.

Des convois sans fin limitaient notre vitesse car nous étions obligés de prendre rang dans la file et suivre l'allure générale ; quant à doubler la colonne il n'y fallait pas songer, la route aurait été vite embouteillée et tout le trafic interrompu : le plus sage était donc de prendre son mal en patience et de suivre le petit train-train. La marche dans ces conditions présentait cependant quelques dangers ; des avions - amis et ennemis - sil-

lonnaient les airs dans la nuit et à tout moment un boche pouvait, en lançant une fusée, apercevoir le mouvement et nous bombarder copieusement à son aise : des éclatements assez proches et répétés que nous entendions tout le long du trajet n'étaient guère faits pour calmer nos appréhensions.

A 23 heures nous traversions Le Frétoy et allions arriver peu après à l'emplacement désigné, quand, au beau milieu du village, le motocycliste du régiment nous rejoignait et apportait l'ordre de faire demi-tour et de regagner l'ancienne position.

Pour replacer nos pièces dans la bonne direction nous n'avions qu'une solution possible : arrêter nettement la circulation et faire tourner nos pièces sur place en utilisant les tracteurs ; nous ne pouvions pas, en effet, nous engager dans des routes transversales dont nous n'avions pas reconnu à l'avance la praticabilité et où nos lourdes pièces se seraient certainement embourbées. La manœuvre devait être faite rapidement mais non sans prendre de grandes précautions car si les pièces en dérapant venaient à glisser sur le bas côté c'était l'embouteillage certain : plus aucune voiture n'aurait pu passer de quelques heures et ce n'était certainement pas le moment de suspendre la circulation !

Nous avons la chance de trouver à proximité un chemin de traverse, offrant quelques garanties de sécurité, où nous engageons prudemment nos pièces pour les tirer ensuite vers l'arrière et les ramener ainsi sur la route, dans la bonne direction. Cette manœuvre ne s'achevait pas sans qu'un avion boche soit venu jeter quelques bombes sur le village ; nous étions assez heureux de trouver, juste en bordure de la route, des tranchées que les boches avaient eu le bon esprit de creuser et qui nous permettaient d'attendre tranquillement la fin du marmitage ; dans le fond de ces tranchées se trouvaient quelques cadavres de soldats ennemis, tués la veille, mais notre préoccupation de sortir rapidement de ce coin était si grande que nous ne prêtions aucune attention à leur présence.

Un peu après nous pouvions repartir et arrivions à 2 heures du matin à l'ancienne position qui, elle aussi, avait reçu la visite des aviateurs boches pendant notre courte absence. Au lever du jour, la batterie au complet se dirigeait vers l'arrière.

A 6 heures du matin nous nous arrêtons au milieu d'un bois situé à proximité de St-Just-en-Chaussée ; nous y passons deux jours, cachés aux regards indiscrets des « Gothas » par l'épais feuillage des grands arbres.

Tandis qu'il était fortement question pour la batterie d'effectuer un déplacement en Lorraine, nous allions le 3<sup>ème</sup> jour à la recherche d'une position entre les villages de Piennes et de Faverolles c'est-à-dire dans la région que nous venions de quitter. L'emplacement était d'autant plus vite arrêté que nous n'avions pas le choix : il fallait installer la batterie dans une vaste

pleine de champs incultes, où pas un arbre ne se profilait à 3 kilomètres à la ronde : avec la chaleur habituelle d'un mois d'août qui se respecte, le séjour promettait d'y être plaisant !

Dans l'après midi les pièces venaient se placer à la position qui leur était assignée : un intervalle de 300 mètres environ les séparaient l'une de l'autre ce qui donnait un énorme front de batterie de près d'un kilomètre. Ma pièce disposait d'une excellente sape boche - ancien central téléphonique - profonde d'une vingtaine de mètres où nous pourrions dormir sur nos deux oreilles ; encore fallait-il avoir la prudence, avant d'occuper les anciens abris boches, de s'assurer s'ils n'étaient pas minés, comme le cas se présentait plusieurs fois au cours de notre avance.

Les trois premières nuits que nous passions là, les avions venaient bombarder la région mais sans nous causer de dommages.

Le plus mauvais pour nous à cette position était la chaleur torride qu'il nous fallait supporter toute la journée et pourtant nous n'étions pas les plus à plaindre dans cette aventure : nos canards, en effet, souffraient là silencieusement et regrettaient certainement la ferme tranquille et fraîche de la Cheppe qui les avait vu naître ; pour trouver un peu d'ombre dans ce désert, et partant de fraîcheur, ils se glissaient sous le camouflage de la pièce dès que le soleil commençait à nous gratifier trop généreusement de ses rayons et n'en démarraient qu'à la nuit tombante pour aller faire un tour de promenade dans les champs voisins. Cependant il nous arrivait fréquemment, au cours de la journée, d'avoir à effectuer un tir en vitesse, alors, chaque fois, le premier coup surprenait les canards encore à l'abri sous la pièce ; ils ne s'en émotionnaient pas outre mesure mais ils partaient tout de même clopin-clopat, dans un coin moins bruyant, pour s'y réfugier ensuite, de nouveau, aussitôt le tir terminé.

Depuis quatre ans que duraient les hostilités nous n'avions pas eu souvent l'occasion de constater la puissance destructive de nos engins de guerre ; à cette position nous pouvions le faire tout à notre aise et la comparaison avec les effets de l'artillerie ennemie ressortait nettement à notre avantage ; le village de Piennes, aux lisières duquel nos pièces étaient en batterie, avait subi un bombardement effectué exclusivement avec du matériel Filloux et était démoli au point que pas une maison ne restait intacte.

Tout autour de la position, nos pièces de gros calibre avaient creusé d'énormes entonnoirs, tandis que nos obus fouilleurs, au travail uniquement souterrain, avaient irrémédiablement soulevé la terre par larges places, mettant à mal les sapes les plus profondes.

Nous nous trouvions à cette position à plus de huit kilomètres des lignes, il était donc à prévoir que nous n'y resterions pas longtemps.

Le 16 août nous apprenions, en effet, que ma section allait se porter en avant de quelques kilomètres.

Dans l'après-midi j'allais avec le capitaine à la recherche d'une position dans les environs du village de Bus ; à cette époque les boches occupaient encore Tilloloy, ils étaient donc à moins de 3 kilomètres de Bus.

Après avoir cherché pendant un moment, au milieu d'un vacarme épouvantable de notre artillerie effectuant une préparation d'attaque, le capitaine décidait de placer la section dans un petit boqueteau situé à droite et en avant du village ; nous retournions ensuite à l'ancienne position où, pendant notre absence, les deux pièces avaient été préparées pour le départ.

A 2 heures du matin j'en repartais emmenant les deux pièces à leur nouvel emplacement ; jusqu'à Bus la marche s'effectuait sans incident notable, mais en traversant le village les boches saluaient notre arrivée d'une salve d'obus de 77 dont l'un éclatait à moins de dix mètres du premier tracteur.

Nous accélérions l'allure et arrivions peu après à la position choisie, où nous commençons aussitôt la mise en batterie ; en même temps, je désignais quelques poilus pour creuser un boyau car il n'y avait pas le moindre abri dans les parages et les trous d'obus récents, encore tout noirs de fumée, prouvaient que le coin n'était pas oublié des boches. Ces derniers exécutaient, d'ailleurs, de temps à autre des tirs d'arrosage assez inquiétants qui incitaient les poilus à mettre quelque ardeur à l'accomplissement de leur tâche ; à la tombée de la nuit le boyau avait une profondeur suffisante pour protéger efficacement des éclats.

Je m'endormais profondément, si profondément même que je n'entendais pas éclater, pendant mon sommeil, un obus de 280, qui creusait à moins de 50 mètres de là, un trou des plus respectables.

Au lever du jour nous faisons notre premier tir à peu près à bout de portée, sur la gare d'Ecuvilly sise à 17 kilomètres de nos pièces. Les jours suivants nous aménagions les abris et finissions par être parfaitement installés. J'allais, à temps perdu, rendre visite à Lévy dont l'observatoire, situé sur une butte, près de Boulogne-le-Grasse, se trouvait à 1200 mètres environ de la batterie. En avant de nos pièces s'étendait le bois de Tilloloy que les boches venaient de lâcher récemment et dans lequel se trouvait un de leurs plus importants dépôts de munitions, comprenant - disaient-ils - près de 120 000 projectiles de tous calibres ; aussi l'artillerie boche s'acharnait-elle à tirer toute la journée dans le bois avec l'espoir de faire sauter le dépôt : malgré sa ténacité elle n'y parvenait pas.

Nous avons la satisfaction de voir également dans ce bois de nombreux canons de différents calibres que, dans sa retraite précipitée, l'ennemi n'avait pu emmener à temps.

Vers le 24, la deuxième section de la batterie nous rejoignait et se mettait en position de tir dans le village ; elle trouvait le secteur beaucoup plus calme que nous l'avions eu à notre arrivée, huit jours avant, car, peu ou prou, les boches lâchaient du terrain tous les jours sous la pression continuelle de nos troupes.

Pendant trois jours nous exécutions des tirs importants puis, sur une énergique attaque de notre infanterie, les boches reculaient largement de nouveau. Une fois de plus nous avons le plaisir de voir défiler vers l'avant nos services arrière tandis que nos « saucisses » nous dépassaient et partaient à la recherche des « Fritz ». Nous ne moisissions pas, d'ailleurs, non plus, dans ce coin, nous mettions nos pièces en position de route le 28 août et le lendemain à midi nous repartions vers l'avant tous contents de l'heureuse tournure des opérations et persuadés que cette fois nous tenions enfin le bon bout.

Nous devions aller mettre nos pièces en batterie au sud-est de Candor (Somme) ; le capitaine Gélénier précédait de peu notre convoi et reconnaissait hâtivement la position à occuper.

Tout le long de notre marche nous avions sous les yeux un vrai spectacle de désolation : d'abord, nous passions par des points où le front s'était stabilisé pendant trois ans, jusqu'au recul boche du printemps 1917, ce qui était une raison suffisante pour que la campagne ne soit guère riante ; ensuite, au cours des dernières opérations les boches avaient, en partant, détruit systématiquement tout ce qui restait debout : les routes et les ponts avaient sauté sous l'effet de la dynamite, les arbres étaient sciés et couchés en travers des routes. Nous passions successivement par Conchy-les-Pots, Roye-les-Matz, Lassigny et La Potière ; à Lassigny plus un pan de mur ne restait debout, ce gros bourg, jadis si florissant, était dans un état de dévastation indescriptible, approchant de beaucoup celui de Souchez ; en outre, 48 heures avant notre passage, 120 avions français étaient venus écraser Lassigny de leurs bombes : celles-ci n'avaient d'ailleurs retourné que des ruines.

Après La Potière nous trouvions la route coupée par un énorme entonnoir de mine que les boches avaient fait exploser en se retirant ; nous pouvions néanmoins passer car le génie, qui suivait nos fantassins pas à pas, avait déjà construit dans le bois un chemin parallèle à celui défoncé.

A l'entrée de Candor une mine encore plus forte avait englouti non seulement la route, mais encore les maisons qui la bordaient ; un important travail de déblaiement et de terrassement était nécessaire et toute circulation était interrompue avant qu'il soit effectué. Heureusement pour nous la chaleur et la sécheresse des derniers jours avaient durci le terrain, si bien que nous pouvions engager les pièces à travers champs sans risquer de nous embourber ; nous devions cependant construire, à certains endroits se trouvant en contrebas, des ponts de rondins. Après divers incidents de marche nous arrivions à la position choisie, voisine de la ferme du Sanglier.

Nous étions les artilleurs les plus avancés du secteur, les batteries de 75 que nous avions dépassées en venant, se trouvaient à près d'un kilomètre en arrière de nous et les boches, tenant toujours le village de Catigny, étaient à moins de 1500 mètres de nos pièces. Pendant notre marche à travers champs, leurs « drachens » nous voyaient parfaitement et cependant nous n'étions pas marmités mais ne perdions rien pour attendre !

Peu après notre arrivée la pluie se mettait à tomber et la nuit nous surprenait avant que nous ayons eu le temps de commencer le

moindre travail de terrassement ; comme nous n'avions pas d'abri, nous nous couchions sous la pièce, espérant prendre un bon sommeil réparateur des fatigues de la journée, mais les boches se chargeaient de nous tenir éveillés : à 22 heures ils commençaient, à notre intention, un bombardement violent qu'ils prolongeaient jusqu'au jour. Le terrain légèrement accidenté ne leur avait pas permis de voir, exactement, où nous nous arrêtions définitivement ; en venant nous avions laissé, à notre droite, un bois d'une grande étendue, bien connu des boches puisqu'ils y étaient encore la veille, et nous avions mis les pièces en batterie dans un champ de pommiers abrité de la vue des observateurs ennemis par un repli de terrain.

Les boches nous croyaient certainement en position dans le bois qu'ils fouillaient toute la nuit de leurs obus ; pendant tout le marmitage, les projectiles passaient au-dessus de nos têtes et allaient tomber à deux cents mètres en arrière ; nous n'en étions pas pour cela plus joyeux, car, d'un moment à l'autre, l'ennemi pouvait raccourcir son tir et nous causer alors des pertes d'autant plus grandes que nous n'avions pas d'abri à notre disposition.

Cependant nos craintes ne se réalisaient pas, les boches cessaient le feu au lever du jour qui arrivait sans qu'aucun poilu des équipés de pièces soit touché ; malheureusement il n'en était pas de même pour ceux qui s'étaient arrêtés dans le bois : notre brigadier de tir - Seize - et le chauffeur de la camionnette téléphonique - Dalmas - étaient tués par un des premiers obus qui éclatait exactement sous la camionnette dans laquelle ils dormaient, tandis que le cuisinier des officiers - Loiseau - recevait, du même obus, un éclat qui lui fracassait le bras. Dans la journée nos brancardiers enlevaient les corps horriblement déchiquetés des deux tués et les emportaient à Lassigny où l'on procédait immédiatement à leur inhumation.

Encouragés au travail par les émotions de la nuit, les poilus se mettaient, dès les premières lueurs du jour, à creuser activement des tranchées mais là encore nous éprouvions une déception : à un mètre de profondeur l'eau apparaissait et inondait le boyau ; nous n'avions donc plus d'autres ressources que d'attendre un recul des boches ou d'espérer, tout au moins, qu'il ne recommencent point leur bombardement de la veille, mais nous étions si près des lignes ! Nous apprenions même que dans la nuit l'ennemi avait tenté un coup de main dans le secteur au cours duquel il avait réussi à s'approcher à moins de 800 mètres de nos pièces pour être ensuite refoulé à ses positions de départ.

Nos canards, que tous ces événements laissaient bien indifférents, se rattrapaient largement des bains de soleil prolongés pris jusqu'alors ; avec une joie faisant plaisir à voir, ils barbotaient toute la journée dans les trous d'obus envahis par l'eau. Ce régime était des plus favorable à leur santé, ils engraisaient à vue d'œil et chacun de nous, avec une sollicitude touchante, sup-

putait, à l'avance, les probabilités d'un rôti prochain et tendre à souhait.

Au premier moment de répit, nos brancardiers venaient enterrer, à l'endroit où ils étaient tombés, trois cadavres de jeunes boches, dont un sous-officier et deux soldats, qui étaient étendus en avant de nos pièces, tués par un obus.

La première journée s'écoulait dans le calme et la nuit suivante nous commencions le feu ; nos observateurs nous signalaient que chaque coup tiré par nos pièces illuminait la campagne jusqu'au postes de première ligne. Aussi n'étions nous pas surpris de voir le lendemain un avion boche évoluer au dessus de nous avec l'intention évidente de découvrir l'emplacement exact de la batterie ; mais nos pièces étaient très bien camouflées sous les pommiers et il est probable que l'avion rentrait chez lui sans pouvoir donner, à notre sujet, de renseignement précis car l'artillerie boche se contentait, par la suite, d'exécuter de temps en temps des tirs d'arrosage de la région où ils nous supposaient être, sans ne jamais nous bombarder particulièrement. Au cours d'un de ces tirs un obus tombait sans éclater dans la fosse de recul de la 3<sup>ème</sup> pièce ; un autre explosait en plein dans un élément de tranchée que notre artificier, Mouty, s'était creusé à proximité des pièces, en vue de s'y abriter, la nuit, des éclats : par bonheur il n'occupait pas son trou quand l'obus arrivait.

L'observatoire de la batterie était installé très avantageusement sur les pentes d'une colline boisée s'élevant à droite de la position et appelée montagne de Lagny ; je m'y rendais deux ou trois fois avec plaisir car on y jouissait d'un coup d'œil superbe : la vue s'étendait au-delà de Noyon et Guiscard et plongeait dans le canal du Nord où passaient nos premières lignes. Il n'était pas rare de voir à cet endroit les boches aller et venir d'un trou à l'autre ; depuis qu'ils battaient en retraite, les tranchées n'existaient pour ainsi dire plus, les fantassins des deux camps se contentaient de creuser des trous individuels juste suffisants pour s'y terrer dans la journée et s'abriter des balles et des éclats.

Nous passions dans cette position une huitaine de jours pendant lesquels nous étions marmités à peu près tous les après-midi ; néanmoins, à part les victimes de la première nuit, personne d'autre n'était touché.

Le 5 septembre une forte attaque de notre part mettait fin à ces bombardements et à nos misères de l'endroit, en faisant reculer l'ennemi d'une dizaine de kilomètres.

Nous mettions aussitôt les pièces en position de route et, à 16 heures, nous nous mettions en marche ; les boches en partant avaient fait sauter les ponts du canal du Nord, à sec à ce moment,

mais en moins de huit heures, le génie les avait remplacés par de solides ponts de bois et nous pouvions passer sans encombre.

Nous traversons les villages de Cattigny et de Campagne, tous deux plus qu'à moitié détruits par notre artillerie, et nous nous arrêtons, en position d'attente, au bois du Chapitre.

Toute la ligne d'horizon était empanachée de gros nuages de fumée s'élevant des villages que les boches brûlaient en se retirant. Nous passons la nuit, couchés à la lisière du bois que l'ennemi occupait le matin même. Le lendemain matin les officiers partant en reconnaissance, nous profitons de ce moment de répit pour aller visiter, le long du canal, les organisations défensives des boches : nous les trouvons tout simplement formidables mais, malgré leur perfection, notre artillerie ne les avait pas moins bouleversées de fond en comble.

Ce qui nous surprenait le plus au cours de cette promenade c'était de voir partout le terrain, antérieurement tenu par les boches, entièrement recouvert d'éclats d'obus tout frais, d'où l'on pouvait en conclure l'énorme quantité de projectiles tirés par nos pièces, en un minimum de temps, le jour de l'attaque : on s'expliquait alors aisément les reculs successifs des boches devant une semblable avalanche de mitraille.

Dans l'après-midi nos officiers revenaient peu satisfaits de leur reconnaissance.

La batterie devait se mettre en position en avant de Guiscard de façon à pouvoir tirer sur le canal Crozat qui se trouvait encore à 17 ou 18 kilomètres de ce point ; pour satisfaire à cette exigence du Général commandant l'artillerie, le lieutenant Maistret, qui remplaçait le capitaine Gélinier en permission, avait dû choisir un emplacement des plus défectueux, situé à moins d'un kilomètre des boches et exposé au tir direct de leurs mitrailleuses.

Naturellement nous n'étions guère emballés par la perspective d'une position aussi défavorable mais nous en prenions néanmoins notre parti et nous préparions à y aller, lorsqu'au dernier moment un contrordre arrêtait notre mouvement : nous apprenions alors, avec une joie que nous ne cherchions pas à dissimuler, que nous étions relevés définitivement du secteur.

Nous passons encore la nuit dans le bois et à 4 heures du matin, le groupe complet partait vers l'arrière et roulait, toute la journée, à bonne allure ; à 19 heures une panne de tracteur immobilisait ma pièce quelques kilomètres avant le terminus de l'étape et loin de tout village, ce qui nous obligeait à passer la nuit à la belle étoile, sur le bord de la route. Or, elles n'étaient pas précisément belles, les étoiles, cette nuit là ; la pluie et le vent faisaient rage et, comme je dormais sur le siège du tracteur, je me réveillais le lendemain trempé jusqu'aux os et transi de froid.

Un tracteur de secours venait nous chercher de bon heure et, sous la pluie battante, nous terminions l'étape sans autre incident ; nous nous arrêtons à Conches, petit village de Seine-et-Marne situé à 2 kilomètres de Lagny.

Dès mon arrivée je changeais de linge des pieds à la tête et pouvais, ensuite, aller me reposer à la popote que les camarades, arrivés avant moi, avaient installée, d'une façon plus que rudimentaire, dans une maison inoccupée du village.

Le 11 septembre le capitaine faisait dire, à l'église de Conches, une messe pour les morts du groupe ; Lévy prêtait son concours comme organiste accompagné de M. et Mme Désévaux qui jouaient respectivement du violon et du violoncelle.

Nous restions 7 jours au cours desquels nous allions un soir faire un banquet soigné à Lagny pour fêter convenablement les récents succès de nos armes : Lévy mettait un tel cœur à la fête qu'il en revenait dans un état voisin d'une ébriété prochaine.

Le 15 au matin nous quitions le pays et prenions la direction de l'Est ; à 16 heures nous arrivions à Maisons-Rouges (Seine-et-Marne). Un peu après l'arrivée le vaguemestre me remettait un télégramme, que j'appréhendais de recevoir depuis déjà quelque temps, m'annonçant le décès de mon père ; ce télégramme, envoyé de Lyon le 10 avait donc mis cinq jours à me parvenir.

Comme il était de règle, j'obtenais une permission de trois jours à titre exceptionnel et partais le même soir.

J'arrivais à la gare de l'Est, à Paris, à minuit, mais je n'étais pas au bout de mes peines : les avions boches bombardaient la ville, je devais rester pendant deux heures dans les couloirs du métro. Je gagnais, ensuite, à pied, la gare de Lyon où une deuxième alerte m'obligeait, encore une fois, à m'abriter dans les sous-sols de la gare : c'était le dernier raid de la campagne qu'effectuaient les avions boches sur Paris. A 5 heures le train m'emportait, enfin, vers Lyon où j'arrivais le soir : mon père était enterré depuis quatre jours.

Le 20 Septembre, je reprenais le train pour le front sans avoir aucune indication du lieu où se trouvait ma batterie. En tenant compte de la direction suivie par mon groupe lors de mon départ, je m'arrêtais d'abord à la gare de Troyes où je n'obtenais pas de renseignement pouvant me guider ; j'allais ensuite à la régulatrice de Conantre, j'y restais deux jours sans en apprendre d'avantage. A tout hasard j'allais à St-Dizier et passais la nuit au camp de la Tambourine, Le lendemain j'étais dirigé sur Ste-Menehould avec le renseignement que je trouverai l'échelon de mon groupe aux environs de la ville ; arrivé à destination, je parvenais, en effet, à retrouver ma batterie à la Grange-aux-Bois, à deux kilomètres de Ste-Menehould.

Les pièces étaient en position en pleine forêt de l'Argonne, au lieu dit La Chalade et une attaque franco-américaine devait se déclencher la nuit même de mon arrivée. Je couchais à l'échelon et effectivement à une heure au matin le bombardement préparatoire commençait formidable et assourdissant : pour une fois, je le voyais de loin ! L'attaque de l'infanterie se déclenchait au lever du jour procurant des gains de terrain très appréciables.

Dans la matinée nous apprenions qu'une heure avant de commencer son tir, la batterie avait subi un fort bombardement par obus à gaz à la suite duquel les lieutenants Maistret, Barriquand, Berl et cinq poilus intoxiqués, devaient être évacués d'urgence sur l'arrière.

Je montais à la position dans l'après-midi avec le ravitaillement, où une agréable surprise m'attendait : le capitaine Gélienier m'annonçait qu'à partir de ce jour, je resterai en permanence au bureau de la batterie, en remplacement du chef Metzger qui, proposé pour aller, sur sa demande, suivre les cours d'élèves-officiers à Fontainebleau, devait prendre ma pièce pendant quelques jours, avant le départ.

Enchanté de cette bonne nouvelle je redescendais à l'échelon où je m'habituais rapidement et sans peine à mon nouveau rôle d'embusqué : je l'étais, en effet, car je n'avais plus guère à craindre l'arrivée des marmites, seuls les avions pouvaient encore venir troubler ma tranquillité. Je roulais, fréquemment, en auto et allais plusieurs fois à Bar-le-Duc, soit pour effectuer des achats de vivres, soit pour toucher la solde.

Le 2 Octobre la batterie se déplaçait pour avancer jusqu'à la Harazée où elle se mettait en position ; quant à l'échelon il restait provisoirement à la Grange-aux-Bois. Nous nous trouvions en plein secteur américain et pouvions nous procurer, à bon compte, auprès de nos alliés, des victuailles et du tabac dont ils étaient abondamment pourvus.

Le 12 Octobre les boches effectuaient un nouveau recul, la batterie suivait le mouvement et allait s'installer en-avant de Lançon. Ces déplacements successifs fatiguaient énormément les servants et le matériel ; les routes étaient défoncées et embouteillées par d'interminables colonnes américaines; en outre l'escarpement du terrain transformait les manœuvres de mise en batterie en manœuvres de force qui duraient, parfois, 48 heures, néanmoins la certitude de la victoire soutenait l'énergie de chacun et le travail se faisait sans rechigner.

Cette fois-ci l'échelon se déplaçait et venait occuper l'ancien emplacement de la batterie à La Harazée. Je profitais de ma présence dans cette région pour aller visiter des points rendus tristement célèbres par l'acharnement des combats qui s'y étaient déroulés. A 700 ou 800 mètres de l'échelon se trouvaient, notamment, les tranchées du Four de Paris et je pouvais, à loisir, visiter les organisations boches, qu'en toute sincérité, je devais reconnaître bien supérieures aux nôtres: dans les tranchées entièrement boisées, de profondes sapes étaient creusées qui offraient aux "Fritz" un refuge assuré en cas de bombardement de notre part. La perfection même de ces travaux ne faisaient, d'ailleurs, que ressortir plus nettement le mérite de nos poilus et celui des Américains pour leur victorieuse avance.

Tous les jours les communiqués étaient attendus avec une impatience que justifiaient les bonnes nouvelles qu'ils nous apportaient maintenant régulièrement; de partout les boches reculaient et la fin des hostilités apparaissait pour un avenir très prochain.

Le 7 novembre l'ennemi battait en retraite dans notre secteur avec une telle rapidité que, pour la première fois, batterie et échelon se rassemblaient pour aller de l'avant. La batterie au complet devait donc cantonner au village du Mort-Homme, mais comme il n'y avait pas suffisamment de place pour tout l'effectif, l'échelon s'arrêtait momentanément à Grandpré; ce chef-lieu de canton, qui, un mois auparavant, seulement, était encore occupé par ses habitants, avait toutes ses maisons démolies par suite des luttes sévères qui s'étaient livrées pour sa possession. Grandpré, par sa situation géographique, était, en effet, une position stratégique de premier ordre et commandait le défilé des forêts de l'Argonne.

Nous n'y couchions qu'une nuit et le lendemain la batterie recevait l'ordre de quitter le secteur et de se rendre dans le bois de Rassicourt, au camp des Pommiers, où devait se rassembler le régiment; nous y restions les 9 et 10 novembre, en position d'attente.

Le 10 à midi, alors que nous faisons un bridge à la popote, un officier venait nous annoncer la nouvelle de l'abdication du kaiser; aussitôt Bardol ne faisait qu'un bond sur la table et dansait sur les cartes une gigue effrénée.

A 21 heures nous quittions le bois et reprenions le marche, nous dirigeant vers la Lorraine; deux heures après une fusillade nourrie et proche nous faisait croire, un moment, à un raid d'avions boches, la colonne s'arrêtait au bord de la route et ne repartait qu'après avoir acquis la certitude qu'aucun avion n'était dans les parages; ce devait être notre dernière émotion de la guerre et le comble c'est que nous apprenions, plus tard, qu'elle avait été provoquée par des soldats américains tirant en l'air des coups de fusils et de revolvers, en signe d'allégresse.

Le 11 Novembre, à six heures du matin, le commandant nous annonçait officiellement la signature de l'armistice et la fin des hostilités à onze heures.

Peu après les cloches de tous les villages se mettaient en branle, nous pavions canons et autos de feuillages et nous continuions la route d'un cœur léger.

De nombreux convois, aux voitures également couvertes de verdure suivaient la même direction que nous car, sans l'armistice, une importante attaque allait se déclencher en Lorraine. Nous marchions toute la journée et arrivions à Yitternes (M-et-M) à deux heures du matin, après avoir roulé pendant vingt neuf heures consécutives mais la joie était si grande que personne ne pensait à se plaindre de la fatigue. Après quelques heures de repos, j'allais avec la camionnette à Nancy où, avec l'argent du boni de l'ordinaire, j'achetais, pour la batterie un nombre respectable de bouteilles de vin vieux, ainsi que force victuailles destinées à fêter, d'une façon convenable, le jour si longtemps attendu.

Les hommes de ma pièce se décidaient, les larmes aux yeux, à couper le cou aux canards, gras et dodus à point : ces braves compagnons d'infortune, en bons patriotes qu'ils furent jusqu'au bout, mirent un point d'honneur à paraître succulents et y réussirent pleinement!

Le 14 nous allions à Chamagne (Vosges) et le surlendemain à Charmes (Vosges) où la batterie s'installait en cantonnement de repos, le premier repos méritant ce nom, que nous allions prendre depuis plus de quatre ans; on peut s'imaginer facilement la joie que nous éprouvions tous à l'idée de la fin d'un pareil cauchemar.

Depuis plusieurs semaines mon départ en permission était retardée par l'épidémie de grippe espagnole qui sévissait à Lyon; le 2 Décembre la consigne était, enfin, levée et je pouvais partir le même jour.

Le 16, ma permission terminée, je reprenais le train et arrivais à Charmes le surlendemain à deux heures du matin. J'allais au cantonnement mais n'y trouvais plus personne: la batterie avait quitté Charmes l'avant-veille, sans laisser d'adresse.

Je passais à Lunéville où se trouvait le centre de ralliement. En cas de déplacement : là encore j'éprouvais une déception, le service de ralliement ayant également déménagé depuis deux jours.

Je rencontrais en ville un canonnier de la batterie - Maurice - qui était comme moi à la recherche du groupe et, de concert avec lui, j'allais à Nancy ; je savais qu'était installée la section de réparations du régiment; je la trouvais, en effet, et m'inquiétais, auprès du bureau, de la direction prise par la batterie. Nous tombions à pic, une camionnette de la section devant se rendre le lendemain à Kreuznach, lieu de cantonnement de l'état-major du colonel du 87<sup>ème</sup> : le chauffeur de la voiture nous donnait rendez-vous pour le lendemain matin à six heures. Nous allions passer la nuit dans les baraquements de la gare de Nancy et le lendemain, à l'heure convenue, nous partions en camionnette, avec la pluie, vers la Bochie.

Nous passions à Château-Salins, brillamment pavoisé aux couleurs françaises et où se dressaient de nombreux arcs de triomphe de verdure - comme d'ailleurs dans toutes les localités lorraines - à Forbach où nous nous arrêtions pour manger un morceau en vitesse.

Quelques kilomètres plus loin nous traversions la nouvelle frontière et entrions en Allemagne: nous passions à Sarrebruck, puis à Kaiser Slautern; à 20 heures n'y voyant plus suffisamment pour reconnaître la bonne route, et étant dans l'impossibilité absolue de nous faire comprendre des indigènes du pays, nous nous arrêtions dans un petit hameau et couchions au poste de police.

Le lendemain matin nous repartions, au lever du jour, et arrivions de bonne heure à Kreuznach où nous apprenions que l'état-major du colonel avait quitté la ville la veille, sans que nous puissions savoir où il était allé. En présence de cette situation, le chauffeur de la camionnette m'annonçait simplement que, ne voulant pas chercher plus longtemps, il repartait sur le champ pour Nancy : j'étais bien planté !

Je me présentais à la Place où l'on m'envoyait poliment voir ailleurs, sans me donner le moindre renseignement; à la gare je n'en apprenais pas davantage. A tout hasard, je reprenais le train, toujours en compagnie de Maurice, et j'allais à Mayence; là, la Commission militaire de la gare ignorait où était mon groupe, mais elle croyait savoir, tout de même, que des unités du régiment se trouvaient dans la région. Cela ne m'indiquait toujours pas le lieu de cantonnement de ma batterie.

En désespoir de cause, ne sachant plus à quelle porte frapper, j'allais me promener en ville, espérant que la chance me favoriserait, enfin, en me faisant rencontrer quelqu'un de connaissance pouvant m'aiguiller sur la bonne voie.

Pendant trois heures, je me baladais à travers Mayence, le nez au vent, quand, tout à coup, ce que j'escomptais se produisait: à un tournant de rue, une camionnette, portant l'insigne de mon groupe, débouchait; je bondissais tel un zèbre et demandais des tuyaux au chauffeur. J'aurais pu chercher longtemps! Le groupe était cantonné, depuis 4 jours à Worms à 45 kilomètres de Mayence, où il organisait un centre de rapatriement des prisonniers.

Je sautais dans la camionnette qui rentrait à Worms et je parvenais, enfin, dans la soirée à rejoindre la batterie. Les poilus étaient cantonnés dans les baraquements occupés antérieurement par les gardiens boches d'un camp de prisonniers français, tandis que les officiers et sous-officiers étaient logés chez l'habitant. Pour ma part, j'allais passer la nuit dans une belle villa dont le propriétaire venait, en personne, me conduire à ma chambre.

Au moment de me coucher, je n'étais pas peu surpris de voir l'agencement bizarre de la literie: le matelas était en trois morceaux il y avait un seul drap, un dessus de lit en couleurs faisant l'office de deuxième drap, pas de couvertures et un édredon. En outre, un morceau de matelas supplémentaire, cousu en biseau, était placé sous l'oreiller pour lui donner une inclinaison convenable.

Je croyais ce système particulier à la maison, mais je pouvais me convaincre, par la suite, qu'il était employé, d'une façon générale, dans toute la région.

Le lendemain j'allais visiter la ville et voyais nos canons impeccablement alignés sur la place principale et entourés de badauds sur qui la vue de nos pièces paraissait faire grande impression.

Un examen rapide des magasins me permettait de constater que les vêtements atteignaient des prix fabuleux, les chaussures étaient introuvables - dans les vitrines des plus belles cordonneries on voyait une ou deux paires de galoches, mais aucun soulier - tandis que la binteloterie et les articles de bazar abondaient à des prix relativement bas; le mark valant à cette époque 0f60, nous pouvions faire quelques achats avantageux, notamment en coutellerie.

Le soir de mon arrivée nous allions dîner dans une grande brasserie de la ville: le menu était abondant, mais sa qualité laissait fort à désirer; beaucoup trop d'ersatz dans la préparation des mets !

Le lendemain nous quittions Worms et allions par la route à Erbach, village situé à 12 kilomètres au nord de Mayence: nous étions les premiers français qui cantonnions dans le pays, aussi obtenions-nous auprès des habitants un certain succès de curiosité. Toutefois, des histoires épouvantables devaient rouler dans le pays, sur notre compte, car les gens à notre approche, se tenaient prudemment cachés derrière leurs fenêtres.

J'étais arrivé un peu avant la colonne lourde afin de préparer le cantonnement; j'avais avec moi comme interprète, un canonnier de la batterie. Alsacien d'origine, qui, enrôlé au début de la guerre dans l'armée allemande sur le front russe, avait pu se rendre à nos alliés et venir en France sur sa demande. Il avait une rancune terrible contre tout ce qui était boche et se promettait de l'assouvir au cours de l'occupation.

J'allais d'abord à la mairie - Rathaus - où le maire, très empressé, m'indiquait les maisons susceptibles de recevoir de la troupe, muni de ces adresses et aidé de mon Alsacien, j'avais vite terminé le cantonnement; je dois, d'ailleurs, reconnaître que je n'éprouvais aucune difficulté de la part des habitants qui très disciplinés offraient même leur lit pour loger nos poilus.

Pour ma part, j'étais logé chez une famille d'ouvriers composée du père, de la mère et de plusieurs enfants dont l'aîné était encore au régiment. Ces gens ne parlaient pas un mot de français ce qui abrégait ma présentation; ma chambre était indépendante, j'entraais et je sortais sans même les voir. Lorsque j'avais du linge sale, je le laissais sur une chaise où deux jours après je le retrouvais lavé et repassé.

Le soir de notre arrivée à Erbach, nous avons hâtivement installé la popote chez un professeur de français que nous trouvions plein de prévenance à notre égard; pendant le dîner sans que nous lui ayons rien demandé il venait dans la salle à manger, posait sur la table une boîte de cigarettes et, en termes d'une obséquiosité fatigante, nous suppliait, de bien vouloir continuer à prendre nos repas chez lui; il nous assurait d'avance que nous aurions toutes les commodités désirables, qu'il y tiendrait la main personnellement, trop heureux de se rendre agréable à ces bons Français qu'il aimait tant.

Après le repas, nos cuistots nous donnaient l'explication de l'insistance déployée par notre hôte pour nous conserver: il avait avec lui sa femme et ses trois enfants qui depuis quatre ans se serraient la ceinture et avaient, en particulier, perdu complètement le goût de la viande; aussi la seule perspective d'obtenir, grâce à notre présence, une nourriture un peu plus abondante, guidait-elle ses sentiments éminemment souples, en bon boche qu'il était!

Dès le lendemain matin, nous nous mettions à la recherche d'un autre emplacement pour la popote : en plus du dégoût que nous éprouvions pour la platitude tudesque de notre premier logeur, nous n'avions nullement le souci de prendre à notre charge la nourriture de ces cinq êtres faméliques qui, avec l'habitude, auraient certainement mangé plus que tous les membres de la popote réunis.

A la sortie nord du village se trouvait un château luxueusement meublé, appartenant au prince Henri de Prusse, neveu du kaiser; tous ses occupants étaient partis peu de temps avant notre arrivée à Erbach, si bien que notre état-major, en quête d'un logis convenable, n'avait eu que la peine de s'y installer.

La maison de l'intendant particulier, située dans les dépendances du château, était également libre; elle comprenait cuisine avec tous ses ustensiles- salle à manger, salon, chambres, éclairage électrique dans toutes les pièces, chauffage, assuré par les immenses poêle en usage dans le pays, charbon et bois à volonté, en un mot l'emplacement idéal pour l'installation d'une popote.

Nous mettions aussitôt l'embargo sur ce paradis et, au grand dam de notre professeur de français, nous procédions illico au déménagement de notre matériel; le jour même, nous pouvions nous prélasser à loisir dans les fauteuils et canapés boches qui meu-

blaient notre nouveau domicile. Le plus curieux de l'histoire c'est que jamais personne ne s'inquiétait de notre présence en ces lieux; deux femmes venaient bien, chaque semaine, laver le parquet, mais comme nous nous soucions peu de savoir quel saint les envoyait, nous restions complètement indépendants.

Le bureau de la batterie n'était pas moins bien logé: il était installé, dans la maison du curé qui avait mis à notre disposition son salon; cependant ce n'était certainement pas pour nous être agréable que ce vénérable prêtre nous avait réservé son salon; je suis persuadé que, bien eu contraire, s'il avait pu se dispenser de nous recevoir, il n'aurait pas manqué de le faire; quoique correct, il était le seul du pays, avec l'instituteur peut-être, à nous marquer nettement ses sentiments hostiles.

Il avait deux bonnes, stylées pour la circonstance, qui ne manquaient pas de rechigner lorsqu'elles voyaient, en nettoyant le bureau, une tache sur le parquet ou une éraflure sur la tapisserie; dans ce cas, notre réplique était des plus faciles; nous avions, une réserve de cartes postales illustrées de la guerre représentant des villages détruits, nous choisissons, de préférence, celles où l'on voyait des églises en ruines et les collines sous le nez de nos rouspéteuses qui, dès lors, ne pipaient plus mot. Un jour, un secrétaire du bureau cassait, par mégarde, une vitre dans le couloir; la bonne saisissait l'occasion pour pousser des hauts-cris et me faisait demander de payer le dommage. D'un ton sévère je disais, en sa présence, à l'interprète: "Dites-lui que ses compatriotes n'ont pas laissé un seul carreau intact chez moi" et, l'air courroucé, je tournais les talons tandis que la bonne regagnait sa loge sans rien dire: dans la journée la vitre était remplacée sans autre discussion.

Le 24 Décembre, en rentrant me coucher, je voyais dans ma chambre, qui était aussi le salon de mes logeurs, un arbre de Noël colossal où étaient accrochées mille verroteries; le lendemain matin, contrairement à l'habitude, je voyais apparaître, dans ma chambre, la femme de la maison qui, sans désespérer, me faisait un long speech auquel je ne comprenais pas un traître mot. J'essayais de l'arrêter et de lui faire entendre qu'elle perdait son temps, mais, au contraire, mon embarras semblant l'encourager, elle continuait de plus belle. J'étais assez perplexe: me faisait-elle des louanges ou m'en.....guirlandait-elle?

Tout-à-coup, à la fin de la péroraison, je saisissais au vol le mot "Kafé": je respirais!

Je multipliais mes « Ya Ya » et mon hôtesse disparaissait dans sa cuisine, pour en revenir aussitôt portant un plateau sur lequel se trouvaient une tasse de café (?) trois tranches de pain KK saupoudrées de sucre et, une assiette de biscuits secs; ces derniers étaient bons, les tranches de pain pouvaient à la rigueur se laisser manger, mais le jus était absolument imbuvable: c'était une effroyable mixture où, non seulement le café, mais l'orge même, ne

devait pas figurer. Comme on prend une purge, sans respirer, j'avalais le breuvage d'un trait et parlais en ne ménageant pas mes « danke » à mon aimable logeuse.

Hélas ! Trois fois hélas ! Je ne savais pas à quoi je venais de m'engager ; le lendemain, à pareille, heure, la femme revenait dans ma chambre portant le même assortiment que la veille; ainsi tous les matins, j'aurais, désormais, à m'ingurgiter la purge. Cette perspective m'épouvantant, je n'hésitais pas à prendre une décision aussi énergique qu'efficace: sans dire un mot - c'était peine perdue - je sortais précipitamment avant que mon hôtesse ait eu le temps de poser son plateau.

Arrivé au bureau, j'envoyais l'interprète remercier ma logeuse de ses bonnes attentions, en la priant de bien vouloir, à l'avenir, ne plus m'apporter le jus qui m'était interdit pour raison de santé; il s'acquittait parfaitement de sa mission car les jours suivants je ne voyais pas revenir l'affreuse tisane,

J'allais à plusieurs reprises me promener en auto à Mayence et à Wiesbaden, vers le 1er Janvier un froid vif permettait, aux amateurs de patinage, qui pullulaient dans la région, de s'en payer à cœur joie car le Rhin, large à son passage à Erbach de plus de 800 mètres, était gelé sur les bords et charriait, en outre, d'énormes glaçons qui glissaient sur l'eau avec un bruit formidable.

Le 26 Janvier le groupe se reformait, en vue de la démobilisation, avec des hommes des classes 1907 à 1910; du coup notre popote perdait sa belle unité, nous ne restions plus que trois anciens : Bardol, Mouty et moi, auxquels venaient s'ajouter quelques sous-officiers des classes précitées pour compléter l'effectif.

Le 26 Février nous faisons nos malles et quittons Erbach définitivement, pour rentrer en France. Nous emmenions nos canons et faisons successivement les étapes suivantes; le 26 nous couchions à Vorstadt, le 27 à Winweiler, le 28 à Brüchmulbach où le groupe prenait un jour de repos. Le surlendemain nous nous remettons en route et étions à Sarreguemines le 2 Mars, le 3 à Dieuze, le 4 nous rentrions en France et cantonnions à Ludres, près Nancy. Dans ce village le hasard voulut que nous fussions logés chez la mère et la soeur de Giovanella, notre ancien adjudant tué en Belgique par un éclatement prématuré; on devine la peine qu'éprouvaient ces femmes, en voyant la batterie où était précédemment leur fils et frère.

Nous passions un jour de repos à Ludres; comme j'obtenais, à ce moment, ma permission de détente de 20 jours, j'allais à Nancy et partais le même soir pour Lyon,

Je rejoignais ma batterie le 28 Mars à Bréviandes (Aube). De nombreux changements étaient survenus, pendant mon absence, dans le personnel de la batterie; la plupart, dont Bardol et Mouty, étaient démobilisés. Je ne connaissais presque plus personne de

ceux qui restaient et je m'ennuyais d'autant plus qu'une pluie continuelle m'interdisait toute sortie; néanmoins, je mettais à profit quelques rares éclaircies pour aller à Troyes dont nous n'étions qu'à deux kilomètres.

Le 15 Avril 1919, la 28ème batterie était dissoute après deux ans d'existence: la moitié du personnel restant était réparti dans différentes unités de la région, tandis que l'autre moitié rejoignait le dépôt à Tarbes. Désireux de connaître une région que je n'aurai peut-être plus l'occasion de voir, je demandais à aller au dépôt.

Le 16 Avril nous prenions le train à Troyes, nous nous arrêtions à Bordeaux où un arrêt de quelques heures me permettait de visiter la ville, nous traversions ensuite, les interminables landes et, à 22 heures, nous arrivions à Tarbes.

Nous n'avions pas grand travail à faire à part le service de Place comprenant les rondes et patrouilles en ville et la garde à la gare. J'allais visiter Pau, Lourdes et quelques points réputés de la région, mais je m'ennuyais passablement, car la démobilisation se faisait beaucoup plus attendre qu'on ne l'aurait crû.

Le 28 Juin, pour saluer la signature du Traité de Paix qui s'effectuait le même jour à Versailles, nous tirions, dans la cour de la caserne, 10 coups de canon de 120.

Le 14 Juillet, contre toutes prévisions, j'étais encore à Tarbes pour prendre part à la revue et au défilé.

Enfin, le 20 Juillet je reprenais le train encore une fois, mais c'était la bonne; je m'arrêtais, de nouveau, quelques heures à Bordeaux où je dinais, puis, par la ligne du centre, je gagnais Lyon où j'arrivais le lendemain soir.

Le 23 Juillet 1919 j'accomplissais au fort de la Vitriolerie, près Lyon, la dernière formalité qui me rendait définitivement à la vie civile.

Un décret du 30 Décembre 1920, émanant du Ministre de la Guerre, me conférait la Médaille Militaire que je recevais, le 17 Mars 1921, dans la cour d'Honneur des Invalides, au cours d'une remise de décorations présidée par le Général Maistre.

Joseph BECK